This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 184 181

HELEY
RARY
VERSITY OF
LIFORNIA

4 vol
15+

# ŒUVRES

DE

# J. F. DUCIS.

---

1.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois S.-Michel, n° 8.

Gérard pinxit H. Pauquet sculpsit

J. F. DUCIS.

# ŒUVRES

DE

# J. F. DUCIS.

---

TOME PREMIER.

PARIS.

LADVOCAT, QUAI VOLTAIRE, N° 25,
ET AU PALAIS-ROYAL;
AIMÉ ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS N° 59

---

M DCCC XXVII

LOAN STACK

PQ1981
D6
1827
v. 1

# NOTICE

## SUR LA VIE ET SUR LES ÉCRITS

# DE J.-F. DUCIS.

Le père de M. Ducis appartenait à une des plus anciennes familles de la petite province de Tarantaise, dans le duché de Savoie. Il était fort jeune quand il quitta le village de Haute-Luce[1], lieu de sa naissance, pour aller s'établir à Versailles, où il tenait une maison de commerce. La réputation de probité dont il y jouissait n'avait fait que s'accroître, quand on l'avait vu préférer à plusieurs partis plus riches qui lui étaient offerts une jeune personne que sa parfaite conduite et un droit sens naturel avaient déja rendue l'objet de l'estime générale. Jean-François Ducis fut le premier fruit de ce mariage; il naquit à Versailles le 22 août 1733.

On s'occupa peu d'abord de son instruction; mais, dès son enfance, il reçut de son père et de sa mère une éducation fortement religieuse, et

[1] Petit village qui est tout près de Saint-Pierre-le-Moutier, capitale de la Tarantaise.



584

conserva toute sa vie l'empreinte de cette première éducation de famille.

Il annonça de bonne heure une constitution vigoureuse et un caractère enclin à la gaieté, deux choses qu'il est assez naturel de trouver réunies chez les enfans, car leur mauvaise humeur ne vient guère que de leur mauvaise santé. La vie qu'il mena sous le toit paternel ne pouvait que fortifier ces heureuses dispositions de la nature. Quand il eut de dix à onze ans, on songea à lui faire apprendre le latin. Il fut mis dans une petite pension à Clamart, chez un honnête homme, où il commença d'assez faibles études qu'il vint terminer avec quelque succès au collége de Versailles. Ses études finies, c'est-à-dire après sa rhétorique, son père le fit entrer, à Paris, chez M. Oudin, procureur au Châtelet, d'où le dégoût de la procédure le fit déserter au bout de quatre mois. Il revint dans la maison de son père, sans manifester de vocation marquée pour aucune carrière, mais avec un éloignement très décidé pour l'état de procureur, et même pour la profession de commerçant.

L'indépendance de ses goûts commençait à se révéler déja dans toutes ses habitudes. Un caractère ouvert, un sens droit, des mœurs pures, et une aversion prononcée pour toute liaison qui eût pu porter atteinte à des qualités si précieuses; tant de motifs inspirant à ses parens une entière sécu-

rité sur sa conduite, ils le laissèrent à peu près le maître de ses actions; de sorte que dès l'âge de dix-neuf ans le jeune Ducis pouvait être cité à la fois comme le fils le plus soumis, et comme l'enfant le plus habitué à faire sa volonté.

Il s'était lié au collége avec un honnête et bon jeune homme de Versailles, nommé Vallier. Cette liaison, née sans doute de quelque conformité d'humeurs entre les deux jeunes gens, puisait une nouvelle force dans le goût des vers, qui leur était commun.

Il s'y mêlait aussi, comme on va le voir, quelque chose d'avantureux et de romanesque. Les deux jeunes amis prirent entre eux la résolution d'être le moins à charge qu'il se pourrait à leurs familles. Voici le plan de vie qu'ils se tracèrent : il fut convenu qu'ils feraient chaque mois deux pèlerinages de huit à dix jours. L'équipage de voyage était simple et modeste : c'était un large habit gris, un chapeau rond, des souliers ferrés, et un bâton. La règle était de ne point porter d'argent sur soi. Les deux voyageurs, ainsi équipés, et munis d'un bon dîner, partaient après avoir reçu les embrassemens de leurs familles, et parcouraient un rayon de cinq à six lieues autour de Versailles, allant demander l'hospitalité de presbytère en presbytère.

Partout où leur bonne mine et leur allure franche leur faisaient trouver un souper et un lit,

ils payaient le lendemain matin leur hospitalité en sonnant la messe du curé et en la servant. Quelque bon accueil qu'on leur fît, la résidence dans le même village ne pouvait être que de deux jours; après quoi ils allaient se présenter à un autre presbytère, où les choses se passaient à peu près de la même manière.

Ce devait être une sorte de bonne fortune pour d'honnêtes curés de village que l'arrivée de deux jeunes hôtes qui, par leurs manières décentes, par leur gaieté douce, jetaient nécessairement quelque diversion dans la vie monotone du presbytère; aussi, au bout de trois mois au plus, les deux jeunes pèlerins s'étaient-ils formé une petite clientelle régulière de quinze à vingt curés, qui suffisait à leurs excursions de toute l'année. Après chaque pèlerinage, qui ne se prolongeait jamais au delà de dix jours, ils rentraient à Versailles à la nuit tombante, et profitant de l'*incognito* que devait leur garantir leur vêtement de pèlerin, ils ne manquaient jamais de terminer leur caravane par le spectacle des marionnettes en plein vent, sur la place du château.

M. Ducis, devenu octogénaire, racontait encore, avec une joie d'enfant, la scène, vraiment comique, que leur avait donnée un de ces bons curés, qui, trouvant deux jeunes poëtes dans ses deux hôtes, leur avait avoué, sous le secret, que

lui-même s'occupait aussi de poésie, et était au moment de terminer une traduction abrégée des *Métamorphoses d'Ovide.* Il leur récita, pour échantillon de son savoir-faire, le morceau de Daphné changée en laurier. En voici les quatre derniers vers que M. Ducis n'avait eu garde d'oublier; c'est le moment où Daphné supplie les dieux de la dérober aux poursuites d'Apollon :

Sa prière à peine est poussée,
Que des dieux elle est exhaussée
Aux premiers accens de sa voix
La voilà madame du Bois.

Il mena ce genre de vie pendant plusieurs années, sans y joindre d'autre travail littéraire que la traduction de plusieurs satires de Juvénal. Cette traduction, qu'il soumettait aux lumières de son ami Vallier, fut par lui condamnée aux flammes; et M. Ducis, qui n'appela point de ce jugement, n'a conservé de son travail que ce seul vers, qu'il plaça d'abord dans sa première version de *Macbeth,* et ensuite dans sa tragédie d'*OEdipe chez Admète,* où il est resté :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

En 1756, le maréchal de Belle-Isle, qui portait une bienveillance toute particulière à la famille

Ducis, fut chargé par Louis XV d'aller visiter les places fortes du royaume. Il emmena avec lui le jeune Ducis, en qualité de secrétaire. La tournée de M. de Belle-Isle dura près de sept mois, pendant lesquels le jeune secrétaire s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec un zèle et une assiduité qui doivent sembler méritoires, si l'on compare cette vie continuellement assujétie et occupée à celle qu'il avait menée jusqu'alors.

Il a conservé un journal de ce voyage. Ce n'est, à vrai dire, qu'une description souvent minutieuse des églises, des couvens, des chartreuses, et de quelques monumens publics qu'il avait eu occasion de visiter. Son enthousiasme s'éveille deux ou trois fois à la vue de plusieurs tableaux de nos grands maîtres qu'il trouve dans des maisons religieuses; et l'on voit l'impression que produisait sur sa jeune imagination l'aspect des beaux sites et des riches campagnes de la Touraine, du Languedoc et de la Provence. J'ai remarqué ce trait à l'article *Cambrai: Après avoir fait ma prière à la cathédrale, j'ai baisé les degrés de l'autel où avait officié saint Fénélon.*

L'année suivante, le maréchal de Belle-Isle fut nommé ministre de la guerre. Il n'avait point oublié son jeune secrétaire; il l'attacha aux bureaux de son département, avec des appointemens de deux mille francs; et, quelques mois après, lui

fit accompagner en Allemagne, sous le titre encore de secrétaire, le comte de Montazet, que le gouvernement chargeait de suivre les opérations de la guerre de sept ans. Ce fut ainsi que M. Ducis parcourut une partie de la Bavière, de l'Antriche, de la Bohême, plusieurs provinces de la Prusse, et presque toute la Saxe. Il assista même à la bataille de Torgau; et, témoin de la savante retraite du maréchal Dann, il adressa à cet habile capitaine une épître en vers qui fut vraisemblablement un de ses premiers ouvrages (il avait alors vingt-sept ans), et qui figure aujourd'hui pour la première fois dans le volume de ses œuvres posthumes. Il est permis de supposer que la vue de tant de champs de bataille couverts de morts lui inspira dès lors l'invincible horreur de la guerre, qu'il n'a cessé de manifester toute sa vie. Ce fut au retour de ces différentes excursions que son père lui signifia qu'il fallait se livrer enfin à ses tristes fonctions de commis au ministère de la guerre.

Qu'on se figure l'amer chagrin qu'il dut éprouver en se voyant relégué dans la poussière d'un bureau. Quelle révolution dans toutes ses habitudes! Quel triste aliment pour son imagination si active, si pétulante, que l'obligation de passer ses jours à copier des états de mouvemens de troupes ou des brevets d'avancement! car telle était l'occupation qu'on lui assignait à son début, et sa vocation inté-

rieure ne lui faisait que trop pressentir qu'il n'irait jamais plus loin. Peu s'en fallut qu'il ne reculât devant un pareil bienfait. Ce ne fut que par soumission à la volonté de son père qu'il se résigna à ce fastidieux emploi de son temps. Encore cette résignation n'ôtait-elle rien à sa douleur. Elle était si vive, il la cachait si peu, et ses nouveaux confrères en furent si touchés, qu'au bout de huit jours ils s'entendirent entre eux pour se partager sa besogne et le laisser le maître de passer son temps comme il lui conviendrait. Mais il n'était pas homme à garder le secret sur un pareil service; et, avant la fin du mois, il était allé tout conter au ministre, lui avouant l'insurmontable antipathie qu'il se sentait pour ce genre d'occupation, et le suppliant d'arranger les choses avec sa famille de manière qu'il cessât d'être commis sans mécontenter son père.

Le ministre prit le meilleur parti, celui qui remplissait le mieux l'intention qu'il avait d'obliger. Il rendit la liberté au jeune poëte, conserva son nom sur l'état des appointemens, et se chargea de tout auprès de sa famille. Le maréchal de Belle-Isle étant mort en 1761, ses successeurs au département de la guerre respectèrent les dispositions qu'il avait prises en faveur du jeune Ducis. Ce bienfait lui fut continué jusqu'à l'époque de la révolution.

M. Ducis, dégagé de ses fonctions de commis, passait son temps entre Versailles et Paris, entre les affections de famille et les relations qu'il commençait déja d'entretenir avec plusieurs hommes de lettres de la capitale, demeurant ainsi fidèle à la fois à ses devoirs et à ses goûts. Il assistait, aussi régulièrement qu'il le pouvait, aux sermons du père de Neuville, qui était alors au premier rang des orateurs chrétiens, et retenait le soir sa place aux Français, toutes les fois qu'on y jouait une tragédie de Corneille ou que Le Kain faisait partie du spectacle.

Arrêtons-nous un moment sur ce caractère si simple, si naturel jusque dans ses bizarreries : cet enfant qui va de presbytère en presbytère chercher des messes à servir, et revient le soir prendre sa part des bouffonneries de Polichinelle; ce jeune homme qui, transporté, sans autre Mentor que lui-même au milieu du bruit et du mouvement tumultueux de Paris, trouve le moyen de ne manqner ni un sermon du père de Neuville, ni une représentation de Le Kain; enfin, cette habitude de devoirs religieux qui se concilie sans éffort avec les dissipations d'une vie qu'il avait la volonté de consacrer aux lettres, tout cela ne peint-il pas M. Ducis à toutes les époques de sa vie, et ceux qui l'ont connu n'ont-ils pas eu mainte occasion de remarquer combien ces oppo-

sitions qui, dans tout autre caractère, eussent suffi pour établir un contraste choquant, se trouvaient comme fondues dans le sien par un mélange naturel et sans aucune disparate sensible?

Il n'avait pas trente ans, lorsqu'il épousa une jeune et belle personne de Versailles [1], pour qui il avait conçu autant d'estime que d'attachement. Le bien de sa femme, réuni au peu qu'il avait, n'assurait au ménage qu'une existence modique; mais il s'était déja fait connaître par quelques essais dans la carrière des lettres; son talent, qui se développait avec lenteur, mais qui se mûrissait en silence par l'étude et l'observation, lui laissait l'espoir d'obtenir des succès plus marqués. Son caractère d'ailleurs lui avait acquis quelques amis, quelques appuis; et son indifférence pour les biens de la fortune, jointe à la confiance naturelle à cet âge, s'opposait à ce qu'il gâtât, par une prévoyance inquiète, l'heureux avenir qui semblait alors s'ouvrir devant lui.

C'est lui-même qui, dans une lettre adressée à madame de La Grange [2], sa sœur, rend compte de *la profonde impression que produisit sur lui une*

[1] Claire-Élisabeth Heulliard.

[2] Voyez cette lettre imprimée dans le IV^e volume de ses Œuvres.

*représentation d'*Athalie, *donnée dans un village, sous une orangerie. C'était la première tragédie qu'il voyait, et il était alors dans un âge encore voisin de l'enfance.* La représentation de ce chef-d'œuvre, qui, à en juger par le lieu de la scène, fut sans doute privée de toute la pompe qui accompagne un pareil spectacle sur nos grands théâtres, paraît cependant avoir déterminé la vocation de M. Ducis pour la tragédie; et son premier ouvrage, *Amélise*, qu'il fit représenter avec peu de succès en 1764, décèle en effet, dans quelques scènes, par le style au moins, un jeune homme versé dans l'étude de Corneille et de Racine. Mais il ne connaissait point encore Shakespeare, qui lui apprit à oser. Ce fut cinq ans plus tard que la tragédie d'*Hamlet* vint révéler au public, et peut-être à lui-même, qu'une sympathie puissante l'entraînait à l'imitation de ce modèle audacieux et inégal, et que, frappé des beautés neuves et originales de l'Eschyle anglais, vivement ému de ce pathétique naïf et sombre qui lui est particulier, il avait trouvé dans son propre génie le moyen d'ajouter aux richesses de notre scène ce qu'il y a de moins brut parmi les richesses de la scène anglaise.

Il eut à lutter pour la représentation d'*Hamlet* contre tous les obstacles auxquels doit s'attendre un écrivain qui s'annonce comme résolu à marcher dans des routes nouvelles. Il destinait le rôle d'Ham-

let à Le Kain, et je lui ai entendu raconter les détails de la visite qu'il fit à ce grand acteur pour le déterminer à l'accepter. Le Kain reçut M. Ducis avec une politesse pleine d'égards et de déférence, et le força même de prendre un fauteuil, lui se tenant assis sur une chaise. Quand M. Ducis eut parlé du motif qui l'amenait, Le Kain, qui s'attendait à cette démarche, entra dans de longs raisonnemens sur le danger des innovations littéraires; s'étendit contre la difficulté de faire digérer les crudités de Shakespeare à un parterre nourri depuis longtemps des beautés substantielles de Corneille et des exquises douceurs de Racine; parla en homme de goût des règles de l'imitation dans les arts de l'eprit; cita l'exemple de Voltaire, qui, dans *Zaïre* et *Sémiramis*, avait prouvé combien le génie peut se montrer créateur en imitant; regretta que le talent élevé qui venait de produire l'*Hamlet* français n'eût point pris pour objet de son culte un modèle moins barbare; et, tout en remerciant l'auteur de l'honneur qu'il daignait lui faire, le pria de vouloir bien disposer de son rôle en faveur d'un acteur qui n'aurait point pour le genre de l'ouvrage les préventions insurmontables qu'il se sentait.

M. Ducis attribua ce refus à l'influence de Voltaire. M. d'Argental, en effet, répandait alors le bruit que l'auteur d'*Hamlet* avait voulu refaire *Sémiramis*. M. Ducis donna le rôle à Molé; et le

succès prodigieux de l'ouvrage, succès qui se soutient encore après plus d'un demi-siècle, lui fit oublier le chagrin passager que Le Kain lui avait causé.

*Hamlet* fut suivi, à des intervalles plus ou moins longs, des tragédies de *Roméo et Juliette*, du *Roi Léar*, de *Macbeth*, de *Jean-sans-Terre*, d'*Othello;* et, dans ces différens sujets, où le poëte fut rarement abandonné par son bonheur et son talent, il persévéra dans l'imitation du même modèle à qui il avait dû son premier triomphe.

Mais Shakespeare écrivait à une époque où la civilisation, encore incomplète dans les mœurs, commençait à peine dans les lettres. Aux écarts où l'entraînaient l'ignorance et le mauvais goût de son temps se joignaient les égaremens d'une imagination audacieuse et désordonnée. Né avec un génie d'une trempe particulière, il eût été à toutes les époques, et dans tous les pays, un écrivain singulièrement original; il dut l'être surtout au seizième siècle, et au milieu d'un peuple qui ne s'occupait guère alors que d'argumentations scolastiques. Ni l'exemple ni l'éducation n'adoucirent ce qu'il y avait d'âpre et de sauvage dans cette nature forte et élevée. Cette liberté le jeta souvent hors des routes du beau. Il fut souvent outré, ridicule, absurde même; mais quand il eut à peindre des passions violentes ou profondes, dont peut-

être il trouvait le modèle dans son ame, alors il fut vrai, pathétique, terrible, quelquefois sublime. Enfin il fut supérieur à son siècle, et c'est ainsi qu'il mérita d'être placé au rang des hommes qui ont le plus honoré l'Angleterre par leurs écrits.

M. Ducis, écrivant deux siècles environ après Shakespeare, et au sein de la nation la plus fidèle aux règles imposées par la nature et le goût, ne pouvait tomber dans les mêmes erreurs ; mais son imagination avait trop de rapport avec celle de Shakespeare pour qu'il pût éviter tous ses défauts. Doué de l'esprit le plus fier et le plus indépendant, il était conduit par ces dispositions même à chercher des effets d'un genre nouveau. L'extraordinaire, le bizarre, n'étaient pas sans attraits pour lui. La vigueur, l'élévation et la sensibilité, qui formaient les traits principaux de son imagination et de son caractère, ne pouvaient manquer de se reproduire dans ses ouvrages ; mais, comme son organisation morale était en tout singulièrement forte et prononcée, il était difficile qu'il n'outrât pas souvent ces qualités, et que les défauts qui en sont voisins, la rudesse et l'exagération, ne s'y mêlassent pas.

De tous les auteurs tragiques Shakespeare étant celui qui avait le plus d'analogie avec le caractère de son esprit, ce fut aussi tout naturellement celui pour lequel il éprouva le plus de sympathie. Des

conseils puissans fortifiaient encore en lui cette vocation intérieure. J.-J. Rousseau, avec qui il eut des relations, aimait beaucoup Shakespeare; il trouvait que *nos tragédies manquent d'action, et sont trop en dialogues*[1]. Sedaine, qui était lié plus particulièrement avec M. Ducis, et que le succès d'*Hamlet* ne pouvait manquer d'éclairer sur la portée de son talent, lui écrivait : *Celui qui n'a pris que Zaïre dans Othello a laissé le meilleur*[2]. Ajoutons qu'un travers d'anglomanie, d'où dérivait une admiration passionnée pour Shakespeare, commençait à s'emparer d'une partie de la nation. On voit combien de motifs, de conseils, de circonstances, retenaient M. Ducis dans une route où son instinct plus persuasif encore l'avait engagé déja.

Sans doute, en comparant ses tragédies à celles de Racine et de Voltaire, on s'étonnera des irrégularités de la contexture, de la singulière hardiesse de plusieurs scènes et de quelques dénoûmens, de la hardiesse non moins bizarre de beaucoup de détails. Mais comparez ces mêmes tragédies à celles qui en ont fourni le fond, vous aurez plus d'une occasion d'admirer l'art du poëte français. Vous reconnaîtrez qu'il a su éviter beau-

[1] *Fragmens sur J.-J. Rousseau*, par M. Bernardin de Saint-Pierre, t. XII, édit. de 1818.

[2] Lettre du 9 novembre 1776.

coup d'écueils, corriger un grand nombre de vices d'action, substituer des beautés achevées à des germes presque imperceptibles de beauté, et dégager, avec un rare bonheur, un grand nombre de traits sublimes du grossier limon où ils étaient comme perdus et ensevelis.

Shakespeare excelle dans la peinture des affections du sang, dans l'expression des douleurs et des joies domestiques. C'est en cela surtout qu'il semblait ne pouvoir être égalé. Hé bien! je ne crains pas de dire que, sous ce rapport, M. Ducis ne lui est point inférieur. Je ne sais même s'il n'a pas porté plus loin encore que son modèle ce beau genre de pathétique. Non seulement il a rendu avec une vérité parfaite la plupart des morceaux où s'exhale la colère paternelle, où s'épanche la douleur filiale, où s'indigne et se soulève la nature outragée; mais ces morceaux remarquables, il les a développés et embellis; il y a mêlé des sentimens, des traits, des couleurs qui lui appartiennent; il a fait quelquefois le ressort principal de ce qui, dans Shakespeare, n'est qu'un moyen secondaire; et c'est ainsi qu'il a trouvé le secret d'être presque toujours attachant, et souvent original, dans l'imitation d'un modèle aussi défectueux.

On le vit une seule fois aller puiser chez les tragiques grecs le sujet d'une de ses tragédies,

*OEdipe chez Admète.* Mais les habitudes contractées déja par l'imitation d'un modèle gigantesque et bizarre semblaient le poursuivre encore lors même qu'il n'avait plus devant les yeux que les formes simples et régulières de Sophocle et d'Euripide. Soit qu'ayant eu d'abord le projet de traiter séparément le sujet d'Alceste, il se soit senti, comme Racine, arrêté par la difficulté de trouver un dénoûment plus approprié à notre scène que celui d'Euripide; soit que, poussé par la nature même de son talent à peindre les terribles ressentimens de famille, il se soit déterminé, dès le principe, pour le sujet d'OEdipe à Colone, par la certitude de retracer, avec toute l'éloquence du génie, l'ingratitude filiale et la malédiction paternelle; et qu'en pénétrant plus avant dans les entrailles de son sujet, il ait été tout à coup effrayé de la nudité d'action que lui présentait la pièce de Sophocle; quelle qu'ait été la marche de ses idées dans la composition de son plan, toujours est-il vrai qu'il prit le parti de réunir les deux sujets dans un même drame, sans trop apercevoir, ou du moins sans parvenir à vaincre l'insurmontable obstacle qui s'opposait à ce qu'il pût les fondre dans une seule et même action. *OEdipe chez Admète* est peut-être de tous les ouvrages de M. Ducis celui où il a mis le plus de beautés d'un ordre supérieur, le plus de ce pathétique sombre et tou-

chant qui à la scène émeut toutes les ames, enlève tous les suffrages; mais la duplicité d'action, qui vient partager l'attention du spectateur, nuit évidemment à l'effet de la représentation. L'auteur, frappé lui-même des défauts qui résultaient de cette complication d'intérêts, finit par détacher de sa tragédie le sujet d'*OEdipe à Colone*, qu'il traita séparément; et dans cette pièce, réduite à ses proportions primitives, il nous a laissé la plus belle imitation que nous ayons de la plus belle tragédie de Sophocle.

Quoi qu'il en soit, l'éclatant succès d'*OEdipe chez Admète*, joint à des titres antérieurs et incontestables, lui ouvrit, en 1778, les portes de l'Académie française, où la mort de Voltaire venait de laisser un vide difficile à remplir. Je reviendrai plus tard sur le discours qu'il prononça dans cette circonstance.

Deux tragédies dont le sujet est de son invention, *Abufar*, ou *la Famille arabe*, et *Fœdor et Wladamir*, ou *la Famille de Sibérie*, terminèrent sa carrière dramatique. Dans la première, le poëte retrace avec une grande fidélité de couleurs la paix et l'innocence des mœurs patriarcales, en opposant à ce tableau les violens transports d'un amour qui semble d'abord incestueux, et qui finit par ne rien offrir que de légitime. La réussite de cet ouvrage le porta, quelques années plus tard,

à tenter un autre tableau qui fût comme le pendant d'*Abufar*, et dont il imagina de placer la scène sous le ciel glacé du Nord et au fond des déserts de la Sibérie. Cette tentative fut moins heureuse que la première. Mais les éditeurs de ses Œuvres posthumes ayant imprimé cette tragédie dans le volume même à la tête duquel je place ce morceau, le lecteur est maintenant à même de juger jusqu'à quel point est fondée l'excessive rigueur que montra le public pour la dernière production dramatique d'un écrivain qui avait si souvent contribué à ses plus nobles jouissances. Parmi les onze tragédies qui composent le théâtre de M. Ducis, il en est sans doute qui n'ont eu que peu de succès à la scène, et que l'épreuve de la lecture peut ne pas réhabiliter complétement dans l'opinion des hommes de goût; mais, à partir d'*Hamlet*, il n'en est aucune où l'homme supérieur ne se révèle par quelque point. Lorsque M. Ducis est beau, il est rare qu'il le soit à demi. Il ne sait point être médiocre. Il faut que ses vers blessent le goût, ou qu'ils pénètrent bien avant dans le cœur; et souvent même, en outrageant les règles, il a le secret de saisir fortement l'imagination.

On se tromperait en se figurant qu'il n'apercevait pas les défauts comme les qualités de son talent. Sans doute il avait la conscience de sa force;

il était impossible qu'il ne sentît pas bouillonner incessamment ce fond de tragique que la nature avait placé dans son ame, et comme caché dans ses entrailles. Mais aussi il ne voyait que trop que, pour y donner l'essor, il fallait que son cœur fût séduit et son imagination dominée par quelque sujet où *l'extraordinaire* se joignit au pathétique [1].

A ce vice dans le choix de quelques uns de ses sujets se mêlaient plusieurs défauts d'exécution. Après Shakespeare, Corneille était celui de nos grands tragiques qui excitait le plus vivement son admiration. Les beautés mâles de l'auteur du *Cid* et des *Horaces*, ses traits profonds, l'énergique fierté de ses pinceaux, l'éclat de ses inspirations, justifiaient assez cet enthousiasme; mais cet enthousiasme même égarait son jugement. On eût dit qu'il aimait dans Corneille jusqu'au manque d'ordonnance qui dépare quelques unes de ses tragédies, jusqu'à cette rouille qui s'est attachée à ses meilleures compositions; et, sans songer que Corneille créait la scène française, et qu'il n'est pas donné à un seul de tout faire; sans s'apercevoir que cette incorrection du style n'est là que comme une date qui marque l'époque où ce grand homme écrivait, peut-être s'en faisait-il comme une excuse, comme un titre pour justifier la né-

[1] Voyez la lettre à M. Deleyre, en date du 24 mars 1775.

gligence et quelquefois l'âpreté de son style. Dominé par cette admiration presque exclusive pour Shakespeare et Corneille, il ne sentait pas assez vivement le génie de Racine, dont les grandes beautés semblaient se cacher à ses yeux sous des formes plus élégantes, et sous une pureté de langage qu'il est impossible d'étudier sans découragement.

Avec tant de fâcheuses préventions, il n'est pas étonnant que dans une lettre à M. Deleyre [1], on le voit préférer l'*Ariane* de Thomas Corneille aux héroïnes les plus tendres, les plus passionnées de Racine; et qu'après avoir reconnu que l'auteur de *Phèdre* et de *Bérénice n'est pas très naïf*, ce qui est vrai sans être un sujet de reproche, il en vienne à croire qu'il est *très possible d'être plus tendre que lui*, ce qu'il est beaucoup moins facile de prouver.

Ailleurs il convient qu'il est [2] *indisciplinable*, et que *si la nature lui a donné une manière particulière de la voir et de la sentir, il la manifestera franchement, sans autre poétique que celle de la nature, et sans y mêler le travail de ses efforts sur la portion de talens dont elle a pu le doter.*

Reconnaissons d'abord qu'un pareil système, si on le réduisait en principe, et qu'on l'appliquât

[1] Même lettre que celle qui est citée plus haut.
[2] Lettre à M. Deleyre, du 5 février 1781.

aux arts de l'esprit, conduirait infailliblement au mépris des règles qui sont aussi l'*ouvrage de la nature*, et de plus celui de la raison et du temps. Quant à l'opinion qu'*il est très possible d'être plus tendre que Racine*, une pareille disposition de l'esprit me semble très propre à égarer le jugement sur la nature et le degré de *tendresse* qui convient à notre scène tragique. Je ne suis nullement surpris de l'entendre vanter *la pureté élégante et soutenue de Racine* [1]; mais ce n'est point assez pour un auteur tragique de l'admirer comme *grand écrivain*, il faut aussi l'admirer, il faut l'étudier surtout dans l'heureux choix, dans la sage disposition de ses sujets, dans son habileté merveilleuse à conduire une pièce, dans sa manière d'établir les justes proportions du drame, dans la vérité toujours soutenue, toujours attachante de ses caractères et de ses physionomies, dans son étonnante fidélité comme peintre de mœurs, enfin dans cet art, où l'esprit humain ne l'a point encore égalé, de joindre le style à l'action, la vraisemblance à l'intérêt, et de satisfaire à la fois, par le plus heureux accord, l'esprit, la raison, le goût, le bon sens et l'oreille.

En m'arrêtant ainsi sur les imperfections d'un talent aussi élevé, en cherchant des sujets d'études

[1] Lettre à M. Deleyre.

et de leçons dans ses écarts mêmes, lorsque les éclatantes beautés de ses ouvrages ne nous offrent plus de modèles à suivre, je crois faire une chose profitable à l'art. Ce ne peut pas être un soin inutile pour ceux qui le cultivent que d'entendre un homme de ce mérite exposer, dans la sincérité d'une correspondance amicale, les erreurs de son goût, et révéler pour ainsi dire les mystères de son organisation. Oui sans doute il est à regretter que les beautés simples et naturelles qui excitent si souvent notre admiration dans ses tragédies ne lui aient point appris que l'*extraordinaire* n'est pas toujours une source d'intérêt; que les situations les moins compliquées peuvent être les plus fécondes, et que le plus sûr moyen de remuer les ames au théâtre est l'alliance du pathétique dans le langage avec le naturel dans la situation.

Mais tandis qu'il agitait si puissamment les esprits par la peinture énergique et vraie des douleurs conjugales ou paternelles, il éprouvait lui-même au sein de sa famille, auprès de sa femme et de ses enfans, tous les genres de tourmens et d'alarmes que le prestige de son talent faisait passer dans l'ame des spectateurs. Après plusieurs années de l'union la plus douce et la mieux assortie, il acquit la certitude que sa jeune compagne était atteinte d'un mal contre lequel tous les secours de

l'art étaient impuissans. Il eut l'affreux chagrin de la voir se consumer lentement, et s'éteindre enfin dans les langueurs d'une maladie de poitrine. La douleur de M. Ducis fut profonde et terrible. On craignit quelque temps pour ses jours. Une consultation de Bouvard, qu'il avait gardée et qu'il ne suivit pas, lui prescrivait le *changement d'air et d'habitudes*. Mais deux filles lui restaient de ce mariage, et le soin de les élever était pour lui un devoir, qu'il accepta comme une consolation.

Cependant un nouveau genre d'inquiétude vint bientôt le troubler dans les soins qu'il donnait à leur éducation. Ses deux filles étaient placées à Paris, dans un couvent de la rue Saint-Jacques. Chaque fois qu'il les allait voir, et il les visitait fréquemment, il revenait à Versailles, l'esprit frappé de la désolante conformité de traits et de complexion par laquelle elles lui rappelaient leur infortunée mère. Les lettres qu'il écrit alors à ses amis sont pleines de tristes pressentimens que l'avenir ne vérifia que trop. Il eut la douleur de les voir succomber l'une après l'autre, la plus jeune assez long-temps après sa sœur, mais toutes deux sous le même fléau qui lui avait ravi sa femme, toutes deux dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Ce fut dans les premiers temps de son deuil conjugal qu'il éprouva les premières

bontés du prince[1] dont le poëte, au bout de sa carrière, devait ressentir plus vivement encore les effets. MONSIEUR, à peine âgé de vingt ans, le nomma secrétaire de ses commandemens, lui accorda l'entrée de son cabinet, et lui témoigna dès ce moment un intérêt qui ne se démentit jamais.

Il était encore dans les douleurs de son veuvage quand ses relations avec Thomas prirent le caractère de l'amitié la plus intime; cette amitié, qui retraçait au milieu de nos mœurs modernes tout ce qu'il y eut de plus chaste et de plus délicieux dans les mœurs antiques, eut cela de remarquable qu'elle commença lorsque l'un et l'autre étaient déja près d'atteindre un âge où le cœur refroidi par l'expérience forme difficilement de nouveaux liens. Ces deux hommes, si dignes de se connaître, ne se connurent qu'assez tard. Mais dès qu'ils se furent pour ainsi dire pénétrés, on les vit se livrer l'un à l'autre avec le plus entier abandon, comme s'ils eussent voulu se dédommager d'avoir passé sans s'aimer la première et la plus belle moitié de leur vie.

Thomas était un de ces hommes qu'on n'aime point à demi, surtout lorsqu'on a le bonheur d'en être aimé. Tous les écrivains de son temps qui

[1] *Monsieur*, depuis Louis XVIII.

l'ont connu parlent de lui avec une estime qui approche quelquefois de l'admiration. Son ame et son caractère avaient je ne sais quelle physionomie d'un autre âge, qui lui donnait comme une place à part dans son siècle. Les sentimens élevés qu'il a si noblement exprimés dans ses écrits étaient tous au fond de son cœur, et sa conduite en était une pratique continuelle.

Les faiblesses humaines ne tiennent que peu de place dans sa vie. Supérieur aux passions en général, inaccessible surtout à toutes les passions basses, il paraît avoir connu dans toute son énergie celle de la gloire, qui, dans une ame comme la sienne, se confondait aisément avec celle de la vertu. Avec toutes les lumières de son siècle, Thomas n'eut presque aucun de ses travers ; toujours il respecta la religion, toujours il se plut à nourrir en lui-même la consolante certitude d'une vie meilleure et sans terme.

J'ai dit que la gloire et la vertu furent pour lui des passions ; je pourrais en dire autant de l'amitié. Simple, ingénu, sensible, il chercha dans l'amitié un dédommagement aux maux physiques qui tourmentaient son existence. Un corps souffrant, une santé faible, n'ôtaient rien à la bienveillance habituelle de son ame. Forcé de s'interdire tout ce que le monde appelle des plaisirs, il n'en fut que plus avide des jouissances du cœur,

Tel était l'homme que M. Ducis aima le plus, l'homme dont l'amitié le toucha davantage; et l'on éprouve je ne sais quel charme à les voir l'un et l'autre se rencontrer, se plaire, s'unir, et se perfectionner encore par leur union.

Ayant peu vécu dans le monde, où du moins ne s'y étant jamais engagés trop avant, tous deux avaient conservé cette chaleur d'ame, cette fraîcheur de sentiment, cette plénitude de vie morale qui semblent être l'apanage de la jeunesse, et qui, dans très peu de personnes, survivent aux épreuves du monde et à l'âge des illusions.

A ces avantages, que rien ne remplace, venaient se joindre encore d'heureux rapports de mœurs et de caractère. C'était la même simplicité, la même candeur, le même oubli des biens de la fortune, le même penchant pour la retraite et pour les plaisirs domestiques.

Mais c'est aussi dans le goût des lettres que leur amitié puisa de nouveaux alimens et de nouveaux charmes. Les lettres ont le privilége de tout vivifier, de tout embellir. Elles sont peut-être le plus sûr préservatif contre cette langueur, cette satiété dans lesquelles viennent trop souvent s'éteindre les sentimens humains, même les plus généreux. Combien cette passion des lettres, qui leur était commune, ajouta d'intérêt et de prix à leurs relations! Que de doux momens ils passèrent ensemble,

sous les rians ombrages d'Auteuil et de Marly, tantôt lisant, citant, admirant les grands poëtes et les grand orateurs; tantôt se communiquant leurs propres travaux, et s'enflammant l'un l'autre; tantôt raisonnant sur les fins de l'homme, sur les mystères de la nature, sur les travers de la société, sur les vrais et sur les faux biens!

Les deux amis eurent plus d'une occasion de se donner la mesure de leur affection et de leur dévouement réciproque; mais il est une circonstance où ce dévouement fut poussé très loin des deux côtés; et elle offrit cette triste singularité qu'après avoir été secourus, soignés, ranimés l'un par l'autre, dans un danger mortel qui les menaça successivement tous deux, le seul qui échappa fut celui-là même qui semblait d'abord devoir succomber.

A la fin du printemps de 1785, M. Ducis avait été attiré à Chambéry par des intérêts de famille, auxquels se joignait le désir de revoir encore la patrie de son père. Il avait profité de ce voyage pour visiter la grande Chartreuse près de Grenoble. Après avoir terminé ses affaires en Savoie, il prit la route de Lyon, où l'appelait la voix de son ami souffrant, qui attendait avec sa sœur que les premières chaleurs lui permissent de gagner le comté de Nice, résidence que Tronchin lui avait conseillée. Tout entier au bonheur de le revoir et de

l'embrasser, M. Ducis était loin de prévoir le danger qu'il allait courir. C'est dans ce trajet qu'il faillit être victime de l'accident le plus horrible à la fois et le plus singulier. La voiture de louage qu'il avait prise à Chambéry avait déja fait quatre lieues, et se trouvait au milieu d'un effroyable amas de rochers travers lesquels on avait pratiqué un petit chemin coupé à pic, qui conduisait alors au village des Échelles. Ce chemin était bordé d'un côté par un parapet peu élevé qui servait à protéger la route contre un précipice de deux à trois cents pieds de profondeur. Tout à coup les chevaux effrayés prirent le mors aux dents; le conducteur cherche en vain à les maîtriser; M. Ducis se joint à lui pour s'emparer des rênes; elles se brisent dans leurs mains. Le mouvement qui entraînait les chevaux était si rapide et si effrayant que le conducteur ne voit d'autre moyen de sauver sa vie que de se jeter à bas de son siége; M. Ducis veut en faire autant, mais il ne peut réussir à ouvrir les portières dont les fermetures étaient déja faussées par les cahots et les secousses de la voiture. Cependant les chevaux, devenus plus fougueux encore depuis qu'ils ne se sentent contenus ni par la main ni par la voix de leur guide, franchissaient le petit parapet qui les séparait du précipice, quand, par un bonheur inespéré, la voiture heurte violemment contre un bloc de rocher. Ce choc terrible brise

en éclats une des portières, et détache une partie de l'avant-train. M. Ducis saisit ce moment pour se précipiter, et il va tomber, de tout le poids de son corps, sur un autre débris de rocher, au pied duquel il reste évanoui et baigné dans son sang.

Il était encore dans ce même état quand il fut secouru par une femme et un vieillard du village des Échelles, que le hasard amenait dans ce lieu désert. Ils trouvèrent le moyen de le faire conduire à ce village, où le chirurgien du lieu pansa ses plaies. Il s'assura qu'il n'y avait aucune fracture; mais le visage était horriblement défiguré de contusions, et l'épaule ainsi que le bras droit dans un tel état de meurtrissure que tout mouvement était impossible de ce côté. Dès que M. Ducis fut en état de tracer quelques mots, il instruisit de cet accident son ami, qui accourut à lui, accompagné de M. Janin, premier chirurgien de Lyon, et d'une grande berline où l'on avait établi un lit. C'est ainsi qu'il fut transporté à Oullins, petite campagne près de Lyon, où tous les soins lui furent prodigués par Thomas et sa sœur.

Ces soins, et la satisfaction intérieure qu'il en éprouvait, amenèrent une guérison plus prompte et plus complète qu'il n'eût osé l'espérer. Ce fut dans la douceur d'une convalescence qui, après un aussi effroyable accident, dut lui paraître comme le commencement d'une seconde vie; ce

fut dans le délicieux abandon de sa reconnaissance, et sous les yeux de celui qui en était l'objet, qu'il composa l'*Épître à l'Amitié*, où tant de beaux vers, tant de traits heureux, rachètent des négligences d'ailleurs assez nombreuses. Peu de jours après l'avoir composée, il la lut publiquement dans une séance de l'académie de Lyon, placé en face de Thomas, qui lui-même venait de lire son chant de Louis XIV, l'un des meilleurs de la *Pétréide*. On peut se figurer tout ce qu'un tel moment dut avoir de charmes, et pour M. Ducis, lisant, avec l'accent du cœur et les yeux attachés sur son ami, des vers qui rappelaient les soins affectueux qu'il avait reçus de lui, et pour Thomas, payé de ses soins par tant de reconnaissance et par de si beaux vers, et pour le public, témoin de la profonde émotion de deux hommes si dignes de son intérêt. La lecture et la séance terminées, on vit les deux amis, par un mouvement spontané, s'aller jeter dans les bras l'un de l'autre : spectacle vraiment touchant, dont l'impression fut attestée par les larmes de tous les spectateurs.

Parmi les vers de l'*Épître à l'Amitié*, on avait particulièrement remarqué ceux-ci, qui s'adressaient à Thomas prêt à partir pour Nice :

Nice, où le nord jamais n'a soufflé ses frimas,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,

Nice attend ta présence, et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces rians orangers, ces myrtes toujours verts;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars... Climats heureux, je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire :
Pour prix de ces bienfaits vous entendrez sa lyre.
Oh ! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau !

Qu'ils furent loin de s'accomplir ces vœux touchans de l'amitié ! Il était écrit que Thomas ne reverrait plus le beau climat de Nice. A peine âgé de cinquante ans, le terme de l'existence était arrivé pour lui. Il allait tomber, dans toute la vigueur du talent, au milieu des rêves de la gloire et des enchantemens de l'amitié; et son inconsolable ami devait passer à le regretter presque autant d'années qu'il en avait passé sans le connaître.

Ce fut quelques jours après cette séance, où son cœur avait été si doucement ému, qu'une maladie nouvelle, dont la faiblesse de sa constitution ne lui permit pas de supporter les crises, vint tout à coup le frapper entre sa sœur et son ami, qui reçurent son dernier soupir.

Sans doute, après la mort de Thomas, M. Ducis eut encore des amis; comment aurait-il pu ne pas en avoir? Il en eut qu'il aima tendrement, dont

il fut aimé de même, et pour lesquels son estime égala son affection. Mais je ne crois pas leur faire injure en disant qu'aucune amitié ne lui rendit Thomas tout entier. Les épîtres mêmes qu'il adresse à la plupart des amis dont je parle semblent attester sa prédilection pour celui qui les avait précédés; leur plus grand mérite à ses yeux est de lui rappeler quelques traits de cet autre lui-même dont il éprouve le besoin de les entretenir.

Tout le reste de sa vie, le souvenir de Thomas fut pour lui un encouragement à la vertu cachée, comme à la vertu publique. Ce souvenir anima, remplit toute sa vieillesse; il lui eût au besoin donné des forces pour maintenir son ame à cette hauteur où il avait rencontré celle de son ami. M. Ducis, octogénaire, parlait encore du chantre de *Marc-Aurèle* comme il en avait parlé le lendemain de sa mort. Cette amitié est le sentiment qui domina toute sa vie morale.

Quelle idée faut-il donc avoir et de l'homme capable de laisser une telle impression, et de l'homme capable de la ressentir?

Après avoir ramené à Paris la sœur de son ami, M. Ducis vint se réfugier à Versailles, auprès de sa mère qui lui restait encore. Mais ce dernier appui ne tarda point à lui manquer. A la fin du printemps de 1787, madame Ducis fut attaquée d'une maladie d'entrailles à laquelle elle succomba au

bout de six semaines. Quoique cette perte cruelle fût plus dans l'ordre de la nature, et que la douleur de son fils dût être tempérée par la résignation, je n'hésite point à transcrire ici l'extrait d'un *journal*, écrit en entier de sa main, sur lequel il avait l'habitude de mentionner tous les événemens les plus marquans de sa vie. Ce journal, qu'il avait intitulé *ma grande affaire*, m'a été remis à sa mort par ses héritiers. Je vais avoir tout à l'heure une autre occasion d'en parler; mais je me félicite de pouvoir consigner ici le petit nombre de lignes qu'il consacra, presque jour par jour, à constater la marche et la triste issue de cette maladie. Ceux qui admirent dans ses écrits l'énergique vérité de sentimens avec laquelle il retrace les tendresses du sang et les douleurs filiales, ne seront point surpris d'apprendre à quelle source il puisait ce noble genre de pathétique :

« Le mercredi 20 juin 1787, ma mère tomba ma-
« lade d'un grand mal d'entrailles, à quatre heures
« du matin.

« Le 27, M. Lemonnier vint la voir et la fit bai-
« gner.

« Le 3 juillet, elle me dit, en prononçant le
« nom de sainte Thérèse, sa patronne : *Souffrir*
« *ou mourir.*

« Le 6, ma bonne mère me dit, en me parlant
« de sa tendresse pour moi : *Tu le sais bien*, en frap-

« pant sur son ventre, *j'aurais vendu ce jupon-là* « *pour toi.*

« Le 7, étant assise dans un fauteuil : *Ah! mon* « *fils, je n'en suis pas dehors.*

« Le 16, ma pauvre mère me dit, le soir, dans « son fauteuil : *Ma sœur est partie;* et les larmes « lui vinrent aux yeux.

« Le 26, mourut dans la maison de ma mère une « de ses locataires. Avant que je la quittasse pour « aller dîner, elle me dit : *Mon mal est incurable;* « *adieu, mon cher enfant!*

« Le 27, elle me dit : *Lis-moi un chapitre de l'Imi-* « *tation;* elle aimait à m'entendre lire. Elle l'écouta « avec toute son ame et toute sa tête. C'était le « chapitre où il est parlé des quatre choses qui « peuvent donner à l'homme une paix véritable » sur la terre.

« Le 28, elle voulut que je lui lusse les remon- « trances du parlement de Paris, qui venaient de « paraître. Elle les écouta avec une attention sin- « gulière. Je lisais dans ses yeux et dans son air de « tête qu'elle n'en perdait pas la valeur d'un mot, « et qu'elle en suivait les idées et les sentimens avec « la vivacité ordinaire de son appréhension. Elle « me dit souvent, pendant sa maladie : *Ah! mon* « *fils, ne dites rien! mon fils, soyez prudent!* parce « que je parlais avec quelque chaleur, de la cour et « des affaires actuelles, et qu'elle me connaissait « ardent.

« Le soir, dans son lit, en me tendant la main, « elle me dit : *Je ne puis faire que cela; quel état « douloureux !* puis, avec une piété douce, et « en souriant : *M. Landrin m'a donné la béné- « diction.*

« Le dimanche 29, ma pauvre mère étant sur « son séant, dans son lit : *Tu es mon exécuteur « testamentaire*, me dit-elle. *La procuration de ton « frère est dans le coffre de l'armoire. Le livre de « mes affaires, dans ma commode, à la régence « de mon salon. On t'en remettra la clef. Si ces « bonnes filles* ( Rosette et Fanchon [1] ) *n'étaient pas « assez récompensées, vous y suppléerez entre vous; « je t'en charge.* Puis, m'ayant chargé d'aller rece- « voir du vin qui lui arrivait, je l'ai entendue qui « disait tout bas : *Mes enfans le boiront.*

« Lundi 30 juillet, jour malheureux où j'ai « perdu ma tendre mère. Elle me dit le matin, « en me regardant : *Je suis bien malade, je suis « bien malade...* C'est à cinq heures et demie « du soir que Dieu l'appela dans son sein. Je l'ai « embrassée dans son lit de mort, sur ses yeux « et sur sa bouche, hélas ! pour la dernière fois. « Elle n'était point défigurée. La paix du ciel était « dans ses traits. Le mardi, je lui ai rendu les « derniers devoirs, sur les cinq heures du soir. « Elle repose dans le cimetière de Saint-Louis de

[1] Ses deux domestiques.

« Versailles, presque au pied et vis-à-vis de la « croix du cimetière, en la regardant en face.

« C'est le jeudi 9 août que Rosette m'a remis « de ses cheveux. Je les garde comme une relique, « car ma mère est dans le ciel. Je les ai joints à « ceux de mon digne père, qui est aussi mort « comme un saint, après un long martyre. »

Ce fut après la mort de sa mère que le goût de M. Ducis pour la retraite dégénéra dans une sorte de misanthropie dont sa correspondance avec ses amis offre des traces assez fréquentes. Il passa ainsi plus d'une année, fuyant le monde, se nourrissant de ses rêveries, ou se dérobant par le travail au tourment de ses souvenirs.

Il paraît que cet état d'isolement complet inquiéta ce qui lui restait de sa famille, et plusieurs personnes dont les conseils avaient quelque ascendant sur lui. On le pressa vivement de se donner une compagne de sa solitude; mais il entrait déja dans la vieillesse quand il se rendit à ce vœu de l'amitié, en épousant madame Peyre, veuve de l'habile architecte de ce nom, femme d'un âge assorti au sien, dont les qualités et les vertus promettaient à ses vieux jours une société intérieure de son choix, et des soins dont sa santé éprouvait déja le besoin.

Je reviens maintenant sur ces paroles de madame Ducis à son fils au moment où il lui lisait

les Remontrances du parlement de Paris. *Mon fils, ne dites rien : soyez prudent, mon fils : parce que*, ajoute-t-il, *je parlais avec quelque chaleur de la cour et des affaires actuelles, et qu'elle me connaissait ardent.*

Oui, sans doute, il avait une tête ardente ; il y joignait une imagination qui dut plus d'une fois passionner son jugement; et, dans cette lutte de la cour et des parlemens, je ne doute point qu'il n'ait pris, de lui-même, et franchement, parti pour ces derniers, et n'ait embrassé leur cause avec toute la chaleur de sa tête et toute l'activité de son imagination. Mais profiter de cet aveu pour vouloir faire de M. Ducis un personnage politique, dans quelque sens et à quelque époque que ce soit, serait donner la preuve qu'on ne l'a point connu. Il ignorait jusqu'aux premières notions de l'économie politique; son esprit ne s'était jamais tourné vers les plus simples études du publiciste. Je tiens de lui-même que l'ennui ne lui permit pas d'achever la lecture du *Contrat social*, quoiqu'il y fût revenu à plusieurs reprises, et dans des temps fort divers. Les historiens de l'antiquité, qu'il avait beaucoup étudiés, n'avaient guère non plus fixé son attention que comme peintres de mœurs; et, quoique notre grand Corneille fût l'objet de ses admirations, je n'hésite point à croire qu'il sentait mieux

la force de ce génie créateur dans les beautés dramatiques du *Cid* ou de *Polyeucte*, qu'il n'appréciait la puissance de son talent dans les raisonnemens politiques de *Nicomède* et de *Sertorius*. Ajoutons qu'il joignait à ce défaut d'études, sur un point assez essentiel dans l'art qu'il cultivait avec tant de succès, toutes les idées générales d'indépendance et de liberté qui peuvent trouver place dans la tête d'un homme de bien, sincère ami de l'ordre et de son repos.

C'est dans cet heureux état d'ignorance politique que les premières crises de la révolution le trouvèrent; les terribles phases qu'elle parcourut avec l'effet et la rapidité de la foudre ne l'instruisirent ni en pratique ni en théorie. Mais, avec l'imagination et la confiance, je dirais presque la crédulité naturelle à son caractère, on peut se figurer les brillantes espérances qu'il dut concevoir en voyant un roi jeune, le plus honnête homme de son royaume, appeler de ses vœux et de ses efforts cette régénération soudaine d'où devait éclore une nouvelle France. Oui, je ne doute point qu'alors M. Ducis n'ait prédit, n'ait réalisé, dans les chimères de son cœur, les plus riantes utopies; qu'il n'ait vu son pays transformé en un autre royaume de Salente, et que, comme plus d'un cœur généreux, il n'ait salué de tous ses vœux l'aurore de la révolution. Mais que ce

songe fut court, et que le réveil en fut terrible!

Les premières persécutions vinrent le frapper dans ce qui lui restait de plus cher au monde, ses amis. Dès l'été de 1792, M. Lemaire, curé de Roquencourt, petit village à une demi-lieue de Versailles, se vit enlevé à ses paroissiens, et bientôt après traîné de prison en prison par les ordres du comité révolutionnaire de Versailles. Il était né la même année, dans la même ville que M. Ducis, et depuis l'enfance leur amitié n'avait pas éprouvé la plus légère altération. Au premier bruit de cette terrible nouvelle, M. Ducis oublie ses soixante ans; il quitte sa retraite de Marly où il occupait une petite maison, se rend à pied à Versailles, va droit à l'hôtel des gardes-du-corps, que l'on venait de convertir en prison, tente tous les moyens d'y voir son ami détenu, n'épargnant ni prières, ni instances, ni supplications. Voyant l'inutilité de ses efforts, il part encore à pied pour Roquencourt, frappe à la porte du presbytère, y trouve une vieille servante dans les larmes, s'en empare, se fait suivre du chien du bon curé, conduit ces deux fidèles serviteurs à Marly, et ne s'en sépare qu'après les avoir installés chez lui; de là, il retourne, toujours à pied, à Roquencourt, s'y concerte avec quelques paysans qu'il sait attachés à leur pasteur, et, avec leur aide, il fait porter, il porte lui-même, pièce à pièce, et nuitamment,

jusqu'à son propre domicile, tout ce qu'il peut sauver du mobilier du presbytère. Les jours suivans, nouvelles démarches pour pénétrer dans la prison, nouveaux refus essuyés. M. Ducis parcourt Versailles; il y cherche tout ce que le malheur des temps a pu lui laisser d'appuis. Il demande à tout ce qu'il connaît, à tout ce qu'il aborde, la liberté de son ami. Vaines prières! Partout il rencontre ou le zèle sans crédit, ou l'autorité sans bienveillance. On fait passer ce malheureux prêtre dans huit prisons successives, sans lasser la patience du captif, sans décourager la persévérance de son ami, qui ne s'arrête enfin que sur l'*ordre formel* qu'il en reçoit, et voici la lettre qui contenait cet ordre :

Mercredi matin.

« Les hommes ont beau faire, mon ami, il n'en « arrivera que ce qu'il plaira à Dieu. Quant à « moi, je suis prêt au départ. La vie que je mène « depuis six semaines n'est point si rude que vous « vous le figurez. Je possède ici mon cœur en « paix; j'y dors d'un bon somme; j'y prie Dieu « pour vous, pour moi; je le bénis de m'avoir « donné un ami chrétien, dont la charité coura- « geuse m'a ému profondément; car j'ai tout su. « Que votre zèle s'arrête là, mon ami : en voilà « bien assez. Ne gâtez point mon repos par des in-

« quiétudes sur vous, je vous en prie, et au be-
« soin *je vous l'ordonne.* Si Dieu m'appelle à lui
« par cette voie, j'aurai connu, grace à vous, ce
« que la vie et la mort peuvent avoir de plus
« doux. Adieu, cher Ducis, quoi qu'il arrive,
« nous nous reverrons; adieu, soumettez-vous,
« et ne me répondez pas. »

Quel langage simple et touchant! quelle noble lutte entre cette amitié courageuse et cette amitié résignée!

Ce ne fut qu'après le 9 thermidor que s'ouvrit la prison de ce vénérable prêtre, et ce fut encore son ami qui arriva le premier pour lui annoncer qu'il était libre.

Je n'ai rien inventé, rien embelli dans ce récit. Quelques uns de ces détails sont tirés de la notice que M. Ducis a placée en tête de l'*Épître au curé de Roquencourt;* et le reste, des lettres mêmes de ce bon curé qui m'ont été communiquées. J'ai vu chez M. Ducis la petite table, le vieux fauteuil, qu'il avait transportés de Roquencourt, et que le curé l'avait forcé de garder. Il en fit usage jusqu'à la fin de sa vie. Il disait en les montrant: *Voilà la table, voilà le fauteuil du bon curé.* Mais je ne l'entendis jamais ajouter un mot qui pût apprendre à quel prix l'amitié l'en avait rendu possesseur.

La douloureuse inquiétude que lui causait la

captivité du curé de Roquencourt s'étendit bientôt sur Florian et sur quelques autres de ses amis qui gémissaient dans les prisons de Paris.

Un de ses grands chagrins, à peu près dans le même temps, fut le départ de son guide, de son bienfaiteur, de celui qu'il appelait *son second père*, de M. d'Angivilliers, qui, se voyant sur le point d'être arrêté à Versailles, alla chercher sur une terre étrangère une sécurité que son pays lui refusait. M. Ducis n'était point de ces amis que la prospérité trouve fidèles, et que le malheur voit disparaître. Les témoignages de sa reconnaissance arrivèrent à son bienfaiteur jusque dans l'exil. Ai-je besoin de dire que ses relations avec madame d'Angivilliers continuèrent comme par le passé?

En traversant avec M. Ducis les derniers mois de 1792 et les fatales années de 1793 et de 1794, je ne prétends pas exciter en sa faveur ce puissant intérêt qui s'attache à un homme de bien proscrit, à un grand talent persécuté, genre d'intérêt que le malheur des temps n'avait que trop multiplié. Il s'enfonçait, il est vrai, de plus en plus dans sa solitude; mais il n'avait à y gémir que sur les désastres publics, et sur les maux dont il se sentait frappé dans ses amis. Pour lui, sa sûreté personnelle ne me paraît pas avoir jamais été menacée. Je trouve même dans ses papiers la preuve qu'un ministre de l'intérieur de cette époque, nommé

Paré, lui proposa la place de *gardien de la bibliothèque nationale*. Cette place, comme on voit, n'avait rien de politique. L'homme qui la lui offre le prévient qu'il ne veut qu'*un citoyen éclairé*, et que *cette fonction ne le détournera en rien de ses travaux littéraires*. Cependant M. Ducis ne crut pas devoir l'accepter, et l'on peut remarquer, dans sa réponse au ministre de la convention, par quels motifs il la refuse.

Et si l'on s'étonnait en voyant un homme sur qui se réunissaient tant de genres de considération et de renommée, trouver au milieu du bouleversement général une sorte de repos qui ne semblerait pas avoir dû être son partage, qu'on ne préjuge rien sur ses sentimens avant d'avoir pénétré dans l'asile où sa sûreté domestique fut du moins respectée. Sans doute, dans ces temps désastreux, son esprit, fatigué des misères publiques et de ses propres chagrins, chercha long-temps dans la culture des lettres une diversion à tant de maux. Mais il y eut une époque où les muses ne lui firent plus entendre ces paroles magiques dont le charme sait endormir les douleurs. C'est dans ces jours d'effroyable mémoire qu'il écrit à M. Vallier, son ami et son ancien camarade de collége, qu'il lui est *impossible de s'occuper de tragédies*, qu'*il voit trop d'Atrées en sabots pour oser jamais en mettre sur la scène, et que c'est un terrible drame que celui où le*

*peuple joue le tyran.* Alors il chercha un refuge dans une autre région que la terre; et dans les momens où il se repliait ainsi sur son ame, il n'y trouvait même plus ce fonds de sérénité que la vertu devrait donner toujours. Quel repos, grand Dieu! qui eût pu le lui envier alors, et qui oserait maintenant le lui reprocher?

Qu'on ne m'accuse point de tracer ici un tableau imaginaire, et de mettre mes conjectures à la place de la vérité. J'ai entre les mains, j'ai dans ce moment même sous les yeux ce livre dont j'ai déja parlé, et qu'il avait intitulé *Ma grande Affaire.* Il y est rarement question des choses de la terre; mais son ame, profondément religieuse, y déposait les peines secrètes de sa vie, s'y ouvrait avec le ciel des communications qu'il n'avait plus avec le monde, et s'y plaignait du moins à Dieu des maux de la France et de l'horrible égarement de ses semblables. Ce journal, qui n'est que la continuation d'un journal précédent, commence avec l'année 1786, et ne s'arrête que vers le milieu de 1815, neuf mois environ avant la mort de M. Ducis. Ce n'est à vrai dire qu'un *memento* des actes de sa vie religieuse, où il relate les événemens qui l'ont le plus frappé par leur importance. On y chercherait vainement les plus simples renseignemens qui pussent servir à des mémoires politiques ou littéraires sur les époques qu'il parcourt, et cependant

on pourrait effacer des mois de la révolution les dates que l'auteur y a mises avec une assez grande exactitude, sans que pour cela le lecteur le moins pénétrant pût avoir le plus léger doute sur le moment précis où l'auteur écrivait. C'est à la trace de ses larmes qu'on peut y suivre la marche de la révolution. Ainsi, lorsque montrant à Dieu les plaies de son ame, il le supplie avec la plus touchante ferveur de *sauver le monde une seconde fois en remettant la pitié dans le cœur des hommes*, qui pourrait douter qu'au moment où il formait ce vœu, la France ne fût déchirée comme une proie par des hommes sans pitié ?

Loin de moi la pensée d'abuser d'un pareil dépôt pour révéler ici ce que M. Ducis n'a voulu dire qu'à Dieu ! Mais qui pourra me blâmer quand je dirai que, pendant cet affreux règne de la terreur, il voulut (je me sers à dessein de ses propres expressions), il voulut *tous les mois nourrir sa faiblesse du pain des forts ;* qu'il osa tout braver pour aller chercher la parole de Dieu dans des caves, dans des greniers; et qu'en écrivant la courte relation de ces assemblées clandestines qui lui rappelaient si naturellement les persécutions de la primitive Église, il consignait avec une joie de martyr le péril auquel s'exposaient alors et le courageux pasteur et le fidèle troupeau. Enfin, à la vue des fréquentes aumônes qu'un esprit

d'ordre naturel le portait à mentionner dans ce journal, il me sera bien permis, j'espère, de comparer la modicité de ses ressources avec l'abondance de ses charités, et d'admirer les prodiges d'une pauvreté qui jamais ne l'empêcha de donner à plus malheureux que lui.

Quand la France put respirer enfin sous des lois moins atroces, on vit M. Ducis se livrer avec plus d'ardeur que jamais à ses travaux littéraires. Il en donne le motif dans sa correspondance avec ses amis : c'est qu'il lui fallait pourvoir à ses besoins, et réparer la perte de sa petite fortune que la révolution avait détruite. Mais sous le directoire, sous le consulat, sous l'empire, il voulut, comme il avait fait sous la convention, ne devoir son existence qu'à lui-même, et refusa constamment les places, les pensions et les honneurs qui lui furent offerts. C'est ainsi qu'en avril 1798 il résista au vœu du collége électoral de la Seine qui venait de le nommer député au conseil des anciens; que sous le consulat il refusa le sénat, plus tard la décoration de la Légion-d'Honneur, et en 1810 toute participation au concours des grands prix décennaux que le gouvernement impérial avait établis.

Il avait eu pourtant des relations assez fréquentes avec le général Buonaparte, au retour de sa brillante campagne d'Italie. Il applaudissait

même alors à la sagesse et à la modération de ses vues. Mais le coup d'autorité du 18 brumaire éveilla toutes ses alarmes sur l'avenir. Il lui fut impossible d'approuver ce triomphe des baïonnettes et cette manière tartare de démontrer qu'on a raison; enfin le premier consul fut loin d'obtenir de lui les mêmes égards, les mêmes sentimens qu'il avait montrés pour le général.

Cependant celui-ci s'était mis à donner à sa campagne de la Malmaison des dîners sans grand apparat, où se trouvaient invités successivement et avec un adroit mélange de convives, les hommes que leur caractère, leur talent, leur influence ou leur popularité lui désignaient comme les instrumens les plus utiles à ses desseins. La plupart de ces dîners se passaient en causeries littéraires; il y régnait une grande apparence de bonhomie. Au sortir de table, le maître de la maison prenait tour à tour, et comme au hasard, chacun des convives qu'il lui importait de s'attacher; et tout en se promenant, soit dans le salon, soit au jardin, il disait en peu de mots ce qui pouvait mener à son but, qu'il ne perdait jamais de vue.

Le nom de M. Ducis ne fut pas placé des premiers sur ces listes d'invitation. Mais le premier consul ayant fait reprendre aux Français la tragédie de *Macbeth*, il profita de cette circonstance pour inviter l'auteur, qui n'hésita point à s'y rendre.

Le dîner n'eut rien de remarquable que quelques observations sévères, et souvent assez justes, de la part de Buonaparte, sur le caractère de *Macbeth*, considéré comme ressort principal de cette tragédie.

Pendant la soirée, la conversation se porta sur les affaires du moment. Le premier consul parla de ses projets en homme que la victoire avait habitué à vaincre les obstacles. « Il vous faut, disait-« il à ses convives, des lois tout autres que celles « que vous avez eues jusqu'ici. Quand tout le « monde marche au hasard, tout le monde se « heurte. Je ne vois de plan régulier nulle part : « votre administration est encore sans système, « parce que votre dernier gouvernement était sans « volonté. Je rétablirai l'ordre partout. Je placerai « la France dans un tel état qu'elle puisse dicter la « loi à l'Europe. Je ferai toutes les guerres néces-« saires, dans l'unique but de la paix ; je vous « donnerai des institutions fortes ; je les mettrai en « harmonie avec vos besoins et vos habitudes ; je « protégerai la religion : je veux que ses ministres « soient à l'abri du besoin... » — Et après cela, général ? interrompit doucement M. Ducis. — « Après cela, reprit Buonaparte un peu étonné... « Après cela, bonhomme Ducis, si vous êtes con-« tent, vous me nommerez juge de paix dans quel-

« que village. » Hypocrite naïveté, qui ne persuada pas celui à qui on l'adressait.

Au bout de quelque temps, il reçut une nouvelle invitation, à laquelle il se rendit comme à la première. Il y eut cette fois quelque chose de plus caressant dans l'accueil qu'il reçut. Il fut pendant le dîner l'objet de plusieurs distinctions qu'on jugea propres à le flatter. Après le café, Buonaparte s'empara de lui, et l'emmena dans le parc, où ils firent deux ou trois tours de promenade. Ce fut là qu'après un échange de quelques politesses, s'établit entre eux le petit dialogue suivant :

« Comment êtes-vous arrivé ici, papa Ducis?

— Dans une bonne voiture de place qui m'attend à votre porte, et qui me ramènera ce soir jusqu'à la mienne.

— Quoi! en fiacre? ah! à votre âge, cela ne convient pas.

— Général, je n'ai jamais eu d'autre voiture quand le trajet m'a paru trop long pour mes jambes.

— Non, vous dis-je, cela ne se peut pas : il faut qu'un homme de votre âge, de votre talent, ait une bonne voiture à lui, bien simple, bien commode. Laissez-moi faire : je veux arranger cela.

— Général (reprit M. Ducis en apercevant une bande de canards sauvages qui traversaient un nuage au dessus de sa tête), vous êtes chasseur :

voyez-vous cet essaim d'oiseaux qui fend la nue? il n'y en a pas un là qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et ne flaire le fusil du chasseur. Hé bien! je suis un de ces oiseaux sauvages. »

Après cette brusque et singulière réplique, il n'y avait pas moyen que la conversation allât plus loin.

Buonaparte cependant parut attacher assez peu d'importance à cette saillie d'humeur; et lorsqu'il s'occupa de former le sénat, il plaça le nom de M. Ducis sur la liste des membres qui devaient le composer. On a fait différentes versions sur cette circonstance de sa vie, sur laquelle lui-même, par des motifs de délicatesse, n'aimait point à s'expliquer. On a dit, on a imprimé qu'un ministre lui avait expédié un décret de nomination, qu'il avait déchiré cet acte et l'avait renvoyé en morceaux à celui qui le lui adressait, avec une lettre pleine de fierté et d'indignation.

Les choses ne pouvaient se passer ainsi, ni d'un côté, ni de l'autre. Ceux qui voulaient précipiter M. Ducis dans les honneurs lucratifs du sénat, pour lui enlever le mérite de sa résistance, n'avaient pu oublier tout à fait les entretiens de la Malmaison. Jeter ainsi une des premières dignités du moment à la tête d'un homme habitué à les repousser eût été une démarche imbécille; et ce genre de tort n'est pas de ceux que nous sommes

le plus en droit de reprocher au gouvernement impérial.

M. Ducis, de son côté, n'était pas homme non plus à reconnaître, par un outrage sans motif comme sans excuse, un procédé qui du moins avait les apparences d'un zèle obligeant. La vérité est qu'il reçut d'un grand personnage d'alors, autorisé à lui tenir ce langage, l'assurance écrite que s'il consentait à accepter le titre de sénateur, sa nomination allait lui être expédiée. On entrait même dans quelques détails sur les termes dans lesquels devait être conçue la réponse [1] qu'on lui conseillait de faire.

Les personnes qui l'entouraient habituellement connurent à l'instant même la nature du message qu'il venait de recevoir. Il se vit aussitôt en butte à des instances, des prières, des supplications, que rendait très vives le désir naturel de placer sa vieillesse à l'abri du besoin, la crainte assez naturelle encore du danger où pouvait l'exposer un refus, peut-être même aussi le zèle d'un intérêt véritable, mais d'un intérêt mal éclairé, et surtout mal habile à juger de l'inflexibilité de son caractère sur certains points. Il écouta tout, par-

[1] Trois numéros du *Moniteur*, notamment celui du 3 nivose an 8, font mention de la nomination officielle de M. Ducis au sénat.

lant peu, se bornant à répondre que sa détermination était arrêtée.

Les mêmes sollicitations l'assaillirent encore le jour suivant. Après lui avoir fait sentir tout ce qu'il gagnait à accepter, on lui fit voir tous les inconvéniens d'un refus. On essaya d'intimider sa vieillesse; on lui montra sa sûreté compromise; on lui prédit qu'il se perdrait, lui et les siens, par une obstination qui serait taxée de ridicule, et un faux point d'honneur qui ne serait compris de personne. Les mêmes obsessions continuaient encore à onze heures du soir; et comme la réponse ne pouvait se différer au delà du troisième jour, l'approche du terme fatal donnait aux instances un nouveau degré de chaleur et de vivacité. M. Ducis était dans l'usage de se coucher de bonne heure : il voulut enfin mettre un terme à de vains débats, qui pouvaient se prolonger ainsi longtemps encore. Ce qu'il avait de patience et de douceur se trouvait épuisé dans cette lutte. *Léonard*, s'écria-t-il d'une voix de Stentor, en appelant un vieux serviteur; *Léonard, qu'on mette mon lit dans la rue!* Cette voix fut comme un coup de tonnerre qui dispersa la foule. Tout rentra dans l'ordre autour de lui; et lendemain de ce jour orageux, après avoir goûté les douceurs d'un bon somme, il répondit au message par une lettre courte, mais où son refus était nettement prononcé.

*Mon ami*, me disait-il en me donnant ces détails, *il vaut mieux porter des haillons que des chaînes.*

En effet il était pauvre, et je n'entends pas ici cette pauvreté qui naît du peu de modération dans les désirs; je veux dire qu'il n'y avait aucune proportion entre ses besoins réels et les moyens d'y satisfaire; et, pour qu'on se fasse une idée juste et de sa position et du mérite de son refus, il faut ajouter qu'il joignait aux inquiétudes du besoin les maux de la vieillesse, et déja une partie des infirmités qu'elle traîne à sa suite.

C'est après ce refus qu'un de ses amis, M. Odogharti de Latour, frappé de la courageuse résistance qu'il venait de montrer, mit au bas de son portrait ce vers de Corneille dans *Rodogune :*

Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.

L'éloignement que M. Ducis avait ressenti pour le général Buonaparte devenu premier consul ne fit que s'accroître encore lorsqu'il le vit s'emparer du pouvoir suprême sous le titre d'empereur. Il ne trouvait d'ailleurs au fond de son ame aucune source d'enthousiasme pour cette gloire de conquérant qui formait la partie brillante de ce personnage si extraordinaire. Aucun ressentiment personnel ne l'animait; il n'avait pour son compte à se venger d'aucun outrage reçu, d'aucune persé-

cution éprouvée. Mais il détestait en lui le fléau des peuples; l'affreux spectacle de l'humanité opprimée faisait bouillonner sa colère; et ce sentiment généreux, qui depuis si long-temps fermentait dans son ame, lui dicta, à l'occasion des fêtes du sacre, une des plus violentes philippiques que l'indignation ait jamais inspirées.

Ce ne fut que long-temps après les événemens que je viens de rapporter que j'en recueillis le récit de la bouche même de M. Ducis. Il était déja fort âgé lorsque j'eus le bonheur de le connaître. Je dus pendant plusieurs années au basard seul le plaisir de le rencontrer à d'assez longs intervalles chez quelques gens de lettres et quelques artistes. Il menait dès lors une vie très retirée. La première fois que je le vis, je fus frappé de la fierté naturelle de ses traits, de son attitude et de sa démarche. Il avait la tête haute, le front déja presque chauve, mais couronné sur le sommet d'une petite touffe de cheveux blancs; le regard mobile et doux, dirigé vers le ciel. Un air de sérénité profonde était répandu sur toute sa noble figure. Son allure mâle, sa taille élevée, et la simplicité de ses vêtemens, rappelaient tout naturellement à la pensée le portrait que fait La Fontaine du paysan du Danube.

Ce n'est qu'en 1808 que j'eus l'occasion de le voir fréquemment chez madame Pallière, où nous faisions assez régulièrement, deux fois le mois, de

petits dîners fort gais, de cinq à six couverts. Là, chacun s'empressait à lui faire fête. La certitude qu'il avait d'être aimé des maîtres de la maison et des convives le débarrassant de toute gêne, il donnait un libre essor à sa gaieté, à son imagination, à ses souvenirs. Ce fut dans les soirées qui succédaient à ces aimables repas qu'il nous raconta plusieurs traits de l'amitié de Thomas, et de celle que lui témoignèrent M. et Mme d'Angivilliers dans toutes les circonstances où leur crédit lui put être utile. Il reconnaissait que, sans le zèle actif que déployèrent ses trois amis à l'époque de son élection à l'Académie française, il eût vraisemblablement échoué dans des démarches où lui-même convenait qu'il mettait beaucoup de gaucherie. C'est avec un plaisir mêlé de fierté qu'il répétait le mot de Thomas, qui l'avait appelé le *Bridaine de la tragédie*, mot assez juste, que pouvait répéter sans orgueil celui à qui il s'appliquait, puisqu'il donne à la fois l'idée du genre de ses défauts et de ses qualités.

C'est chez madame Pallière que pour la première fois je l'entendis réciter ses vers avec une chaleur d'ame, une beauté d'organe et une netteté de prononciation admirables. Il récita ainsi, et avec une mémoire imperturbable, ses *vers sur la vieillesse*, l'*épisode d'Ugolin*, qu'il a si habilement fait entrer dans sa tragédie de *Roméo*, et l'*épître* qu'il adresse *à*

*Mme Pallière*, femme aimable et spirituelle, qu'il avait connue tout enfant, qui devait bientôt être enlevée à ses amis par la mort, et dont il déplora la perte dans des stances fort touchantes adressées à son mari. Ce fut chez cette dame encore qu'il nous raconta l'histoire de son discours de réception à l'Académie française. On sait que les mémoires littéraires du temps, notamment les correspondances de Grimm et de La Harpe, attribuent à Thomas ce morceau remarquable, où la manière de cet écrivain se fait, en effet, sentir dans quelques parties. Voici ce que je tiens, à ce sujet, de la bouche même de M. Ducis; et l'on sait s'il était capable de dire autre chose que la vérité. Ce discours l'occupait beaucoup. C'était une affaire importante pour lui qui n'avait jamais écrit en prose, et le sujet du discours (l'éloge de Voltaire) ajoutait aux difficultés de sa position. Quand il eut achevé son travail, la première personne à qui il alla le lire fut sa mère, qui lui dit : *Mon fils, cela me semble bien beau, mais c'est bien long*. Il le lut ensuite chez M. d'Angivilliers, où il n'eut pour auditeurs que le maître et la maîtresse de la maison, avec Thomas.

La lecture dura plus de deux heures. Il paraît qu'ils en portèrent à peu près le même jugement que madame Ducis; car les quatre amis convinrent que le manuscrit serait remis sur-le-champ à Thomas, qui ferait les coupures et indiquerait les

changemens nécessaires. Seulement madame d'Angivilliers, qui, pendant la lecture, avait été frappée du parallèle entre La Fontaine et Voltaire, considérés l'un et l'autre comme conteurs, obtint que ce morceau resterait tel qu'il était, sans qu'on y ajoutât, sans qu'on en retranchât rien. Elle exigea même que M. Ducis lui remît ce morceau écrit de sa main, et il le lui envoya le soir même. Il serait donc hors de doute qu'au moins cette partie du discours appartiendrait entièrement à M. Ducis ; et, comme en la comparant au reste, on n'aperçoit ni dans le style, ni dans le ton général, aucune différence marquée, il serait naturel d'en conclure qu'en rétablissant des proportions qui avaient été manquées, en élaguant les choses diffuses, Thomas n'a eu qu'à remanier un travail tout fait, dont l'excessive longueur était le défaut le plus sensible.

Ces conjectures, qui ne s'appuyaient d'abord que sur des probabilités, se trouvent aujourd'hui changées en certitude. La famille de M. Ducis possède maintenant son discours de réception écrit en entier de sa main [1], avec les notes de Thomas en marge ; et il est évident que ce manuscrit contient le discours dans ses premières proportions. Les notes de Thomas se bornent à ces deux mots sept

[1] Ce manuscrit est entre les mains de M. Georges Ducis, son neveu.

ou huit fois répétés, *supprimer, abréger*. L'auteur, docile à ce conseil, a passé la plume sur tous les morceaux qu'on l'engageait à supprimer, et même sur une partie de ceux qu'on ne lui conseillait que d'abréger; et ce discours, ainsi réduit d'un tiers au moins, n'offre pas la plus légère différence avec le discours imprimé dans les œuvres de l'auteur d'*Hamlet*.

M. Ducis, qui, dans ces petites réunions amicales chez Mme Pallière, éprouvait quelque plaisir à parler de lui, jouissait avec une confiance naïve de celui que nous trouvions à l'écouter; mais ses souvenirs ne s'étendaient guère au delà des objets de ses travaux ou de ses affections. C'est en vain qu'on eût tenté d'obtenir de lui le récit de quelque anecdote de la cour, de quelque événement politique de son temps. Le plus petit marchand de Versailles en savait plus que lui sur un pareil chapitre. La chute d'un ministre, l'élévation d'un autre, étaient des faits qui n'avaient point de trace dans sa mémoire. Il eût confondu l'abbé Terrai avec M. Necker. La religion, les lettres, sa famille, ses amis, ses bienfaiteurs; voilà quelle était l'étendue et la borne de son horizon.

Mais il nous parlait fréquemment de la Savoie, qui était la patrie de son père; il ne rencontrait jamais un de ces pauvres enfans qui nous arrivent de la Maurienne ou de la Tarantaise pour ramoner

nos cheminées, sans causer familièrement avec eux de leur pays, de leurs familles, et même de leurs petits intérêts. En les quittant, il leur laissait quelques pièces de monnaie, comme à de jeunes compatriotes malheureux. Tout Savoisien qui, voyageant en France, et attiré par la réputation de M. Ducis, venait le visiter, était sûr de recevoir de lui l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. Quelle qu'eût été la patrie de mesdames de Bellegarde, il eût sans doute goûté beaucoup l'agrément de leur société et les graces de leur esprit si français; mais elles étaient nées en Savoie; et, à ce titre, il leur avait voué un attachement qui ne cessa qu'avec lui.

Dans l'automne de 1809, la santé depuis longtemps chancelante de madame Pallière nous força d'interrompre nos réunions chez elle. Les voyages de M. Ducis à Paris devinrent alors moins fréquens, et ce ne fut qu'en 1812 que mes relations avec lui commencèrent à prendre ce caractère de confiance et d'intimité dont il voulut bien me donner des preuves jusqu'à son dernier jour; sentimens auxquels se joignait de mon côté la plus profonde vénération pour ses vertus. Parvenu alors à l'âge de soixante-dix-neuf ans, gardant encore un esprit ferme et sain dans un corps vigoureux, mais craignant que d'un jour à l'autre ces avantages n'échappassent à sa vieillesse, il voulut porter un dernier

regard sur les productions qui avaient illustré sa carrière littéraire, et réunir, pour les offrir au public, tous les titres qu'il croyait s'être acquis à l'estime de ses contemporains et à celle de la postérité.

Considéré comme poëte, il était pleinement exempt de toute paresse d'esprit. Un sujet souriait-il à son imagination, il se mettait à l'ouvrage avec une ivresse, un enchantement qui l'inspirait tout le temps de la composition; mais l'idée si simple de mettre en ordre les travaux littéraires de sa vie lui semblait une tâche au dessus de ses forces. Ce n'était plus là le travail de la composition, c'était une affaire, et il avait les affaires en aversion. A ce sujet de tourment si peu fondé s'en joignait un autre que son imagination était également prompte à lui exagérer. Il se proposait de réunir à ses deux volumes de tragédies un volume de poésies détachées. Parmi les morceaux qui devaient le composer, il s'en trouvait près d'une moitié qui allait voir le jour pour la première fois, et à cette pensée, se réveillait dans son esprit cette défiance qu'il avait toujours eue de son talent. Il invoquait *des amis prompts à le censurer;* il cherchait des esprits rigoristes qui fissent la guerre à ses manuscrits; il lui fallait l'*homme aux cent yeux* qui vînt *faire sa revue.*

Son droit sens lui avait cependant indiqué déja

la personne sur qui il pouvait, avec le plus de sécurité, se reposer d'un pareil soin. Ce censeur judicieux qu'il appelait, il l'avait trouvé dans un écrivain du talent le plus facile et le plus vrai, dans un des amis les plus dévoués à sa gloire. Il avait déja, dans mainte occasion, recouru au *crayon rouge* de M. Andrieux. C'est de lui qu'il avait dit, à propos de la *Côte des deux amans :*

S'il sent très vivement, il juge avec froideur.
La raison est un fort d'où jamais il ne bouge;
Tout manuscrit le craint, et *mes amants* ont peur
Devant son *maudit crayon rouge*.
Mais j'en chéris le trait, je m'offre à sa rigueur.
Tout est pur dans son goût, tout est vrai dans son cœur.

Mais le talent de M. Ducis se compose de qualités et de défauts dont le mélange semble avoir quelque chose d'indivisible. Les recherches de l'élégance, le poli de la correction, donneraient à ses vers je ne sais quoi de raide et d'apprêté. Ce serait comme une parure étrangère qui n'irait plus à l'air de sa physionomie. Chez lui, la rudesse n'est pas toujours sans grace. Ce qu'on essaierait de mettre à la place pourrait bien la faire regretter. Que l'on suive nos artistes allant choisir une tête du Laocoon ou un bras du gladiateur dans ces ateliers où un art vulgaire multiplie les chefs-d'œuvre du ciseau antique : pourquoi pré-

ferent-ils ce plâtre qui a gardé les *bavures* et les aspérités du moule? C'est qu'ils craignent que le ciseau de l'ouvrier, en effaçant ces taches, n'enlève aussi quelques beautés. Il en serait de même, ce me semble, des ouvrages de l'auteur d'*OEdipe chez Admète.*

Ces considérations ne pouvaient échapper à un écrivain d'un goût aussi sûr que M. Andrieux. Elles le déterminèrent probablement à se refuser aux instances de M. Ducis, qui vint alors me conter, avec toutes les exagérations d'un esprit troublé, l'embarras de sa position, me priant avec instance de venir à son aide. Je sentis que la première ou plutôt la seule chose à faire était de calmer son imagination. Résolu intérieurement à prendre le même parti que M. Andrieux, je lui promis tout ce qu'il voulut; je me mis à ses ordres, et je m'engageai à lui soumettre, dans une lecture de ses poésies que nous ferions en commun, tous les doutes, tous les scrupules que cette lecture ferait naître dans mon esprit.

Il fut donc convenu que nous ferions ensemble, tête à tête, la lecture et l'examen de toutes les poésies (ses tragédies exceptées) qui devaient entrer dans la collection de ses œuvres; que, pour ce travail, il viendrait passer trois semaines à Paris, dans son logement, rue de la Monnaie, et que tous les jours, jusqu'à ce que cette petite opé-

ration fût achevée, nous nous réunirions chez lui à six heures du soir, chacun ayant dîné de son côté.

Il est facile d'expliquer et surtout de justifier l'importance que M. Ducis attachait à la publication de ses épîtres et de ses poésies diverses. Il n'imita personne dans ce genre. Boileau, qu'il appelle *son exemple et son maître* [1], n'y fut assurément pas son modèle. Il n'en étudia, n'en consulta aucun pour ses épîtres. En les composant, il n'avait plus devant les yeux ce grand fantôme de Shakespeare qui peut sans doute égarer le goût et fasciner le jugement, mais qui du moins enflamme et nourrit l'imagination. C'est lui-même alors qui se met en scène, qui retrace ses propres impressions, ses goûts, ses répugnances, ses affections, ses habitudes intérieures, ses joies et ses douleurs, et quelquefois un léger souvenir des événemens les plus marquans de sa longue carrière. Je conviens, si l'on veut, que plusieurs de ses épîtres manquent d'ordre; que le but qu'il s'y propose n'y est pas toujours nettement indiqué; que quand il l'est, le poëte s'en écarte quelquefois par des digressions qui l'égarent. Mais aussi quelle grace dans ses écarts mêmes! quelle prodigieuse diversité de sentimens, d'images et d'idées! Avec quel bonheur le poëte fait succéder la

[1] Épître à M. Andrieux, IVe volume de ses Œuvres.

grace à l'énergie, la naïveté à la profondeur, l'éclat à la simplicité! Plus d'une fois, en le lisant, j'ai cru lire Corneille dans ses poésies légères; souvent aussi j'aurais cru lire Horace, si la philosophie chrétienne qui domine chez M. Ducis ne venait détruire l'idée d'un rapprochement complet. Ailleurs ses vers ont quelque chose de la prose de Bossuet : quand il aborde ces formidables sujets de *mort*, de *néant*, d'*éternité*, c'est presque le même ton, le même mouvement; et ce qui favorise l'illusion, c'est qu'il cache alors, comme à dessein, l'élévation des idées sous la familiarité des paroles. Plus rarement, quelques traits jetés au hasard rappellent l'âcreté mordante de Juvénal, ou la sombre profondeur de Tacite; souvent enfin, les impressions de son enfance ou de son jeune âge le ramènent vers les images ou plutôt vers les chimères de la vie pastorale.

Quant à ses petites pièces, ce sont pour la plupart des modèles de délicatesse et de sensibilité : quelques unes respirent le plus aimable enjouement; d'autres portent l'empreinte d'une ame aussi forte qu'élevée, et dans celles-ci la pensée du poëte emporte toujours l'expression avec elle. Sa philosophie s'y montre tour à tour chrétienne, pastorale, épicurienne; mais, quelle qu'en soit la couleur, c'est toujours du bon sens et de la raison parés des enchantemens de la poésie.

Le jour indiqué je me rendis à son logement à l'heure convenue. Je le trouvai déja à l'ouvrage, occupé de quelques corrections à son *épître au curé de Roquencourt*, morceau qu'il soignait de prédilection. La mort l'avait privé, depuis près de douze ans, de cet ancien ami, et il expliquait le zèle particulier avec lequel il voulait honorer sa mémoire, par ces paroles de Cicéron : *est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.* A l'air de satisfaction qui brillait sur sa figure, je vis qu'il n'était pas mécontent des changemens qu'il venait de faire. *Mon ami*, me dit-il en me voyant arriver, *la chasse n'a pas été mauvaise aujourd'hui : je viens d'abattre quinze méchans vers. Mais passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici. Personne ne nous interrompra.*

Je connaissais ce cabinet. C'était une misérable petite chambre au sixième étage, n'ayant pour tout ameublement, entre quatre murs bien nus, qu'une gravure de saint François, son patron, une table, une chaise, quatre planches sur lesquelles on remarquait une *Imitation de Jésus-Christ*, la *Vie des pères du désert* à côté d'un *Horace*, et dans le fond un grand coffre où se trouvaient pêle-mêle les manuscrits de ses ouvrages.

Il y fit porter une seconde chaise et deux chaufferettes ; car, l'hiver commençant à se faire sentir,

il n'y avait pas d'autre moyen d'échauffer cette pièce; et nous voilà installés. Rien n'était plus aimable que son humeur au milieu de tant de gêne, et il était impossible de ne pas être touché en entendant cet homme excellent vanter de la meilleure foi du monde les délices de ce chétif réduit, où tant de choses lui manquaient pour avoir les plus simples commodités de la vie et surtout de la vieillesse.

Il me sut gré d'une résolution que je lui manifestai tout d'abord, c'est qu'en acceptant le rôle de censeur que son indulgence m'attribuait si gratuitement, je me garderais bien de faire la plus légère observation sur tout ce qui porterait l'empreinte de l'allure native de son talent, dont le propre est, comme on sait, de mêler à des beautés fortes et élevées une sorte de désordre et d'incorrection. *Vous êtes un brave homme*, me disait-il; *oui, ma muse est une véritable Allobroge : laissons-lui son vêtement des montagnes.*

Il fut ensuite réglé que je lirais d'abord chaque pièce tout haut, afin qu'il pût juger de l'ensemble, et qu'à une seconde lecture, nous ferions l'examen des détails *en conscience.* Une fois d'accord sur tous ces points, nous nous mîmes à la besogne. Je ne tardai point a être frappé de la promptitude, de la sagacité avec laquelle en entendant lire, pour la première fois peut-être, ses

propres ouvrages, il saisissait le manque d'ensemble et le défaut d'unité qui se font sentir dans quelques épîtres. *Mon ami*, s'écriait-il souvent, *voyez-vous un lien à tout cela ? Pour moi, je n'en vois pas. Ah ! que c'était une bonne poétique que celle de Mithridate, qui, avant de se mettre en campagne, disait :*

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Quand nous fûmes arrivés aux critiques de détail, je lui soumis tous mes doutes, tous mes scrupules, avec une entière liberté. Il me combattait quelquefois avec cette volonté ferme d'un homme supérieur, qui, dans ses écarts mêmes, a eu des intentions auxquelles il ne veut pas renoncer. Plus souvent il se rendait à mes observations avec une facilité, une confiance dont j'étais presque honteux. Mais sa complaisance même me fournissait alors un nouveau sujet d'admirer les ressources de son esprit et la mobilité de son imagination. Dès qu'un passage ou un vers était condamné d'un commun accord, les variantes s'offraient en foule à sa pensée, et nous n'avions plus que l'embarras de choisir.

On a pu remarquer dans ses poésies qu'indépendamment des témoignages publics d'attachement qu'il a donnés à quelques uns des ses amis

vivans, il a consacré quelques pièces, ou du moins quelques vers à la mémoire des amis qu'il a perdus. C'est ainsi qu'on retrouve dans ses poésies les noms de ce bon curé de Roquencourt, de Thomas, de Florian, de Collin-d'Harleville, de Bitaubé, de M. d'Angivilliers, et de quelques autres. Lorsqu'un de ces noms venait à passer sous nos yeux dans cette revue générale, il le saluait d'un commentaire court, mais touchant.

Quand nous arrivions aux noms de son père et de sa mère, qui reviennent fréquemment, son attendrissement prenait une teinte religieuse. Il prononçait leurs noms avec l'accent de la foi. C'étaient deux guides, deux appuis qu'il invoquait encore dans le ciel, après les avoir invoqués long-temps sur la terre.

Nous nous arrêtâmes à ces vers-ci sur son père :

Il m'a transmis ses traits, ses mœurs, son caractère,
Son goût pour les forêts, pour la retraite austère,
Ses profonds souvenirs, sa longue émotion.
Peut-être que par lui je suis un bon lion;
Mais je suis berger par ma mère.

Ce qu'il me dit m'expliqua très bien comment il avait puisé dans les impressions de l'enfance, dans les premières habitudes domestiques, cet attrait

qui le poussait tour à tour vers les émotions tragiques et les scènes pastorales; ce besoin de tremper ses pinceaux dans les riantes couleurs de Gessner, après les avoir noircis sur la sombre palette du Dante; enfin, ce mélange du terrible et du doux qui fait un des attributs distinctifs à la fois de son talent et de son caractère.

Frappé quelquefois des touches vigoureuses de ses tableaux et de l'énergie singulière de ses expressions, je lui faisais remarquer le talent qu'il aurait eu pour la satire. *Oui, sans doute, je ne manque pas de bile*, me disait-il alors; *mais la satire la plus générale n'a de valeur que par la ressemblance des portraits. Peignez-vous de fantaisie, la malignité humaine vient mettre des noms au bas de vos portraits. Tout cela eût troublé mon repos. Quant aux noms propres, je me serais reproché comme un méfait d'en enchâsser un seul dans mes hémistiches, fût-ce le nom d'un ennemi personnel. Mais je suis d'humeur et de force à attaquer les ennemis de l'humanité.*

Ces sentimens si dignes de lui ne l'empêchaient pas de jeter parfois dans ses vers des traits pleins de finesse et de malice. Mais sa malice même avait de la bonhomie. Je n'en citerai qu'un exemple. Il est tiré d'une *Épître à M. Richard.* Il y parle d'une partie de campage qu'il a faite avec son ami. Le

rendez-vous pour dîner était sur les ruines de Port-Royal. Là, dit-il,

> Là, nous devions, en vrais ermites,
> Manger bientôt, avec grand'faim,
> D'un oiseau gourmand, très peu fin,
> Que l'on doit pourtant aux jésuites.

Cet *oiseau très peu fin, qu'on doit pourtant aux jésuites*, est un trait digne de La Fontaine; et le lieu de la scène, les ruines de Port-Royal, le rend plus piquant encore.

Quand nous en fûmes aux petites pièces qu'il adresse à *son logis*, à *son parterre*, à *son potager*, à *son petit bois*, à *son caveau*, où dit-il,

> Où, *sans me vanter*, je vous range,
> Tous les ans, après la vendange,
> Mes vingt feuillettes d'un Marly
> Que je bois toujours sans mélange;

je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer, en riant, que dans cent ans il courrait le risque de mettre à la torture l'esprit de ses commentateurs. « Voyez leur embarras! lui disais-je; vos contem-« porains auront parlé de vous comme d'un homme « pauvre, et pauvre avec dignité; vous allez les « dérouter en vous donnant vous-même pour un « propriétaire aisé, pour un homme qui a du su-

« perflu. » Il se mit à rire, et me raconta comment ayant désiré inutilement, depuis sa jeunesse, d'avoir une maison de campagne avec un petit jardin, il avait pris le parti, à l'âge de soixante-dix ans, de se les donner de sa propre autorité de poëte, et sans bourse délier. Il avait d'abord commencé par *avoir la maison;* puis le goût de la possession augmentant, il y avait ajouté le *jardin*, puis le *petit bois*, etc. etc. Tout cela n'existait que dans son imagination; mais c'en était assez pour que ces petites possessions chimériques eussent de la réalité à ses yeux. Il en parlait, il en jouissait comme de choses vraies; et son imagination avait une telle puissance que je ne serais pas étonné que, dans les gelées du mois d'avril ou de mai, on lui eût surpris un sentiment d'inquiétude pour son vignoble de Marly.

Il me raconta à ce sujet qu'un honnête et bon provincial, ayant lu dans les journaux quelques unes des pièces où il chante ses petits domaines, lui avait écrit pour lui offrir ses services en qualité de régisseur, ne lui demandant que le logement et les honoraires qui seraient jugés convenables. C'est à ce trait que M. Ducis fait allusion dans l'épître qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser.

Son *Épître à Florian* me fournit une autre occasion de lui faire observer combien, avec un caractère plein de bonne foi comme le sien, il était

peu véridique dans ses vers. Depuis environ vingt ans il ne buvait chez lui qu'un petit vin de Joigny assez agréable et fort léger. Au moment où il fit son *Épître à Florian*, il venait de recevoir un quartaut de ce vin : on va voir comment ce petit breuvage de basse Bourgogne, traduit en vers par lui, prenait sous sa plume la couleur, le velouté, la sève et le bouquet des vins les plus renommés :

Je vais dans mon joli caveau
Mettre en place un petit quartaut,
Non de Marly, mais de Champagne,
D'un muscat, d'un Arbois coulant,
D'un Roussillon encor brûlant,
Et d'un vieux nectar excellent,
Qu'a mûri le soleil d'Espagne.

Veut-on un exemple de sa candeur parfaite? Nous trouvâmes ces deux vers dans une *Épître à M. Richard :*

A Dresde j'ai vu l'Elbe, et l'Oder à Breslau,
A Vienne le Danube, à Prague la Moldau.

Quelle que fût la défiance très fondée que je portais dans mes fonctions assez ridicules de censeur, il n'y avait pas moyen de faire grace à ces deux vers : « Voilà, lui dis-je, deux vers qu'on jure-« rait que vous avez volés à la géographie rimée

« du père Buffier ; il m'en faut deux autres : ceux-« ci ne resteront pas. » Il me prit doucement le manuscrit des mains ; et, après y avoir jeté un coup d'œil : *Il faut être juste*, dit-il ; *oui*, *voilà deux terribles vers. Mais je les ai faits*, *j'en dois porter la peine. Mon ami*, *laissons-les pour ma punition*. Et je ne pus obtenir qu'ils fussent changés. Le lendemain il eut à m'écrire dans la matinée pour une petite commission dont je m'étais chargé, et son billet commençait ainsi : *Le révérend père Buffier prie son excellent ami*, *etc.*

Je ne finirais pas si je retraçais tous les traits de bonté, de douceur, d'élévation et de simplicité que j'eus occasion de remarquer en lui pendant les quinze ou vingt soirées que nous passâmes ainsi. Je n'ai connu personne qui fût plus véritablement modeste. Sa modestie n'était point cette humilité feinte et grimacière, calcul intéressé d'un mérite qui se rabaisse pour qu'on l'exhausse. C'était l'attitude naturelle d'un homme supérieur qui a la conscience de ce qu'il vaut, et ne souffre ni qu'on l'exagère, ni qu'on le déprime ; qui ne recule point devant les louanges sincères que laisse échapper le cœur d'un ami ; qui recueille même avec quelque joie les suffrages éclairés, les paroles obligeantes, et jusques aux simples complimens d'une politesse bienveillante ; mais qui, l'oreille ouverte aux conseils du talent et aux leçons de

la critique, eût rougi d'être loué sur des points où il se sentait vulnérable, et n'eût jamais souffert, sans protester contre de tels éloges, que pour faire sa part meilleure on eût ravalé le talent d'un autre. Aussi eut-il pour amis presque tous ses jeunes émules dans la carrière de Melpomène, notamment MM. Legouvé, Arnault et Lemercier.

Il m'a dit vingt fois, il m'a souvent écrit que les mémoires de sa vie étaient dans ses ouvrages. Il serait sans doute difficile de retracer les événemens d'une vie de quatre-vingt-trois ans d'après les seules indications que fournissent ses poésies; mais on y trouve du moins tous les mouvemens de sa reconnaissance envers les appuis et les bienfaiteurs que la nature ou l'affection lui avait donnés, et, autant qu'il l'a pu, un touchant souvenir pour tous ceux qu'il aima et dont il fut aimé.

C'est la reconnaissance du poëte qui lui inspira de placer dans le très petit nombre de ses bienfaiteurs ce Guillaume Shakespeare, dont le génie brut et désordonné, mais quelquefois sublime, sut éveiller en lui le sentiment de sa force et l'instinct tragique dont la nature l'avait doué. Il n'a point adressé d'épître à Shakespeare; mais il invoque fréquemment son nom tutélaire; mais il avait placé son image non loin des portraits de son père et de sa mère; mais c'est pour l'honorer

encore, après l'avoir souvent embelli, qu'il a fait du *saule d'Othello* l'arbre de son adoption, qu'il l'a chanté sur tous les tons de sa lyre, et qu'il a fini par le graver sur son cachet, comme ces armoiries d'une autre famille, qu'une heureuse alliance autorise à porter.

Je me souviens à ce sujet qu'étant allé le voir à Versailles, par une assez froide journée de janvier, je le trouvai dans sa chambre à coucher, monté sur une chaise, et tout occupé à disposer avec une certaine pompe, autour de la tête de l'Eschyle anglais, une énorme touffe de buis qu'on venait de lui apporter. *Je suis à vous tout à l'heure*, me dit-il comme j'entrais et sans se déranger; puis, remarquant que j'étais un peu surpris de l'attitude où je l'avais trouvé : *Vous ne voyez donc pas que c'est demain la Saint-Guillaume, fête patronale de mon Shakespeare?* S'appuyant alors sur mon épaule pour descendre, et m'ayant consulté sur l'effet de son bouquet, le seul sans doute que la saison eût pu lui offrir : *Mon ami*, ajouta-t-il avec une figure dont l'expression m'est encore présente, *les anciens couronnaient de fleurs les sources où ils avaient puisé.*

Je doute que Virgile ou Fénélon aient jamais employé une idée plus gracieuse pour exprimer un sentiment plus délicat.

Enfin un homme qui n'aurait point connu

M. Ducis l'eût connu tout entier dans les soirées charmantes que nous consacrâmes à ce qu'il appelait la correction de ses poésies. Son caractère d'ailleurs n'était pas difficile à pénétrer. Tout artifice, tout déguisement lui était étranger. Ce caractère s'était formé dans la vie de famille, vie qu'il mena tant qu'il eut une famille. Il s'était ensuite conservé dans la solitude et fortifié dans la méditation. Les frottemens de la société n'en avaient altéré aucune partie. Son naturel avait quelque chose tout à la fois de doux et de sauvage. On le trouvait bon, facile et simple comme un enfant, avec tous ceux dont l'honnêteté d'âme, l'humeur et les goûts pouvaient avoir quelque rapport, quelque point de contact avec lui. Mais cet enfant si simple et si facile montrait une volonté indomptable sur tout ce qui touchait aux choses de conscience, aux principes d'honneur, aux règles de conduite qu'il s'était prescrites. Ainsi, lorsqu'on se hasardait à lui donner quelque conseil qui portait atteinte à l'indépendance de son caractère; lorsqu'on lui proposait quelque démarche qui tendait à rompre l'équilibre où il avait placé son âme; lors même qu'on venait à ébranler fortement quelque corde délicate de son cœur, ou seulement à remuer des souvenirs qu'il eût voulu pouvoir chasser de sa mémoire, on eût dit alors un lion qui se réveillait en secouant la cri-

nière; et le feu de ses regards, l'éclat de sa voix, le menaçante expression de ses traits, eussent fait pâlir le plus déterminé.

M. Ducis était religieux, et je n'ai pas besoin de dire qu'il l'était sincèrement. Mais la religion même fortifiait en lui cette résistance énergique à tout ce qui blessait ses principes ou sa raison. Plus habituellement elle donnait à son âme une sérénité que ne troublaient ni les orages de la vie, ni les souffrances physiques. Il ne portait jamais la conversation sans nécessité sur les matières sévères de la religion; mais il eût regardé comme une lâcheté de ne pas professer hautement, quand il le fallait, les sentimens et les croyances qu'il avait dans le cœur.

Son amitié avait quelque chose de grave; elle était imposante, mais elle était dévouée. Trompé souvent dans ses affections, son cœur était demeuré sans défiance, même dans la vieillesse. La prudence humaine était une qualité dont il faisait peu de cas. Il fallait que ses amis l'avertissent des piéges les plus grossiers; sans quoi il s'y fût précipité avec l'imprévoyance d'un enfant. On voit qu'avec ces dispositions il devait être tout-à-fait étranger à ce qu'on nomme l'esprit de conduite. Il y suppléait par je ne sais quel heureux instinct, par un droit sens qui le dirigeait sûrement, et par l'habitude constante de ne point contrarier

ses répugnances naturelles. Il combattait quelquefois ses penchans, jamais ses aversions. Faut-il ajouter qu'il ignorait, qu'il dédaignait cet art si futile et si compliqué qu'on est convenu d'appeler l'*usage du monde?* A quoi lui eût servi cette frivole étude? il n'allait pas dans le monde; mais il portait chez ses amis un sentiment inné de toutes les vraies bienséances sociales, et dans ses plus simples relations une bienveillance obligeante, qui ne se bornait point à de simples formules et à de vains dehors.

Près des femmes, cette politesse prenait un caractère tendre et respectueux que l'usage du monde ne donne pas toujours, et qu'il affaiblit trop souvent. Personne ne célébra mieux que lui leurs vertus domestiques. Et qu'on ne croie pas qu'il fût insensible à leurs attraits ni à leurs grâces naturelles; il les aima jusqu'à la fin de sa vie. Mais il les considérait toujours sous des rapports de famille; et quand il les chantait, elles étaient toutes pour lui, suivant le degré de leur âge et les rêves de son imagination, ou des filles respectueuses, ou des sœurs tendres, ou de chastes épouses, ou des mères indulgentes et passionnées.

Lorsqu'après avoir fait ainsi la revue des poésies qui devaient entrer dans l'édition de ses œuvres, il voulut y joindre son théâtre, il s'aperçut qu'il n'avait conservé ni exemplaire ni ma-

nuscrit de la plupart de ses tragédies. Son incurie à cet égard avait été poussée si loin, que pour plusieurs pièces il fallait recourir aux copies de la comédie française, et fouiller dans les bibliothèques d'amateurs où se trouvaient les premières éditions. Ses amis lui épargnèrent l'ennui de réunir ses ouvrages, de les revoir, de les mettre en ordre et d'en surveiller l'impression.

Quand l'édition parut, c'était en 1813, il ne fut pas sans inquiétude sur le jugement d'un public auquel sa vie retirée l'avait rendu pour ainsi dire étranger. Mais le succès démentit toutes ses alarmes. Les journaux rendirent le compte le plus flatteur de ses ouvrages. Ses cheveux blancs avaient désarmé la sévérité de la critique. Elle eût pu, sans être taxée d'injustice, relever en lui les écarts d'un talent que son audace égare quelquefois ; elle aima mieux s'incliner devant la pureté de sa vie, et, cette fois du moins, les vertus de l'homme privé servirent de sauvegarde aux imperfections du poëte.

Ce concert de louanges, ces ménagemens de la critique qui semblait oublier ses droits, cette heureuse disposition du public à goûter plutôt qu'à juger les dernières productions d'un talent qui allait lui échapper; toutes ces circonstances favorables influèrent d'une manière sensible sur l'esprit et l'imagination de M. Ducis, et l'on peut

dire que la publication de ses œuvres fut une des plus douces consolations réservées à sa vieillesse.

L'amitié cependant lui avait ménagé une de ces jouissances si bien faites pour toucher le cœur de ce noble vieillard. M. Gérard, qui, par plusieurs compositions de l'ordre le plus élevé, avait dépassé de bien loin toutes les brillantes promesses de ses débuts, voulut faire le portrait de M. Ducis. Très jeune encore, ce grand artiste avait prouvé, par une suite de dessins qui sont autant de modèles, et dont les gravures accompagnent la magnifique édition du *Racine* de Didot, combien son esprit si pénétrant était habile à saisir toutes les intentions tragiques de nos grands maîtres de la scène. Il se proposait ici une étude d'un tout autre genre. Mais c'était encore un hommage rendu à Melpomène; c'était surtout un tribut payé à l'amitié.

Il y avait sans doute quelques difficultés à vaincre pour faire passer sur la toile, avec ce ton de vérité qui frappe, cette belle et mobile physionomie, où venait se retracer et se confondre tout ce qu'il y avait d'élévation dans son âme, de verve et d'audace dans son talent, de fougue et de douceur dans son caractère. Un talent vulgaire eût pu se consumer en longs efforts, sans parvenir à saisir toutes ces diverses ressemblances. M. Gérard les reproduisit toutes avec ce bonheur

habituel qu'il serait plus juste d'appeler du génie; et cependant le portrait où toutes ces difficultés étaient vaincues fut entrepris et achevé avec la rapidité de l'improvisation.

On se souvient encore du prodigieux succès qu'il obtint lorsqu'il fut exposé au grand jour du Salon. M. Ducis jouit de ce succès avec une satisfaction qui fut pour le peintre le plus doux des suffrages; mais il ignora toute sa vie les procédés pleins de délicatesse dont M. Gérard accompagna ce noble don de l'amitié; il ne sut jamais que c'est à lui que nous devons le beau buste exécuté par M. Taunay; que c'est lui qui s'entendit pour ce travail avec l'habile sculpteur, et qui, par la plus généreuse des supercheries, fit accroire à son ami qu'il n'y avait d'autre dépense à faire pour son buste que l'achat du marbre où devaient se reproduire ses traits.

M. Ducis s'acquitta en grand poëte de la dette contractée envers le grand peintre, et exprima sa reconnaissance par une épître pleine de beaux vers, qui se trouve imprimée dans ses *Œuvres* [1].

Ces soins généreux de l'amitié, le succès des trois volumes qu'il publiait, la petite fortune qu'il espérait retirer de la vente de son édition; tout cela lui causait un contentement intérieur qui

[1] Tome IV.

semblait défier la pauvreté, la vieillesse et les infirmités; il portait alors chez ses amis un visage riant, un esprit dégagé de soucis, un cœur disposé à jouir de tout ce qui peut se rencontrer de bon dans la destinée humaine; rendu au calme et au silence de sa retraite, il y trouvait ses joies intérieures, ses fêtes domestiques, ses petits banquets de famille et d'amitié; et quand de tristes accès de goutte ou de cécité, qui n'étaient que trop fréquens, lui ramenaient des jours de souffrance et d'abattement, le vieux poëte, aveugle et pauvre comme Homère, prenait encore sa lyre, et ses douleurs s'endormaient au doux chant des muses, comme ces maux légers de l'enfance qui s'apaisent aux joyeux refrains des nourrices.

Ses amis entretenaient cette heureuse disposition de son esprit par de petites fêtes simples et modestes comme le digne vieillard qui en était l'objet. Ils profitèrent de l'anniversaire de sa naissance, et s'entendirent pour lui donner un repas, délicieux pour lui par les soins et les égards dont il fut entouré, chez un restaurateur de Versailles, le 22 août 1813, jour où il achevait sa quatre-vingtième année. C'est dans cette réunion que M. Andrieux récita pour la première fois son conte charmant de *Cécile et Térence*, qui lui est dédié, et où l'auteur a ménagé, dans le person-

nage du vieux poëte Cécile, les allusions les plus fines et les plus délicates pour le vieux poëte Ducis. Ces banquets si peu somptueux, où son âme était si tendrement émue, se renouvelèrent fréquemment, soit à Versailles, soit à Paris, toujours avec un nouveau plaisir et pour nous et pour l'hôte si digne d'hommages que nous y fêtions; et l'on concevra sans peine tout ce qu'il y avait de charme et d'entraînement dans la douce gaieté qui y présidait, quand on saura qu'ils réunissaient pour convives habituels MM. de Boufflers, Andrieux, Picard, Auger, Roger, Droz, la famille de M. Ducis, et quelques dames amies des lettres, amies du poëte, qui tenaient à honneur d'y être invitées.

Ce fut à dater de cette même année 1813 qu'il suivit avec un intérêt plus vif et une attention plus marquée la marche des événemens qui allaient bientôt changer la face de l'Europe. De ce moment il se relâcha beaucoup de l'esprit de réserve et de retenue dans lequel il se tenait comme retranché toutes les fois que la conversation se portait sur les affaires publiques. Les événemens militaires qui ouvrirent l'année 1814 éveillèrent en lui une curiosité politique qu'il n'avait probablement jamais éprouvée. Jamais aussi les circonstances d'où dépendait le sort de la France n'avaient eu un caractère plus menaçant

et plus décisif, et il était tout naturel qu'ayant été des premiers à prophétiser la chute du gouvernement d'alors, il suivît d'un œil plus attentif le mouvement et le jeu des dernières scènes où cette puissance prodigieuse allait disparaître. Il se livrait à une joie vive, et que ne corrompait du moins aucun sentiment amer, en pensant que le cours naturel des choses allait replacer sur le trône le même prince ami des lettres, qui, dans l'éclat de sa jeunesse et dans des jours plus heureux pour l'un et pour l'autre, avait encouragé ses premiers travaux.

Dès que Louis XVIII fut rentré dans sa capitale, M. Ducis s'empressa de demander une audience particulière, qui lui fut accordée pour le 10 mai; il en consigna le souvenir sur un petit journal où il avait l'habitude de jeter pour lui seul quelques notes. Voici ce qu'on y lit à la date du 13 mai 1814 :

« Vendredi j'ai eu l'honneur d'être présenté au « roi, au sortir de sa messe, par M. le duc de « Duras, et de lui faire agréer l'hommage du recueil « de mes œuvres, qu'il a reçu avec une bonté « extrême. Lui ayant dit que j'espérais qu'il n'avait « pas oublié les traits de l'un de ses plus anciens « serviteurs, il m'a (pour me prouver qu'il s'en « souvenait) prononcé de mémoire, et sans la « moindre hésitation, ces quatre vers de ma tra-

« gédie d'*OEdipe chez Admète*, que j'avais eu l'hon-
« neur de lui dédier avant la révolution :

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle:
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

« Le roi prononça ces quatre vers avec un sen-
« timent et un charme inexprimables, et laissa
« tomber sur moi des regards pleins de bonté. »

Le roi ne tarda point à donner la décoration de la Légion-d'Honneur à M. Ducis, qui cette fois fut heureux de l'accepter ; et peu de temps après, instruit de tout ce qu'il y avait de noble et de volontaire dans l'état de gêne où l'auteur d'*Hamlet* avait vécu jusqu'alors, ce prince lui assura une pension de 6,000 francs, à laquelle il dut enfin l'aisance et le repos qu'il avait bien achetés.

En retrouvant dans le souverain les anciennes bontés dont Monsieur l'avait honoré, M. Ducis ne pouvait manquer d'être obsédé de sollicitations. Il ne craignit pas d'invoquer pour quelques amis la bienveillance royale ; il voulut surtout que son crédit fût utile à ceux de ses parens qu'il affectionnait le plus ; et je fus particulièrement témoin du plaisir qu'il eut à recommander l'un de ses neveux, M. Paul Ducis, jeune militaire qui ne demandait rien qu'un avancement mérité, et qui

pour l'obtenir se prévalait à juste titre du témoignage de ses chefs et de sa conduite personnelle à l'armée.

Les bienfaits du roi venaient de placer la vieillesse de M. Ducis à l'abri de tout besoin : il jouissait d'une aisance qu'il ne s'était jamais connue. La mauvaise fortune n'avait pu parvenir à aigrir son caractère ; dans la bonne, il ne se rappela ses malaises passés que pour mieux ressentir les douceurs de sa situation présente ; et, au milieu de l'atmosphère de bonheur qui l'environnait, sa verve octogénaire se ranima avec une ardeur et une activité dignes d'un âge moins avancé.

C'est à ce retour de verve et de jeunesse poétique que nous devons la plupart des pièces de vers que ses éditeurs ont recueillies dans ses *OEuvres posthumes;* mais son imagination l'entraînait vers des projets de travaux plus étendus. Dans ce besoin de produire qui agitait ses derniers jours, il s'appliquait avec une fierté naïve ce vers d'une de ses tragédies :

Pour prix d'avoir bien fait, on veut encor bien faire [1].

Malheureusement le temps et les forces lui manquèrent à la fois.

L'*Histoire de Joseph*, qu'il relisait souvent et

[1] *Abufar.*

qu'il venait de lire avec une attention plus marquée, lui avait fait naître l'idée de traiter ce sujet en vers. Il avait déja à peu près arrangé dans sa tête le plan de son poëme, qu'il divisait en quatre chants, quand il fut arrêté tout à coup par un scrupule bien naturel à sa délicatesse. M. Bitaubé, avec qui il avait été lié, avait publié sur le même sujet, en 1767, un petit poëme en prose, qui, malgré une teinte romanesque beaucoup trop prononcée, avait joui d'un long succès dans les colléges et même dans le monde. Quoique M. Bitaubé n'existât plus depuis long-temps, peut-être par la raison même qu'il n'existait plus, M. Ducis répugnait à l'idée d'établir une concurrence volontaire entre lui et son ami.

Quelque respectable que fût le motif de cette répugnance, ce fut un scrupule d'un tout autre ordre qui le fit renoncer à ce projet.

Il ne tarda point à trouver un nouvel aliment pour son imagination qui se fatiguait du repos. Depuis quelque temps il s'était mis à lire la volumineuse collection de *Vies des Saints* publiée par M. Godescard, et les *Pères du désert*, d'Arnaud d'Andilly. Ces images des anciennes solitudes; ces noms de Pacôme et de Basile animant les déserts de la Thébaïde; ces montagnes du Carmel et de Sinaï peuplées d'une foule de jeunes néophytes que ne rebutaient ni le renoncement au monde, ni les rigueurs du climat, ni les austérités de la

pénitence ; on sent combien de pareilles images devaient exciter la verve d'un poëte qui lui-même professait l'amour du désert, le mépris du monde et le respect des livres saints.

A ce tableau de la religion rêveuse et recueillie dans les solitudes de l'Afrique et de l'Asie, il voulait réunir la peinture des persécutions éprouvées dans d'autres contrées du monde pour la cause du christianisme. Il était à regretter que de pareilles idées s'éveillassent dans une tête de plus de quatre-vingts ans, où elles s'accumulaient confusément, ne laissant d'autres traces qu'une effervescence continuelle qui troublait le repos du vieillard, sans que l'imagination impatiente de l'écrivain pût les réunir par un lien commun, et les fondre dans une composition régulière.

Je me souviens que me promenant avec lui dans le parc de Versailles, par une belle soirée d'automne de 1814, il me raconta le dessein qu'il avait de puiser à cette source le sujet d'un poëme étendu, dont il ne pouvait cependant bien exposer encore ni le plan, ni la marche, ni même les principaux personnages. A sa narration très animée, quoique assez désordonnée, se mêlaient par intervalle quelques vers qu'il avait déjà composés, et plus rarement quelques autres que lui dictait l'inspiration du moment. Je remarquai particulièrement un passage où se montrait sous une couleur aussi neuve

que poétique l'aversion qu'il a toujours eue pour la gloire militaire. C'était un parallèle fort détaillé entre les conquêtes faites au christianisme par le sang des martyrs, et les conquêtes de l'ambition guerrière. Le morceau se terminait par ces quatre vers, les seuls que j'aie retenus :

Leur gloire a retenti jusque dans la retraite
Où veille du désert le pâle anachorète;
Leur supplice y nourrit l'ardeur des saints désirs,
Et leur cendre féconde y fait d'autres martyrs.

Ce fut M. Voisin, de Versailles, son médecin, qui vint déranger ce projet poétique. Il s'était aperçu de l'extrême préoccupation qui depuis quelques jours agitait M. Ducis, et il exigea de lui que, pendant deux mois au moins, il renonçât à tout travail d'imagination, et même à toute lecture qui eût pu le ramener à des idées aussi ennemies de son repos. Cette ardeur de composition, ainsi tempérée par un régime prudent, fut réduite à se renfermer dans des sujets d'un caractère plus doux et d'une étendue plus proportionnée à ses forces; et le travail alors n'eut plus rien de dangereux pour sa santé.

Un autre genre d'agitation plus terrible vint troubler la paix de ses derniers jours. La catastrophe du 20 mars le frappa au cœur; l'audace et le succès d'une pareille entreprise le saisirent d'abord d'étonnement; mais, après quelques jours passés dans

les alarmes, son droit sens lui fit pressentir qu'il ne pouvait y avoir rien de durable dans un pareil état de choses, et il prit le parti pendant les cent jours de ne rien changer à ses habitudes, de conserver même dans sa vie intérieure la sorte d'aisance qu'il devait aux libéralités du roi, et surtout de continuer à s'exprimer sur les hommes et les choses du moment avec autant de liberté que si rien n'eût été changé en France.

Cependant il se rappelait toujours ce regret que l'empereur avait exprimé en 1814, de n'avoir pu se renfermer et se défendre dans Paris. *Tout est à craindre*, disait-il dans son langage énergique, *d'un homme qui abattrait un chêne pour avoir un nid.* La journée de Waterloo vint terminer plus brusquement qu'il n'avait osé le croire ce sombre et dernier chapitre des campagnes de Buonaparte.

Cette journée trancha la question. La route de Paris fut ouverte une seconde fois à l'Europe armée de nouveau contre la France. Mais quelques restes indomptables de cette même armée mutilée à Waterloo se débattaient encore sous la main de la nécessité; ils vinrent même porter momentanément à Versailles le théâtre d'une guerre sans objet comme sans espoir. On se battit avec acharnement sur les boulevards, et jusque dans les murs de la ville. M. Ducis put voir de ses fenêtres le sang français et le sang prussien couler en pure perte pour la cause

d'un homme qu'il détestait. Enfin l'armée prussienne parvint à s'établir dans Versailles, et l'un des premiers soins du général Bulow qui la commandait fut d'envoyer une sauvegarde à M. Ducis. Il dut cette marque d'égards au zèle obligeant d'un autre Prussien, M. de Humbolt, que la science a naturalisé parmi nous, et qui dans cette terrible crise d'une seconde invasion rendit le même genre de service à beaucoup d'autres personnes.

Je me hâte d'arriver à la seconde rentrée du roi, qui eut lieu le 8 juillet, et qui replaça M. Ducis dans le calme de sa vie privée. Il me sera plus facile et plus doux de le montrer maintenant rendu aux muses, qui sont ses consolatrices habituelles, à l'amitié, pour laquelle son ame était si bien faite, et n'ayant plus à lutter que contre les infirmités de la vieillesse et les crises inévitables de la nature. Ce n'est point là non plus que sa fermeté peut l'abandonner.

Son premier devoir, son premier besoin fut d'aller offrir ses hommages au souverain qui nous était rendu après une si fatale absence. Le roi l'accueillit avec la même bonté, et lui renouvela les assurances de sa constante protection.

Mais de cruels chagrins domestiques avaient contristé son ame pendant cet orage des cent jours. Il s'était vu à près de quatre-vingt-deux ans livré à l'isolement d'un nouveau veuvage par la mort de

sa seconde femme. Cette perte si douloureuse pour lui avait été précédée de celle d'un frère qu'il aimait tendrement; et c'est à travers tant de tombeaux remplis de dépouilles si chères qu'il lui fallait s'acheminer tristement vers le sien. Dès que la mort l'eut privé de sa seconde compagne, il quitta précipitamment Versailles, et alla chercher un refuge chez un de ses neveux, M. Georges Ducis.

Celui-ci, touché que son oncle fût venu de lui-même demander une hospitalité qu'il eût été si heureux de lui offrir, se réunit à sa femme et à ses filles pour prier le bon vieillard de ne plus se séparer d'une famille qu'il mettait tout entière à sa disposition, ne réclamant que le droit de lui rendre les soins et les services qu'il eût pu recevoir de ses propres enfans, s'il eût eu le bonheur de les conserver. Pouvait-il ne point céder à un vœu si naturel, qui satisfaisait à la fois ses goûts, ses besoins et ses affections? On pense bien qu'aucune difficulté d'intérêts ne s'éleva ni d'un côté ni de l'autre. A l'instant même tout fut d'accord pour que les deux ménages n'en fissent plus qu'un. Le logement de Versailles fut conservé. Le logement du neveu à Paris ne servait plus que pour les courtes apparitions que l'oncle avait coutume d'y faire; et, soit à Versailles, soit à Paris, le même toit, le même foyer réunissait ces deux parties

d'une même famille qu'une adoption mutuelle venait de rapprocher pour toujours.

Cet arrangement était ce qui pouvait arriver de mieux pour assurer le repos des vieux jours de M. Ducis. Rien ne fut changé dans ses liaisons, ni dans ses habitudes. Ses nièces, mère et filles, comme il les appelait, entretenaient dans son cœur le doux mouvement de la vie. Des mains amies lui copiaient ses vers; ses lectures lui étaient faites par des voix qu'il se plaisait à entendre. Tous les soins lui étaient prodigués avec un zèle affectueux que le devoir seul n'inspire pas toujours; il trouvait de plus au milieu de cette famille et dans sa belle-sœur, dans la mère de ses neveux, une compagne d'un âge qui se rapprochait du sien, femme d'un grand sens, qu'une conformité d'habitudes religieuses lui rendait plus chère encore; enfin tout ce qui l'entourait se trouvait heureux de lui appartenir; et lui-même, prenant sa part de ce bonheur qu'il répandait autour de lui, se réjouissait de pouvoir achever sa carrière comme il l'avait commencée, dans les douceurs de la vie de famille.

Dégagé de tous soins domestiques, il partageait son temps entre ses occupations de devoir, qu'il mit toujours en première ligne, ses relations d'amitié que la mort seule interrompit, et son doux commerce avec les muses; car les muses avaient pour

lui des charmes qui l'emportaient sur tout autre.

Ses jeune nièces, dont la plus grande affaire était de prévenir tous ses désirs, tous ses besoins, lui semblaient deux anges de pudeur et d'innocence qui veillaient autour de lui. Il se sentait ramené par elles vers les riantes chimères de son enfance. L'aimable empressement de leurs soins, leurs graces décentes, les accens de leurs voix fraîches et virginales, tout contribuait à rajeunir son imagination. Je lis ces mots dans des notes que m'a confiées M. Georges Ducis, et où il parle de ce dernier période de la vie de son oncle: « Malgré son grand âge et ses infirmités, son ima-« gination n'enfantait le plus souvent que des images « riantes. Il ne parlait que de printemps, de zé-« phyrs, de fleurs, de tourterelles, et avec un tel « charme, que ma femme et moi nous craignîmes « un moment qu'il ne fût innocemment dangereux « pour nos filles. Cette crainte dura peu ; car, d'un « autre côté, que d'exemples de la piété la plus « douce et la plus fervente ! » Heureuses les familles où la vigilance des mères n'a point à concevoir d'autres sujets d'alarmes ! Un étranger qui ne se serait arrêté que quelques jours dans cet intérieur, où tous les cœurs étaient si bien d'accord, aurait eu peine à deviner quel était le bienfaiteur, quel était l'obligé, car chacun y parlait de sa reconnaissance.

Le bon vieillard surtout était ingénieux dans les moyens d'exprimer la sienne. Il cherchait à deviner tout ce qui pouvait être l'objet d'un désir de la part de ses deux jeunes gardiennes; et si, se croyant seules, il leur arrivait, dans l'abandon expansif de leurs causeries entre elles, de souhaiter quelque ajustement nouveau ou quelque petit meuble à leur usage, c'était une joie pour le grand-oncle, qui avoit saisi au passage quelques mots de leur conversation, de leur faire trouver, dès le lendemain à leur réveil, sous la main et comme par enchantement, ce qu'elles se souvenaient à peine d'avoir désiré la veille.

Mes lecteurs me pardonneront, je l'espère, de m'arrêter ainsi sur les dernières scènes de sa vie. Tant de vicissitudes avaient mis sa constance à l'épreuve, la mort avait brisé tant de liens qui lui devaient être chers, la fortune l'avait condamné à de si longues privations, qu'on aime à le contempler dans ce port où sa vieillesse trouve enfin le repos de l'ame et la sécurité de l'esprit.

Il avait un autre neveu (frère de celui dont je viens de parler) qu'il avait engagé de bonne heure dans la carrière des arts. Ce neveu préludait, dès lors, par des succès toujours gradués, à la réputation qu'il s'est acquise depuis dans le genre aimable et doux que son talent semble avoir adopté.

Dans l'automne de 1815, averti par ses quatre-

vingt-deux ans révolus que la vie pouvait lui échapper d'un instant à l'autre, M. Ducis voulut arrêter encore ses regards sur les tableaux de son neveu, et même sur celles de ses compositions qui n'offraient qu'une ébauche imparfaite, et que son grand âge lui faisait craindre de ne pas voir achevées. A peine instruit de ce désir, le jeune peintre s'empresse de réunir tous ses tableaux. Il en décore son atelier; il place à côté les sujets à peine indiqués qui dormaient encore au fond de ses portefeuilles, ou dont il n'avait jeté sur la toile qu'un léger croquis. Enfin, rien n'est oublié de ce qui peut donner un air de parure et de fête à son modeste logis.

Au jour convenu, M. Ducis, que j'accompagnais, se rend à l'atelier. Il y est accueilli avec une tendresse et une vénération presque filiale par le jeune peintre et son aimable compagne. Après quelques instans de repos, l'un et l'autre s'empressent de faire passer sous ses yeux cette suite de petits tableaux sur lesquels se fondaient alors toute la fortune et toute la renommée du peintre. L'attention du bon vieillard se recueille sur chaque sujet. Il n'épargne point les questions. A chaque tableau il veut un commentaire. Un sentiment plus délicat que la curiosité lui fait désirer de remonter jusqu'à la première pensée du peintre; de connaître quelle succession d'idées le cerveau

de l'artiste a parcourue, depuis le premier croquis, encore informe, qui se trouve là devant ses yeux, jusqu'au tableau où l'accord des parties et le fini des détails semblent avoir complété l'illusion. Il écoute avec intérêt; il observe avec lenteur; il démêle, par la réflexion, ces liens mutuels qui rapprochent tous les arts, et cette analogie plus sensible qui fait de la peinture une sœur de la poésie. *Bien, mon neveu!* s'écrie-t-il quelquefois après avoir écouté les explications du peintre; *j'ai tâché d'être peintre dans mes vers, je vois avec plaisir que tu tends à être poëte dans tes tableaux.* Il s'arrête quelques instans devant un tableau auquel le peintre travaillait encore, et qui représente François I^er^ recevant des mains de Bayard l'épée de chevalier. La vue du camp de François I^er^, les bannières qui flottent autour de sa tente, tout cet appareil de combat le livre, pour un moment, à quelques unes de ces réflexions chagrines dont il ne pouvait se défendre à l'idée de la guerre et même de la gloire qui marche à sa suite; mais, dans le tableau suivant, la touchante figure de madame de La Vallière, l'aspect du cloître où cette ame trop tendre se retranche, jusque dans les bras de Dieu, contre des souvenirs si puissans encore; le calme de ce cimetière où l'infortunée recluse vient, dans le silence de la nuit, exhaler ses regrets sur la tombe

récente d'une de ses compagnes; toutes ces images de l'amour, du deuil et de la religion, le ramènent bientôt sur des impressions plus familières à sa muse.

Ses regards se portèrent ensuite sur la toile qui lui représente Montaigne visitant le Tasse dans sa prison. Oh! comme il déplore alors cette malheureuse infirmité de notre nature, qui ne laisse qu'une si faible séparation entre le génie et la démence! Il félicite le peintre d'avoir su, dans l'expression des traits de Montaigne, mêler à l'étonnement que lui cause un si affligeant spectacle je ne sais quel dépit amer contre l'injustice du sort et l'iniquité des hommes; et arrivant enfin au tableau à peine esquissé où les couronnes, les hommages, les pompes du triomphe sont prodigués, sur le lit de mort, à l'infortuné qui ne peut plus rien entendre de ce vain bruit : *Pauvre poëte*, s'écrie M. Ducis, *son histoire est celle de Ver-Vert : ils l'ont mis dans une cage pour le faire mieux chanter; et, comme l'oiseau de Gresset, ils le font mourir sur un tas de dragées!*

Je regrette de ne pouvoir me rappeler plusieurs autres traits semblables échappés à la vivacité de son imagination si féconde en rapprochemens inattendus. Mais ce que je ne puis oublier, c'est que je passai ainsi deux ou trois heures charmantes; c'est que M. Ducis jouissait, avec une

joie vraiment paternelle, de l'heureux avenir que présageait à son neveu l'union d'un talent aimable et d'un caractère honnête; et que le jeune ménage, par ses soins, ses empressemens, ses respects, ne négligea rien de ce qui pouvait remuer doucement la sensibilité de ce noble vieillard, dont le cœur s'ouvrait encore à toutes ces impressions avec la chaleur et l'abandon de la jeunesse.

Je passai le reste de cette journée avec lui. Il parla long-temps et avec un vif intérêt des tableaux de son neveu; mais, soit que son esprit eût été comme ébloui par la diversité des scènes qui avaient successivement attiré ses regards; soit que son attention se fût fatiguée par une application trop prolongée, je vis bientôt que, par une disposition particulière de sa nature, son imagination suppléait, dans ses récits, à l'infidélité de sa mémoire. La tête du poëte refaisait les tableaux du peintre. Il lui en coûtait moins d'imaginer que de se souvenir. Plein de bonne foi dans son illusion, il croyait ne puiser que dans sa mémoire les images nouvelles qu'enfantait son cerveau; et cette illusion était si puissante, que le tableau qui avait le plus fixé son attention n'était plus pour lui qu'un cadre que son imagination remplissait à son gré.

Au mois de janvier suivant, M. Ducis obtint une nouvelle audience du roi. Voici le compte

qu'il s'en était rendu à lui-même, dans le petit journal manuscrit dont j'ai déja parlé.

10 janvier 1816.

« Aujourd'hui mercredi, j'ai été introduit chez « le roi, aux Tuileries; le roi m'a reçu avec infi- « niment de bonté. Il m'a d'abord cité des vers « graves et connus; mon effort pour me les rap- « peler m'a empêché de m'en souvenir. Il m'a parlé « de Voltaire, de son immense esprit, qui abondait « plus en lui que le génie. Il me parla des séduc- « tions de Buonaparte pour me gagner. Je l'ai prié « de vouloir bien recevoir sous sa protection royale « mes deux petites nièces, Adèle Ducis, entrant « dans sa dix-septième année, et sa sœur cadette « Amélie, entrant dans sa quatorzième année, « toutes deux élevées très chrétiennement, priant « Dieu avec moi et en famille pour la conservation « de notre bon et sage roi.

« Il me répondit qu'il s'en chargeait, et qu'elles « ne manqueraient jamais. Il m'engagea à composer « des vers utiles aux mœurs chrétiennes et à la « vertu. Il me parla de la religion d'une manière « simple et auguste, et avec un sentiment profond « de piété. M. Dambray, chancelier de France, me « remplaça, et je me retirai.

« Le roi m'appela dans cette audience plusieurs fois

« *mon cher Ducis*, et avec un accent sensible de bonté.

« Je lui ai exprimé que ce n'était pas la fortune « que je désirais pour mes petites nièces, mais de « quoi exister par les bontés du roi. Le roi m'as- « sura bien de sa protection pour elles. »

12 janvier 1816.

« Dîné à la maison en famille. Je me suis rappelé « aujourd'hui que, mercredi 10 de ce mois, étant « seul avec le roi dans son cabinet, il me cita les « vers suivans, qui se trouvent dans *Hamlet :*

Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
La pâleur de mon front passerait sur le tien;
Nos mains se sècheraient en touchant la couronne,
Si, nous savions, mon fils, à quel prix il la donne.
Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau;
Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau !

« Le roi m'a dit ces vers, qui sont de moi, d'une « manière ferme et avec énergie. Je fus ravi de les « entendre si bien dits par la bouche de mon roi, « et je me rappellerai souvent ce souvenir.

« Un si grand honneur est arrivé à peu de poëtes. »

Ce fut la dernière audience qu'il obtint du prince son bienfaiteur. On voit qu'il avait voulu profiter d'une circonstance dont il sentait le prix, et qui ne devait plus se renouveler, pour satisfaire un de ses vœux les plus chers, en appelant les mêmes

bontés dont il était l'objet sur des êtres qu'il aimait, et qui, après lui, n'allaient plus avoir d'autre appui que son nom.

Le 26 janvier de cette même année, il vint passer la matinée avec moi, et m'apprit, avec une satisfaction que tous ses traits rendaient visible, les assurances qu'il avait recueillies de la bouche du roi, et qui lui donnaient la pleine confiance qu'après sa mort une partie des bienfaits accordés à sa vieillesse s'étendrait sur ses neveux et ses nièces. Il voulut bien me charger de faire alors les démarches[1] nécessaires pour arriver à ce résultat. Puis, après m'avoir dit, du ton le plus calme, qu'à son âge et avec ses infirmités il sentait que le peu de jours qui lui restaient à vivre devaient être reçus comme des jours de grace, il ne me cacha point que, quelle que fût sa résignation aux volontés de la Providence, il lui était doux de prolonger sa vie au milieu des êtres qui s'étaient attachés à lui. *Vous voyez*, ajouta-t-il, *que la lie*

[1] Ces démarches se bornèrent à une lettre où je priais M. le duc de Duras de prévenir le roi de la mort de M. Ducis, et de rappeler à S. M. les assurances pleines de bonté qu'elle avait bien voulu lui donner le 10 janvier 1816. Il est inutile d'ajouter que la promesse royale reçut une pleine et entière exécution; mais je dois dire que dans cette circonstance M. le duc de Duras montra un zèle et un empressement qui lui assurent la reconnaissance de tout ce qui porte le nom de Ducis.

*n'est pas toujours au fond du vase;* ensuite, sans trop s'appesantir sur ce sujet, qu'il jugeait pénible pour moi, il porta avec beaucoup de grace la conversation sur quelques événemens de sa jeunesse, sur ses premiers succès dramatiques, sur son père et sa mère, sur l'aisance de sa position nouvelle, admirant cette marche mystérieuse des choses humaines qui, par un concours de circonstances inouïes, replaçait sa vieillesse sous la même égide où ses jeunes années avaient trouvé une protection, et mêlant à ses récits quelques anecdotes de son temps, qu'il racontait avec une vivacité de souvenir remarquable.

Je n'en citerai qu'une seule, parce qu'elle me frappa par la multitude de détails circonstanciés dont il l'accompagna, et que d'ailleurs elle renferme une leçon pleine de goût, qui fut donnée, avec beaucoup de grace, et qui peut n'être pas perdue pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Il venait de me parler du succès du *Roi Léar*, et du plaisir qu'il avait eu à dédier la pièce à sa mère. Au moment même où M. Ducis résolut de traiter ce sujet, il ne s'était aveuglé sur aucune des difficultés qu'il offrait; mais en même temps il avait deviné avec une justesse de pressentiment que le suffrage du public ne tarda point à confirmer, que si l'affreuse misère de ce malheureux roi, frappé de démence et dépouillé par celle de

ses filles qu'il avait aimée de prédilection, pouvait parvenir à remuer l'ame du spectateur, le succès de l'ouvrage était assuré. Brizard, qui touchait alors au terme de sa carrière théâtrale, était le seul acteur qui pût représenter convenablement le roi Léar. Malheureusement il commençait à être peu sûr de sa mémoire; son rôle, long en lui-même, lui avait coûté de fatigantes études; et l'ordre qui arriva de jouer l'ouvrage à la cour, avant de le donner à Paris, vint ajouter un nouveau trouble à celui que lui faisaient éprouver l'incertitude de sa mémoire et la fatigue de son travail.

Mais cette inquiétude de l'acteur, qu'était-elle en comparaison de celle du poëte, qui voyait se joindre un nouveau danger à tous ceux que lui faisait craindre l'étrange hardiesse de son sujet! Il fallut pourtant bien se résigner. Le jour de la représentation, une loge fut mise à la disposition de l'auteur, pour lui et sa famille. Il prit le parti de s'y enfermer avec sa mère, refusant d'avoir tout autre qu'elle pour témoin de la vive agitation à laquelle il sentait bien qu'il ne pourrait échapper. Mais, en arrivant à Versailles, Brizard le supplia de venir lui faire répéter son rôle, et de ne point se séparer de lui qu'il ne fût entré en scène; de sorte que madame Ducis, qui comptait sur son fils pour l'accompagner au spectacle, fut obligée de s'y rendre seule et à pied.

Il paraît que, troublée en elle-même par les alarmes de son fils, elle avait donné peu de soin à sa toilette, ou que du moins ses ajustemens avaient un air suranné qui devait sensiblement contraster avec l'éclat et le luxe des parures qu'étalait dans la salle du château la réunion d'une cour aussi somptueuse qu'élégante. Quelques jeunes pages qui l'avaient rencontrée se rendant au spectacle ainsi vêtue ne manquèrent point d'en faire la remarque; et, avec toute l'étourderie naturelle à leur âge, ils s'empressèrent de venir conter à leurs camarades ce qu'ils avaient vu, les engageant à se ranger sur le passage qui menait à la loge de madame Ducis, et leur promettant un spectacle beaucoup plus divertissant que celui qu'ils étaient venus chercher.

Le duc de Luxembourg, qui, tout en se promenant dans le même couloir, avait entendu, à travers les chuchotemens de ces jeunes gens, le petit complot malicieux qu'ils projetaient, ne perdit pas un moment pour le faire échouer. Il sort aussitôt de la salle, court au devant de madame Ducis, qu'il rencontre et reconnaît sans peine au signalement qu'il venait de recueillir, l'aborde avec le ton le plus respectueux, lui offre son bras qu'elle accepte jusqu'à la loge, et là, en passant devant les jeunes pages un peu décontenancés par sa présence : *Messieurs*, leur dit-il, *je vous ai*

*entendus tout-à-l'heure exprimer le louable désir de connaître la mère de M. Ducis, pour lui offrir vos hommages; je vous préviens que c'est elle à qui j'ai l'honneur de donner la main.*

Cette leçon, qui avait le rare mérite de ne pouvoir être bien comprise que de ceux à qui elle s'adressait, produisit tout l'effet qu'il s'en était promis. Aux premiers mots de M. de Luxembourg, les jeunes pages s'inclinèrent devant madame Ducis, avec un air de déférence et de respect qui ne se ressentait nullement de leur première intention. Elle en fut elle-même si touchée, que, dès le soir et après le succès de la pièce, elle ne manqua point de conter à son fils le nouveau genre d'hommages dont elle s'était vue l'objet à cause de lui; et tous deux, dans un mouvement d'amour-propre, de joie et de crédulité, ils s'écrièrent comme à l'envi: *Mon Dieu! que ces jeunes pages sont aimables et bons!*

Mais la représentation du *Roi Léar* devait affermir et compléter le succès de la leçon, et ce fut là un triomphe digne du poëte. Ces mêmes jeunes gens, dont la gaieté irréfléchie n'avait qu'un sujet de moquerie dans la toilette surannée d'une femme que sa vieillesse au moins devait recommander à leurs égards, avaient saisi, avec toute la pénétration de leur intelligence, le but moral que s'était proposé l'auteur, en mon-

trant sur la scène la dignité d'un roi, la vieillesse d'un père, soutenue, consolée, protégée contre les indignes outrages de l'enfant qu'il avait le plus aimé, par l'enfant même que cette injuste préférence lui avait fait constamment repousser. Leurs larmes avaient coulé en abondance; et à l'impression qu'ils avaient reçue d'un pareil spectacle s'était joint tout naturellement le désir de réparer le tort qu'ils se reprochaient.

Le lendemain matin l'auteur du *Roi Léar*, entouré de sa famille et de ses amis, était occupé à recevoir leurs félicitations, quand on vient lui annoncer qu'un page du roi demande à lui parler. On le fait entrer au milieu des huit ou dix personnes que contenaient son cabinet. Là, surmontant la confusion que pouvaient faire naître en lui et la démarche dont il s'acquittait, et la présence d'étrangers qu'il allait rendre témoins de ses aveux, le bon jeune homme, avec une sincérité qui expiait bien largement le léger tort de la veille, raconte de point en point comment les choses se sont passées, déclarant qu'à lui seul appartient tout le blâme, se confondant en excuses auprès de madame Ducis, implorant son indulgence, et remerciant, en son nom et au nom de ses camarades, l'auteur de la tragédie qu'ils avaient vu représenter la veille, de leur avoir fourni, par un bel ouvrage, l'occasion de reconnaître combien la vieillesse

doit être un objet sacré. Oh! pour le coup, continua M. Ducis en achevant son récit, ce fut alors que ma mère et moi nous nous écriâmes, avec une foi bien plus ferme encore que la veille : *Mon Dieu! que ces jeunes pages sont aimables et bons!*

Qu'on me pardonne encore de m'être étendu sur les détails de cette visite; ce fut la dernière fois que je vis M. Ducis.

Peu de jours après il retourna à Versailles. Le 10 février je reçus une lettre de lui, qu'il n'avait pu que signer à cause de l'affaiblissement de sa vue, dont il se plaignait avec une amère tristesse. Il me demandait quelques livres pour les lectures qu'on lui faisait le soir, et me désignait particulièrement un petit ouvrage fort touchant de madame Cottin, intitulé *Élisabeth, ou les Exilés en Sibérie*, et le théâtre de M. Picard, dont il goûtait beaucoup la verve comique et la gaieté naturelle.

Le 25 mars il m'écrivit, ou plutôt il dicta une lettre beaucoup plus détaillée et toute remplie des projets qu'il formait pour le printemps. Quoiqu'il ne m'y parlât point de l'état de ses yeux, je remarquai avec peine que sa signature était presque illisible, mais la lettre entière respirait la bonne humeur et la gaieté. La veille même, me disait-il, il avait encore dicté quelques vers, et il espérait

être en mesure de publier bientôt un quatrième volume de poésies.

La mort allait couper court à toutes ces espérances auxquelles souriait sa vieillesse. Le vendredi 28 mars, trois jours après celui où il m'entretenait ainsi de ses projets de travail, sa famille ne s'aperçut d'aucune altération, ni dans l'état habituel de sa santé, ni dans la gaieté de son humeur; il se fit lire, le soir, *les Précieuses ridicules*, et il rit beaucoup à ce tableau si fidèle des travers du faux bel esprit; mais le lendemain, le froid étant très vif, il voulut sortir de bon matin, malgré les instances de ses nièces, pour aller entendre la messe à sa paroisse. Rentré chez lui, il se plaignit d'un violent mal de gorge. Aussitôt tous les secours de l'art lui furent prodigués, sans qu'il en reçût aucun soulagement. Il paraît qu'en trois heures de temps le mal avait fait d'affreux progrès. Dans la nuit il appela près de son lit son neveu, M. Georges Ducis, lui parla sans trouble de quelques petits arrangemens intérieurs; et, après lui avoir dit qu'il touchait vraisemblablement à sa fin, mais qu'il était résigné, il le pria de lui lire un chapitre de l'*Imitation*.

Le dimanche soir ses souffrances avaient cessé: on le crut beaucoup mieux; le médecin donnait même quelque espérance; mais ce mieux apparent n'était causé que par la gangrène qui s'était

jointe à l'esquinancie. Il se coucha vers dix heures, prit une position sur le côté, comme pour s'endormir ; quelques instans après, sa famille, le voyant calme, crut qu'il reposait : il avait cessé de vivre.

Tels furent les derniers momens de cet homme vertueux, de ce poëte éloquent qui, durant une carrière longue et soumise à d'assez rudes épreuves, ne laissa jamais fléchir ni l'indépendance de son caractère, ni la fierté de son ame, ni la dignité de son talent; qui montra la foi d'un chrétien au milieu d'un siècle travaillé par tous les genres de doutes, et le désintéressement d'un sage à une époque d'ambition et de cupidité presque universelles; qui, ayant reçu de la nature le cœur le plus affectueux et le plus tendre, laissa pourtant s'y enraciner une de ces haines profondes, une de ces aversions implacables que lui-même avait retracées sous de si terribles couleurs dans les deux personnages de Capulet et de Montaigu; qui, poussé par une secrète vocation de son génie hasardeux et souvent sublime, se précipita dans l'école désordonnée de Shakespeare, quoiqu'il appartînt par son ame à la sage et pure école de Corneille et de Racine; et qui enfin, comme pour compléter tous les contrastes de sa destinée, sut goûter ensemble les deux biens les plus difficiles à réunir, les plus désirables pour l'homme de lettres, la gloire et le repos.

Ses obsèques, qui eurent lieu à Versailles, réunirent un assez nombreux concours de ses parens, de ses amis et de ses confrères à l'Académie française.

M. Voisin, son médecin, prononça quelques paroles touchantes sur sa tombe; et avant de quitter le cimetière, nous entretint du projet qu'il avait de faire frapper, au nom de la ville de Versailles, une médaille où seraient reproduits les traits de l'auteur d'*Œdipe chez Admète*, projet qui se réalisa bientôt, grace à l'activité de son zèle.

Depuis, la ville de Versailles, où cet excellent homme reçut le jour, a fait décorer de son buste la salle de la bibliothèque publique; et le buste en marbre, exécuté par M. Taunay, figure présentement dans le grand foyer du Théâtre-Français, parmi les bustes des grands poëtes qui ont illustré notre scène tragique.

Sans doute ces vaines images peuvent rappeler ses traits aux yeux qui l'ont connu; mais qui le rendra jamais au cœur de ses amis?

# AMÉLISE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée au Théâtre-Français le 9 janvier 1768.

## NOMS DES PERSONNAGES.

GÉLANOR, prince souverain d'une partie de la Grèce, et allié de Phraate.
OROBAZE, frère de Phraate.
IDAMAS, grand-prêtre de l'armée des Parthes.
HYDASPE, confident d'Orobaze et l'un de ses généraux.
LYSIAS, confident de Gélanor et l'un de ses généraux.
UN PRÊTRE de la suite d'Idamas.
UN OFFICIER parthe.
AMÉLISE, veuve de Phraate, mère d'Arsacès.
ARSACÈS, fils de Phraate, âgé de douze ans.
DORIS, confidente d'Amélise.

Un vieil OFFICIER parthe.
PRÊTRE de la suite d'Idamas.
ARMÉE des Parthes.
CORPS alliés des Grecs.
GARDES d'Orobaze.
GARDES de Gélanor.
} Personnages muets.

La scène se passe dans le camp des Parthes, sur les bords de l'Euphrate, dans la province de...

# AMÉLISE.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le camp de l'armée des Parthes et celui du corps allié des Grecs. Dans l'enfoncement, on voit des bois, un vieux temple, et l'Euphrate qui serpente.

### SCÈNE I.

GÉLANOR, LYSIAS.

LYSIAS.

Je l'ai prévu, seigneur : votre ame généreuse
A dû plaindre aisément la vertu malheureuse.
Amélise, à vos pieds exposant ses douleurs,
Vous rangeait, malgré vous, du parti de ses pleurs;
Mais, pour la secourir, que prétendez-vous faire?
Tout le camp la condamne et la croit adultère.
Après avoir proscrit la veuve de leur roi,
Les Parthes de son fils vont récuser la loi :
Comment concevront-ils que le fruit de son crime
A gouverner l'état ait un droit légitime?
Vous-même vous voyez, témoin de leur fureur,
A quel point l'adultère est chez eux en horreur.
Il se peut toutefois qu'en accusant la mère

Orobaze prétende au trône de son frère.
Sur ses obscurs desseins ne portons point les yeux;
La vengeance, seigneur, n'en appartient qu'aux dieux.

GÉLANOR.

De ma juste pitié ne blâme point l'empire;
Tu peux m'en plaindre, ami, mais non pas la détruire.
Quel que soit le destin qui m'attend aujourd'hui,
Je dois à l'innocence un généreux appui.
Sans doute, l'on t'a dit qu'un sujet téméraire
Brûla pour Amélise, et parvint à lui plaire.
De ce bruit imposteur je connais les raisons.
Orobaze dès-lors fomenta ces soupçons;
Redoutant l'héritier qui lui portait ombrage,
C'est lui qui de Phraate accrédita l'outrage.
Il crut, par ces bruits sourds, pouvoir, avec succès,
Vers le trône à ses vœux ouvrir un libre accès.
Le roi craignit enfin cette haine jalouse;
En secret, dans son camp, il manda son épouse.
C'est là qu'il espérait, préparant les esprits,
Justifier la mère en couronnant le fils.
Sa mort vint tout changer; et son sceptre peut-être
Aujourd'hui va passer entre les mains d'un traître.
Ah! du jeune Arsacès quel cœur n'aurait pitié!
A son âge, à son sang, je dois mon amitié;
C'est à moi désormais de lui servir de père,
Et de sauver le fils pour mériter sa mère.

LYSIAS.

La mériter, ô ciel! pour la première fois,

Quoi! seigneur, de l'amour subiriez-vous les lois?

GÉLANOR.

Rappelle-toi ce jour d'infortune et de gloire,
Qui vit périr Phraate au sein de la victoire.
Tu m'as vu, Lysias, dans mes justes douleurs,
Presser ce corps sanglant, l'arroser de mes pleurs:
Ah! quand de ce héros que j'aimais comme un frère
J'ordonnais, en pleurant, la pompe funéraire,
J'étais loin de prévoir, n'ayant jamais aimé,
Que par sa veuve un jour je dusse être enflammé.
Dans ces affreux momens, Amélise éperdue,
Tremblante pour son fils, vint s'offrir à ma vue;
Belle de sa douleur, pâle, sans ornement,
Elle portait du deuil le sombre vêtement.
Quel spectacle, grands dieux! une reine, une mère,
Qui tremblante à mes pieds m'adressait sa prière!
« C'est mon fils, disait-elle attestant son amour;
« Peut-être, hélas! seigneur, serez-vous père un jour.
« Protégez de mon fils les droits et l'innocence:
« Le ciel dans vos vertus a mis notre défense. »
Vaincu par sa douleur, touché par ses discours,
Je sentis que mon cœur volait à son secours.
Que ne peut, Lysias, la vertu gémissante!
Quel serait mon bonheur si, sauvant une amante,
A ses regards un jour j'avais droit de m'offrir
Comme le seul vengeur qui sût la conquérir!
Conçois-tu bien le prix qui suivrait ma victoire!
Elle me devrait tout, son fils, ses jours, sa gloire,

Et j'obtiendrais du moins ce plaisir si flatteur
D'arracher l'innocence à son persécuteur.

LYSIAS.

Mais songez-vous, seigneur, en voulant la défendre,
Quels flots de sang pour elle il vous faudra répandre?
Quand la paix vous accorde un glorieux repos,
Perdrez-vous tout le fruit de vos nobles travaux?
Un défenseur plus sûr est tout prêt à paraître :
Le Parthe avec respect voit ici son grand-prêtre.
N'en doutez pas, bientôt ce ministre des dieux,
Du fond du temple obscur qui le cache à nos yeux,
Viendra, fier de ses droits et plein d'un zèle austère,
Réclamer hautement et le fils et la mère.
A l'ombre des autels, quels profanes humains,
Quels vengeurs oseraient l'arracher de ses mains?
Déja ce bruit confus se répand dans l'armée.

GÉLANOR.

Et tu veux que par là ma crainte soit calmée!
Ami, te l'avouerai-je? Idamas, malgré moi,
Dans mon cœur soupçonneux jette un secret effroi.
Je sais que de ses dieux le zèle le dévore;
Mais de tant de vertu je me défie encore.
Je saurai d'Amélise augmenter le parti;
Son nom dans tous les cœurs n'est point anéanti.
Pour la venger, le Parthe, à sa reine fidèle,
N'attend qu'un chef hardi qui dirige son zèle;
Qu'il le trouve dans moi : mais il faut se hâter.
Le coup qui peut la perdre est tout près d'éclater.

Je tremble qu'en ce jour une main criminelle....
Lysias, je connais ta prudence et ton zèle :
Amélise m'est chère ; il faut, par tes discours,
Exciter mes soldats à défendre ses jours.
Que chacun de mes Grecs soit un vengeur pour elle.
Je chéris des dangers où son malheur m'appelle.
Crainte, égards, intérêt, rien ne peut m'arrêter ;
C'est Phraate au tombeau que je dois consulter.
La voici.

## SCÈNE II.

AMÉLISE, GÉLANOR, LYSIAS, DORIS.

AMÉLISE.

Ma douleur, peut-être criminelle,
Seigneur, de vos soldats vient d'animer le zèle.
Si le sort, dans ce jour, n'eût menacé que moi,
J'eusse attendu la mort sans trouble et sans effroi ;
Il m'eût été trop doux de finir ma misère.
Mais l'intérêt d'un fils peut tout sur une mère :
C'est à ce cri puissant que mon cœur a cédé.
Infructueux effort ! projet mal secondé !
Je voulais... j'espérais... Ah ! du moins mon courage
Fit trembler un moment l'oppresseur qui m'outrage.
Pourriez-vous condamner un si juste courroux,
Vous, seigneur, si long-temps l'ami de mon époux ?

GÉLANOR.

Je suis loin de blâmer un effort magnanime ;

De mes sujets pour vous le zèle est légitime.
Et, sans doute, madame, il vous est bien permis
Dans votre sort affreux de chercher des amis.
Quels que soient vos malheurs, vous en verrez peut-être
Dont les soins empressés.... Mais je vois le grand-prêtre;
Orobaze le suit. Ignorant ses projets,
Tâchons d'en prévenir les funestes effets.

## SCÈNE III.

AMÉLISE, OROBAZE, GÉLANOR, IDAMAS, HYDASPE, LYSIAS, DORIS; SUITE D'IDAMAS; GARDES D'OROBAZE.

IDAMAS.

Oui, madame, il est temps de calmer vos alarmes.
Au fond d'un temple auguste et loin du bruit des armes,
Le Parthe, en attendant qu'il reconnaisse un roi,
A l'ombre des autels vous confie à ma foi.
Votre fils avec vous doit être en ma puissance,
Puisse le ciel bientôt, propice à l'innocence,
Confondant le coupable et frappant l'oppresseur,
Mettre le sceptre aux mains du juste successeur!
A lui seul de nos rois appartient l'héritage;
Les aimer, les bénir, voilà notre partage.
Lorsque de leurs soldats les champs sont inondés,
Nous suivons dans leur cours ces torrens débordés;
Mais, trop souvent témoins de leur funeste gloire,

Nous invoquons la paix bien plus que la victoire,
Et nous laissons les dieux, cachés dans leurs desseins,
Commander seuls aux rois et les rois aux humains.

AMÉLISE.

Ah! ces rois aujourd'hui vengeront mon injure;
Ma vertu doit, par eux, confondre l'imposture:
Ils savent si mon cœur fut jamais criminel,
Et je puis sans remords embrasser leur autel.
(à Orobaze.)
Mais toi qui, pour régner...

OROBAZE.

Quel est donc ce langage...
Mais j'excuse, madame, un discours qui m'outrage:
Sans doute, à vous entendre, on doit ajouter foi
Aux bruits que votre haine a semés contre moi!
Dès que le sang nous place auprès de la couronne,
Des plus affreux complots sans peine on nous soupçonne.
Mais les Parthes enfin vont se nommer un roi.
Qu'ils prononcent, madame, entre Arsacès et moi.
Vos droits sont disputés; j'attendrai qu'on les juge.
Près des dieux cependant acceptez un refuge;
Sous leurs autels sacrés cachez-vous à nos coups;
Là, contre moi, vos pleurs armeront leur courroux.
Pour punir vos soupçons, la vengeance où j'aspire
Est de voir votre fils héritier de l'empire.
Paraissez innocente, et moi-même, à vos yeux,
Je le fais remonter au rang de ses aïeux:
Voilà le seul honneur que je cherche et que j'aime.

Pour oser sur mon front placer le diadème,
Je connais trop ce rang du bonheur ennemi.
Phraate, sous ce joug, a lui-même gémi;
Ses chagrins n'ont cessé qu'avec sa triste vie.
Qui voit de près les rois rarement les envie.
Qu'on donne à votre fils un nom si glorieux,
Plus satisfait que vous, j'en rendrai grace aux dieux.

AMÉLISE.

Pourquoi donc, usurpant la suprême puissance,
Gardez-vous tout le camp sous votre obéissance?
Vos ordres seuls encore y sont exécutés.

OROBAZE.

(à Idamas.) (à Gélanor.)
Vous, ministre des dieux, et vous, prince, écoutez:
Si seul des droits du trône, après la mort d'un frère,
Je dois quelques instans rester dépositaire,
De ce dépôt sacré que m'ont commis les dieux
Je veux d'avance ici rendre compte à vos yeux.
La paix, même au vainqueur si souvent nécessaire,
La paix, voilà le don que j'ai voulu vous faire.
Le traité qui l'assure est à la fin conclu.
J'ai pu goûter au moins, par cet acte absolu,
Le plaisir le plus doux de la grandeur suprême:
J'ai fait le Parthe heureux, et je le suis moi-même.
(à Gélanor.)
Prince, par ce traité j'ajoute à vos états
La moitié du pays acquis par nos combats.
Si Mars a partagé ses lauriers sur nos têtes,

La paix doit à son tour partager nos conquêtes.
Mais ce traité, qui doit cimenter nos liens,
Veut qu'enfin vos drapeaux se séparent des miens.
L'Arménien vaincu ne peut voir sans alarmes
Nos deux camps réunis, tant de bras et tant d'armes.
Partez, prince, et, goûtant un repos glorieux,
Prêt à quitter nos bords, recevez mes adieux.
Et vous, pontife, allez; que votre voix publie
Le grand événement de la paix rétablie;
Retournez dans le temple, et l'olive en vos mains
Offrez-y notre encens aux maîtres des humains.

(Idamas sort avec les prêtres.)

## SCÈNE IV.

AMÉLISE, OROBAZE, GÉLANOR, HYDASPE, LYSIAS, DORIS; GARDES D'OROBAZE.

OROBAZE, continuant.

Dans ce temple, madame, il est temps de le suivre.
Vos jours sont un dépôt que le Parthe lui livre;
Les dieux en répondront.

(Amélise et Doris se retirent.)

GÉLANOR.

Seigneur, par cette paix,
Le bonheur de l'état est un de vos bienfaits.
La vertu trouve en vous un défenseur bien rare.
Mais il faut qu'à partir tout mon camp se prépare.
J'ai peu d'instans; j'y cours.

## SCÈNE V.

### OROBAZE, HYDASPE.

OROBAZE, à Hydaspe.

Toi, demeure avec moi.

HYDASPE.

Quoi! seigneur, est-ce vous qui craignez d'être roi?

OROBAZE.

Écoute, cher Hydaspe, et lis mieux dans mon ame.
Plus la soif de régner et me brûle et m'enflamme,
Plus je dois avec art, sous ma feinte froideur,
De mon ambition dissimuler l'ardeur.
Tu sais trop sous quels coups et par quel ministère
Dans le dernier combat a succombé mon frère;
Le tumulte, les cris, les rangs mêlés entre eux,
Tout, sur ce coup d'état, jetait un voile heureux.
J'ai pu craindre un moment que le destin funeste
De ses derniers soupirs n'eût ménagé le reste;
Mais tout se tait enfin. Phraate enseveli
Laisse à jamais ton crime et le mien dans l'oubli.
Si j'ai conclu la paix, par là j'ai voulu plaire
Aux yeux d'un camp crédule et lassé par la guerre;
Par là j'éloigne enfin les drapeaux odieux
D'un allié suspect qui m'observe en ces lieux.
Mon sort va se fixer. Tant qu'Arsacès respire,
Un moment peut lui rendre et m'enlever l'empire.

Tu vois comme Amélise a fait parler ses pleurs;
La mère a tant de droits! le fils tant de malheurs!
Je crains tout; mais mon cœur, qui jusque-là doit feindre,
De tous deux aujourd'hui n'aura plus rien à craindre.

HYDASPE.

Mais, seigneur, au grand-prêtre ils sont tous deux remis;
Comment trancher des jours à sa garde commis?
Par quels chemins vos coups se feront-ils passage?
De la foi d'Idamas avez-vous quelque gage?
Son respect pour les dieux...

OROBAZE.

Idamas est à moi:
Un intérêt puissant m'assure de sa foi.
Dès l'instant qu'en ces lieux la reine osa paraître,
Dans le cœur du soldat je vis la pitié naître.
Entre elle et moi déja plus d'un Parthe incertain
Demandait qu'au grand-prêtre on livrât son destin.
Je résolus dès-lors de m'en faire un complice;
De son ame, avec soin, je sondai l'artifice;
Et, depuis, pour son fils observant son amour,
Je promis aux grandeurs de l'élever un jour.
J'ai fait plus: dans son cœur me cherchant un otage,
J'ai voulu de sa foi que ce fils fût le gage;
Et ce dépôt si cher qu'il me livre aujourd'hui,
A tes soins confié, me répondra de lui.

HYDASPE.

Mais peut-il condamner Arsacès et la reine
Sans indigner le Parthe et soulever sa haine?

OROBAZE.

Va, l'habile Idamas sert trop bien mes desseins
Pour n'avoir pas paré ces périls que tu crains.
Pour frapper ce grand coup, sa rigueur nécessaire
Ira saisir le glaive au fond du sanctuaire.
Gélanor, tu le sais, doit partir en ce jour;
Son départ m'est utile, et surtout son amour.
En vain, avec adresse, il me cachait sa flamme;
Je la vis dans ses yeux, je la lus dans son ame.
On croira qu'oubliant tout reste de pudeur
Amélise, en secret, partage son ardeur;
J'en ai dans tout mon camp répandu la nouvelle,
Et je cours promptement où mon dessein m'appelle.
Tu le vois, tout fléchit, tout tombe sous nos coups.
Hydaspe, encore un jour, et le trône est à nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

AMÉLISE, DORIS.

DORIS.

Quoi! lorsqu'en attendant qu'elle vous justifie
L'armée à son grand-prêtre aujourd'hui vous confie,
Lorsque contre un tyran, par un heureux secours,
Le ciel en sûreté va mettre enfin vos jours,
Une douleur plus vive, une terreur secrète
Pénètre, malgré vous, dans votre ame inquiète.
Quel noir pressentiment peut encor vous troubler?

AMÉLISE.

Écoute; et juge après si j'ai lieu de trembler.
Avant de me livrer au pouvoir du grand-prêtre,
Des dieux et des mortels j'allais prier le maître,
Et surtout rendre grace à son soin paternel
Qui m'accorde un refuge au pied de son autel.
Je laissais, dans le temple humblement prosternée,
A ses pensers divers mon ame abandonnée,
Lorsqu'un profond sommeil, glaçant mes sens surpris,
Est venu par degrés accabler mes esprits.

J'ai cru voir mon époux sortir de la nuit sombre,
Non point, comme un héros, accablé sous le nombre,
Mais pâle, et retirant un trait que dans son sein
Avait plongé naguère une perfide main.
Il arrêtait sur moi le regard le plus tendre;
Ses bras pour m'entourer s'efforçaient de s'étendre,
Et, montrant ses blessures à mes yeux attendris,
Il me criait : *Vengeance! adieu, sauve mon fils!*
Tu juges, à ses cris, quelle horreur m'a troublée!
Tout à coup, écartant la foule rasssemblée,
Le grand-prêtre, Doris, se présente à mes yeux,
Près d'offrir avec pompe un sacrifice aux dieux.
L'espoir rentrait déja dans mon ame éperdue,
Déja mes vœux hâtaient la victime attendue;
Elle paraît : ô ciel... j'ai cru voir, j'en frémis,
Oui, j'ai vu qu'à l'autel on entraînait mon fils.
Je veux sauver ses jours, une force inconnue,
Enchaînant mes efforts, m'a soudain retenue.
J'ai vu lever le bras, j'ai vu le fer cruel
Sur mon fils innocent porter le coup mortel.
Du grand-prêtre à loisir la curieuse envie
Observait dans son flanc les sources de la vie;
Et ce glaive sanglant, qui me glaçait d'horreur,
En ce moment encor semble entrer dans mon cœur.

DORIS.

Ah! madame, écartez un funeste présage!
D'un cœur trop maternel cette crainte est l'ouvrage.
Espérez dans un Dieu qui venge l'innocent.

AMÉLISE.

J'espère tout, Doris, de son secours puissant;
Cependant Gélanor quitte aujourd'hui l'armée.

DORIS.

S'il peut rendre la paix à votre ame alarmée,
Que ne lui parlez-vous? Hé! qui sait si son cœur
De vos maux, en secret, n'a pas plaint la rigueur?
Quoique de son départ Orobaze se flatte,
Je vois que ses drapeaux n'ont pas quitté l'Euphrate.
Allié, compagnon, ami de votre époux,
La pitié doit au moins l'intéresser à vous.

AMÉLISE.

Hé! comment me flatter qu'il refuse de croire
Les bruits injurieux dont on flétrit ma gloire?
Penses-tu... Mais comment expliquer devant toi
Les injustes soupçons répandus contre moi?
Je le vois, ton respect, ton dévoûment sincère
A craint, en m'en parlant, d'affliger ma misère.
Il est temps que mon cœur s'ouvre enfin à tes yeux.

DORIS.

D'où naîtraient contre vous des soupçons odieux?
Votre vertu toujours si constante et si pure....

AMÉLISE.

Ah! que peut l'innocence en proie à l'imposture?
Quand le roi, pour former un hymen glorieux,
Sur mes faibles attraits sembla porter les yeux,
Je vis, dans leur dépit, un peuple de rivales,
Pour disputer sa main, m'opposer leurs cabales.

Arbazan, qu'indignaient leurs insolens discours,
Me prêta près du roi ses généreux secours.
Je dus le trône enfin à ses soins, à son zèle.
Je comblai de bienfaits ce ministre fidèle;
Sa fortune rapide augmenta chaque jour,
Et bientôt à ses pieds je vis tomber la cour.
Qui l'eût cru, que pour lui ma faveur légitime,
Auprès du roi, déja, s'expliquait comme un crime;
Que pour briser nos nœuds des courtisans jaloux,
Par leurs brigues, tâchaient d'éveiller son courroux?
Le roi, qui connaissait mon cœur et leur bassesse,
Dédaignait leurs soupçons, rassurait ma tendresse.
L'Arménien alors se détacha de nous.
La guerre à sa poursuite entraînant mon époux,
Il partit pour son camp, sûr de mon innocence;
Mais moi, triste, inquiète, et pleurant son absence,
Seule, auprès de mon fils, je conjurais les dieux
D'arrêter dans leur cours des bruits injurieux.
Le roi nous mande enfin. Dans ma joie imprévue,
Je crois jouir déja d'une si chère vue;
J'arrive. Que trouvé-je? Au lieu d'un jour si beau,
Je vois un monstre au trône, un époux au tombeau,
Mon fils dans l'esclavage, et la vile imposture
Qui dispute à mon sang les droits de la nature.

DORIS.

Que de maux! Quoi! parmi tant de persécuteurs,
Il ne s'est pas encor présenté de vengeurs!
Mais Gélanor, madame, est un ami fidèle;

Votre époux l'estimait; recourez à son zèle.

AMÉLISE.

Hé bien, va le trouver. Qu'il vienne; mais du moins
Qu'à mon fils, avant tout, je parle sans témoins.

## SCÈNE II.

AMÉLISE.

O ciel! tu vois mon cœur, tu sais mon innocence;
Toi seul peux de mon fils embrasser la défense;
Fais que, pour prix des maux qu'il nous faut affronter,
Le sceptre passe aux mains qui doivent le porter!

## SCÈNE III.

AMÉLISE, ARSACÈS.

(Amélise fait signe à un gouverneur qui amène Arsacès de se retirer.)

AMÉLISE.

Ah, mon fils! écoutez les conseils d'une mère.
Vous savez nos malheurs : vous n'avez plus de père.
Tout est changé pour nous; mais les dieux aujourd'hui
Nous offrent dans leur temple un refuge, un appui.
Il est temps d'y marcher; c'est le camp qui l'exige.

ARSACÈS.

A me cacher ainsi, quoi! le camp vous oblige?

AMÉLISE.

Où sont, pour résister, vos forces, vos amis ?
Ainsi le veut l'armée, et le sort l'a permis.

ARSACÈS.

Hé quoi ! le destin veut que ma mère obéisse ?

AMÉLISE.

Quand il lui plaît, mon fils, le ciel nous fait justice ;
C'est à nous de fléchir.

ARSACÈS.

Mais mon père était roi ;
Il m'a transmis son sang, et son sceptre est à moi.

AMÉLISE.

Son sceptre, dites-vous ?

ARSACÈS.

Pourquoi, dès mon enfance,
M'a-t-on toujours parlé des droits de ma naissance ?

AMÉLISE.

Vous êtes jeune, hélas ! mon fils, et je vois bien
Qu'il vous manquait encor ce terrible entretien.
Vous croyez qu'il suffit, dans l'état où nous sommes,
De naître souverain pour commander aux hommes
Mais voyez-vous ce camp, ces tentes, ces soldats,
Qui vous offrent partout l'appareil des combats?
Que pouvez-vous? Tremblant sous l'aile d'une mère,
Comment défendrez-vous les droits de votre père ?
Tous les grands de l'état, tous ces soldats sans frein,
Prétendent, à leur choix, nommer un souverain.
Dans ces funestes lieux, consacrés aux alarmes,

Qu'attendez-vous des lois? tout y dépend des armes.
Nous allons dans le temple, et c'est là désormais
Qu'il nous faudra du ciel implorer les bienfaits;
Lui seul peut nous sauver.

ARSACÈS.

Ainsi donc, la couronne
Tomberait de mon front, quand un soldat l'ordonne!

AMÉLISE.

Que dites-vous, mon fils? Quel orgueil dangereux
Faites-vous éclater dans ce péril affreux?
Ah! pour sauver vos droits, sachez moins les connaître!
Vous devez supplier, et vous parlez en maître.
Mais vous savez du moins la force des sermens;
Nœuds sacrés des mortels, les dieux en sont garans.
Jurez-moi, par ces rois dont le ciel vous fit naître,
Par ce ciel qui m'éprouve, et qui vous sert peut-être,
De faire aimer en vous le sang de vos aïeux,
De parler par ma voix, et de voir par mes yeux.
Instruit par le malheur, aux rois si nécessaire,
Étouffez dans votre ame un orgueil téméraire.
En conquérant les cœurs, revendiquez vos droits;
Mon fils, l'amour du peuple est le trésor des rois.
Si vous régnez un jour, comme mon cœur l'espère,
Que vos sujets dans vous trouvent toujours un père,
Et n'oubliez jamais que, faible et malheureux,
Vous êtes leur semblable, ayant souffert comme eux!
Mais, que veut-on déja? quelqu'un ici s'avance.

## SCÈNE IV.

AMÉLISE, ARSACÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Madame, le grand-prêtre attend qu'en sa puissance
Vous mettiez votre fils et marchiez sur mes pas.

AMÉLISE, à part.

Mon fils... Si Gélanor... mais il n'arrive pas.
(haut.)
Sans peine, avec mon fils, je suis prête à vous suivre.

HYDASPE.

Il faut qu'à l'instant même à mes soins on le livre.

AMÉLISE.

Avant d'entrer au temple et d'implorer les dieux,
Ne puis-je voir encore Orobaze en ces lieux?
Cette grace à mes vœux serait-elle interdite?

HYDASPE.

Non, pourvu qu'Arsacès obéisse, et vous quitte.

AMÉLISE.

Le voilà; vers le temple il est prêt à marcher.

ARSACÈS, se tenant à sa mère.

D'entre vos bras, ma mère, on va donc m'arracher?

AMÉLISE.

Oui, mon fils; il le faut.

ARSACÈS.

Quoi! vous versez des larmes!

Votre cœur sur mon sort a donc quelques alarmes?

AMÉLISE.

Non, mon fils; ne crains rien.

ARSACÈS.

Vous gémissez.

AMÉLISE.

Hélas!

ARSACÈS.

Me suivrez-vous bientôt?

AMÉLISE.

Je vole sur tes pas.

ARSACÈS.

(à Hydaspe.)

Marchons; je vous suis.

AMÉLISE.

Dieux! que faut-il que j'espère?

ARSACÈS, en sortant.

Si nous nous revoyons, pourquoi pleurer, ma mère?

## SCÈNE V.

AMÉLISE.

Oui, nous nous reverrons; et toi, maître des dieux,
Sur mon fils innocent veille en ces tristes lieux!
Mais, que Gélanor tarde à mon impatience!
Est-ce ainsi qu'on s'empresse à servir l'innocence?
Par l'infortune, hélas! tous les cœurs sont glacés!

## SCÈNE VI.

### AMÉLISE, GÉLANOR.

GÉLANOR.

(Il fait signe à ses gardes de se retirer.)

Quels secours vous faut-il, madame? prononcez.
Vous pouvez à ma foi vous confier sans crainte.
Mais dans vos tristes yeux la douleur est empreinte;
Quels désastres nouveaux auriez-vous à prévoir?

AMÉLISE.

Ah! rassurez, seigneur, mon ame au désespoir.
Vous chérissiez Phraate: il n'est plus; et son frère
Cherche à priver mon fils du sceptre de son père;
Il m'accuse... souffrez que cet horrible affront
S'explique à la rougeur qui me couvre le front.
Ma douleur vous dit tout.... Une pitié stérile
Dans le temple des dieux m'offre enfin un asile;
Mon fils vient de s'y rendre, et j'y suivrai ses pas.
Mais, si j'ose à vos yeux....

GÉLANOR.

Que craignez-vous?

AMÉLISE.

Hélas!
Le moindre espoir pour moi devrait avoir des charmes.
Pourquoi faut-il, seigneur, qu'en proie à mille alarmes
Je ne puisse....

GÉLANOR.

Achevez.

AMÉLISE.

Peut-être est-ce un erreur,
Mais il me semble enfin que, malgré ma terreur,
Votre présence ici, vos drapeaux, votre armée,
Ramènent quelque espoir dans mon ame alarmée.
Si la paix cependant vous éloigne de moi,
Qui sait alors...

GÉLANOR.

Madame, écartez tout effroi.
Pourquoi vous agiter d'une crainte funeste?
Savez-vous en ces lieux quel défenseur vous reste?
Un tyran vous poursuit: Hé! que fait son courroux,
Quand mes soldats et moi nous combattrons pour vous?
Si je croyais qu'ici l'on osât vous surprendre,
Jusqu'au pied des autels je saurais vous défendre,
Et pontife, et tyran, j'irais tout égorger,
Pour sauver ce que j'aime, ou bien pour le venger.
Ah! pardonnez, madame, un feu qui vous outrage!
En vain, pour le cacher....

AMÉLISE.

Quels aveux! quel langage!
Qui! moi, j'approuverais un amour odieux,
Quand le sang d'un époux fume encor sous mes yeux!
J'irais, donnant un cœur tout plein de son image,
Du soupçon qui m'accuse autoriser l'outrage!
Je le vois, vous croyez que mon sort malheureux

Malgré moi me condamne à ménager vos feux;
Vous vous trompez. Fuyez ; portez loin de ma vue
Ces offres, ces transports, cette ardeur imprévue.
Je n'attends rien de vous; je ne veux en ces lieux
Que mon fils, que mes droits, mes vertus et les dieux.
C'est à leur volonté que mon cœur se résigne.
J'attendrai leurs bienfaits, mais j'en veux être digne;
Et j'aime mieux mourir que de devoir mes jours
Au bras d'un défenseur qui me vend ses secours.

GÉLANOR.

Pensez-y bien. Craignez que mon amour extrême
Ne prenne plus ici de loi que de lui-même;
Oui, si vous résistez à mes vœux empressés....

## SCÈNE VII.

AMÉLISE, GÉLANOR; un PRÊTRE de la suite d'Idamas.

LE PRÊTRE.

Madame, voici l'heure où je dois....

AMÉLISE.

C'est assez;
Je vous suis vers le temple où vous m'allez conduire.

LE PRÊTRE.

Quel asile!

AMÉLISE.

D'où vient que votre cœur soupire?

LE PRÊTRE.

Pour sauver votre fils, pour conserver vos jours,

Ce n'est point aux dieux seuls qu'il faut avoir recours.

AMÉLISE.

Que dites-vous?

LE PRÊTRE.

Hélas! j'ai trop su le comprendre.
Mais quel affreux secret viens-je ici vous apprendre!

AMÉLISE.

Expliquez-vous.

GÉLANOR.

Parlez, et ne redoutez rien.

LE PRÊTRE.

Je tremble à révéler cet horrible entretien;
Mais je le dois.

AMÉLISE.

Grands dieux! quel forfait se prépare?

LE PRÊTRE.

Voyant chez Idamas votre oppresseur barbare,
J'ai voulu pénétrer quel funeste dessein
Il venait si souvent déposer dans son sein.
Quelques mots m'ont tout dit. Sur vous le ciel qui veille
Les a fait parvenir à ma timide oreille.
J'entends: « Cet Arsacès traverse encor mes vœux;
« Il est temps de frapper, Idamas; mais je veux
« Qu'à ce fils redoutable on joigne aussi la mère. »

AMÉLISE.

Quoi! mon fils....

GÉLANOR.

Ah, madame! un nouveau jour m'éclaire.

Oubliez un aveu trop indigne de vous;
Ne voyez plus en moi que l'ami d'un époux.
Tout mon camp....

AMÉLISE.

A ce trait je dois vous reconnaître ;
Un héros tel que vous de son cœur est le maître.
On m'attend dans le temple, et je dois y courir,
Pour y revoir mon fils, le sauver, ou mourir.
Montrez-vous seulement; tout suivra votre exemple.
Allez tout disposer, et moi je vole au temple.
Là, serrant mon enfant dans mes bras maternels,
Sous la garde des dieux, je m'attache aux autels.
Qu'on y vienne attaquer une mère intrépide,
Ces mains le défendront; ou si, d'un fer perfide,
Mon fils est immolé sur ce sein douloureux,
Du même coup frappés, nous tomberons tous deux.
J'y cours.

(à Gélanor.)

Cachez encor cet horrible mystère;

(au prêtre.)

Et vous, guidez mes pas.

## SCÈNE VIII.

GÉLANOR.

O déplorable mère!
Mais ce prêtre la suit, il saura l'avertir;

De ce temple funeste elle pourra sortir.
Nous, tandis qu'un tyran, pour dérober son crime,
Se dispose en secret à frapper sa victime,
Bravant ses noirs complots, osons tout en ce jour
Pour servir la vertu, la justice et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

AMÉLISE, DORIS.

AMÉLISE.

Hé bien! ce Gélanor qui, d'une ame intrépide,
M'offrait sa foi pour gage et son bras pour égide;
Qui domptait son amour, qui courait me servir,
Il s'arme en ma faveur, et c'est pour me ravir!
Jusqu'au pied des autels, cet amant sacrilége
Me cherche avec transport, m'y poursuit et m'assiége.
Où serais-je, grands dieux! si son indigne amour,
Avec lui, dans son camp, m'eût conduite en ce jour?
Si, malgré mes efforts....

DORIS.

Madame, avec justice,
Tout votre cœur frémit d'un si noir artifice;
Sans doute, Gélanor est coupable....

AMÉLISE.

Ah, Doris!
Tu ne sais pas pour lui jusqu'où va mon mépris!
Quel est de mon destin l'enchaînement barbare!

Un temple m'est ouvert; j'apprends qu'on y prépare
Le trépas de mon fils. Instruit de ce danger,
L'ami de mon époux s'offre pour nous venger;
Et je trouve dans lui, par un malheur extrême,
Un tyran plus affreux que mon oppresseur même.
Pour mon fils et pour moi, c'est peu que le trépas;
L'opprobre m'environne, et s'attache à mes pas.

DORIS.

Madame, espérez tout des dieux, de leur justice.
Quand déja sous l'autel s'ouvrait un précipice,
Ces dieux dont vous semblez oublier le secours,
Au moment du péril ont veillé sur vos jours;
Du moins ils ont permis qu'un ministre fidèle
Des complots d'un tyran vous portât la nouvelle.
Ce prêtre vertueux a su vous avertir;
C'est lui du temple encor qui vous a fait sortir.
Avec quels soins, quel art, sa vigilance habile
Vous sauve, avec un fils, d'un si funeste asile!
Orobaze l'ignore; il croit dans son erreur
Que, quand les Grecs au temple ont porté la terreur,
Tous nos prêtres troublés, retardant leur poursuite,
Eux-mêmes en s'échappant ont caché votre fuite;
Ne le détrompez pas: vous voyez que du moins
Vous avez fui du temple en dépit de ses soins.
Les dieux en ce moment arment pour vous peut-être
Quelque vengeur caché qui n'attend qu'à paraître.
Ils vont de vos destins changer bientôt le cours;
L'espoir au moins vous reste.

AMÉLISE.

Ils l'ont trahi toujours.
Quand par d'injustes bruits ma gloire fut ternie,
Dis-moi ce qu'ils ont fait contre la tyrannie?

DORIS.

A leurs soins paternels daignez vous confier;
L'équité les oblige à vous justifier.

AMÉLISE.

Tu le veux, j'y consens; aux dieux je m'abandonne;
Je mets entre leurs mains ma vie et ma couronne.
Qu'ils soient donc dans ce camp, où tout trahit mes droits,
Les vengeurs de la veuve et les tuteurs des rois!

DORIS.

J'entends du bruit, madame; Orobaze s'avance.

AMÉLISE.

De me tromper sans doute il nourrit l'espérance.

## SCÈNE II.

AMÉLISE, DORIS, OROBAZE.

OROBAZE.

Madame, je sais trop de quel indigne affront
Un nouvel attentat fait rougir votre front;
Les dieux n'ont pas permis qu'un amant sacrilége
Pût ravir le dépôt que leur bonté protége;
J'en rends grace à leurs soins. Mais tout le camp trompé
Croira qu'en ce complot vous-même avez trempé.

Pour guérir ces soupçons, désormais plus tranquille,
Osez, sans plus tarder, rentrer dans votre asile ;
Vous y serez du moins à l'abri du danger ;
Dans le temple Idamas saura vous protéger :
Il saura...

AMÉLISE.

D'Idamas je ne veux point dépendre.
Mais l'armée a des chefs; près d'eux je dois me rendre;
C'est là qu'avec mon fils je demande à rester.
Tu ne me réponds pas ? qui te fait hésiter ?
Je lis dans tes détours : tu prévois que mes larmes
Aux mains de mes sujets mettraient bientôt les armes.
Tu crains que ma misère, en évoquant mes droits,
Dans leurs cœurs attendris n'étouffe enfin ta voix.
Suis tes affreux desseins ; mais ne crois pas, perfide,
Accabler sans efforts un sexe né timide.
Ce sexe a son courage : à l'excès irrité,
Il peut montrer enfin quelque intrépidité.
Mon peuple me trahit ! je trouverai peut-être
Un sujet, quel qu'il soit, propre à venger son maître.
Ne me rassure plus, et laisse là les cieux ;
Tu me fais frissonner en me parlant des dieux.
Des prêtres vont m'ouvrir leurs retraites paisibles ;
Mais des prêtres toujours sont-ils incorruptibles ?
Depuis quand ces humains, voués aux immortels,
Changent-ils de nature en servant nos autels ?
Hé! qu'importe où des dieux j'implore la vengeance?
Leurs autels sont partout où gémit l'innocence.

Mère et veuve de roi, sous ces noms glorieux,
C'est le trône ou la mort qu'il me faut en ces lieux.
Quoi! je serai venue au sein de mon armée
Pour voir exclure un fils, flétrir ma renommée,
Pour maudire sans fruit, rampante à tes genoux,
Jusqu'au droit de pleurer au tombeau d'un époux?
Non, je ne puis souffrir un si cruel outrage!
Ma fureur dans ces rangs va m'ouvrir un passage:
Ces traits, le fer, la mort, rien ne peut m'arrêter!
Je cours sous mes drapeaux; viens m'y persécuter.
Monstre, qui m'as fait voir jusqu'où va l'imposture,
Je veux t'apprendre enfin jusqu'où va la nature,
Ce que l'honneur peut faire, et ce qu'ose accomplir
Un cœur né pour la gloire et qu'on veut avilir!

OROBAZE.

Je ne crains point, madame, une vaine menace;
Nous verrons contre moi ce que peut votre audace.
Adieu, je vais... bientôt... il me suffit... tremblez!

## SCÈNE III.

AMÉLISE, DORIS.

AMÉLISE.

Dieux, répandez l'ivresse en ses esprits troublés!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES ; GÉLANOR.

GÉLANOR.

J'accours à vos périls. Une audace coupable
A profané des dieux l'asile inviolable,
Madame, commandez : vous faut-il mes secours ?
Quel traître ose attaquer votre asile et vos jours ?
Parlez ; mon bras...

AMÉLISE.

Qu'entends-je ! après le crime infame
Qui devait, par tes Grecs, me livrer à ta flamme,
C'est toi qui me revois, et qui, m'osant parler,
De tes propres fureurs prétends me consoler!
Fuis, dérobe à mes yeux un ravisseur impie.

GÉLANOR.

Quel est donc ce forfait que l'on veut que j'expie?
Quel monstre à cet excès m'a pu calomnier?
Un tel crime...

AMÉLISE.

Hé! comment voudrais-tu le nier?
Parmi mes ravisseurs, malgré tes impostures,
N'ai-je pas de tes Grecs reconnu les armures?

GÉLANOR.

Quoi, madame, un perfide, ardent à m'insulter,
Invente, achève un crime, et me l'ose imputer!

Sous mon nom, aux autels, c'est lui qui vous assiége,
Et c'est moi maintenant qui suis le sacrilége !
Sous l'habit de mes Grecs, ses Parthes déguisés
Ont séduit, je le vois, vos regards abusés :
Ah ! malgré cette erreur où votre esprit s'égare,
Voyez le but affreux où tendait ce barbare.
Il voulait que mon bras parût vous arracher
De l'asile où les dieux ont daigné vous cacher ;
Que sur ce rapt honteux, soit faux, soit véritable,
Prêtres, chefs et soldats, tout vous jugeât coupable;
Le Parthe ainsi trompé vous croirait, sans pudeur,
Aux bras d'un lâche amant qu'eût suivi votre ardeur.
Grace au ciel, tout mon camp va laver cette offense.
Vous devez la première approuver ma vengeance.
Mes armes, mes drapeaux, mes soldats furieux,
Voilà vos défenseurs, votre asile, vos dieux!
Fuyez l'horrible sort que pour vous j'appréhende ;
C'est l'unique faveur qu'à vos pieds je demande.

AMÉLISE.

Vous, à mes pieds! fuyez ; vous me faites horreur.

GÉLANOR.

Hé bien, je cède enfin, mais c'est à ma fureur.
Puisqu'à vous perdre encor votre vertu s'obstine,
C'est à moi de parer les coups qu'on vous destine.
Vous m'accusez d'un crime ; il faut l'exécuter :
Venez.

AMÉLISE.

Que faites-vous ?

GÉLANOR.

Rien ne peut m'arrêter.

AMÉLISE.

Vous osez...

GÉLANOR.

Oui, marchons.

AMÉLISE.

Quelle horreur m'environne!

GÉLANOR.

Votre honneur s'en indigne, et le mien me l'ordonne.

AMÉLISE.

Insensé! calme au moins cet aveugle transport,
(elle montre un poignard.)
Ou ce fer à tes yeux va me donner la mort.

GÉLANOR.

Que vois-je?

AMÉLISE.

Le seul bien qui reste aux grands courages,
Qui trompe les tyrans, et prévient leurs outrages.
A marcher sur tes pas ose encor m'engager,
Et ce fer dans mon cœur va soudain se plonger.

GÉLANOR.

Ah, madame! vivez, c'est ma plus chère envie!
Vous doutez de ma foi; je ne l'ai point trahie.
Mais ma gloire a ses droits qu'il me faut écouter.
Et je dois à mon tour...

AMÉLISE.

Dieux! qu'allez-vous tenter?

GÉLANOR.

Tout ce que me permet une juste vengeance.
Sans doute on vous trahit; mais c'est moi qu'on offense.
Condamnez mes efforts; payez mon dévoûment
Par le mépris, l'outrage et le ressentiment;
Imputez-moi vos maux, nommez-les mon ouvrage;
Quand je péris pour vous, maudissez mon courage;
Quels que soient vos soupçons, ou plutôt votre erreur,
Je cours à tous mes Grecs inspirer ma fureur.

AMÉLISE.

Arrêtez... Mes soupçons, seigneur, trop prompts peut-être,
Par mes yeux prévenus, vous ont fait méconnaître;
Mais, détrompée enfin par ce noble courroux,
Je cède à la vertu que je retrouve en vous;
Je me rends à sa voix.

GÉLANOR.

Ah! si pour vous défendre
Il est quelques exploits que je doive entreprendre,
Parlez; mon bras, madame...

AMÉLISE.

Il faut faire encor plus;
Ne tentez point, seigneur, des efforts superflus.
Mon cœur à votre foi pleinement se confie:
Mais il faut avant tout que je me justifie;
Il faut qu'à tous les yeux je détruise en ce jour
Jusqu'au moindre soupçon fondé sur votre amour.
Après cela, seigneur, si le parti d'un traître
Balançait mon triomphe, ou l'emportait peut-être,

A vos exploits alors laissant un libre cours,
Je vous fais hautement demander vos secours;
Vos drapeaux et les miens...

GÉLANOR.

Mais jusque-là tranquille,
Mon bras pour vous servir sera donc inutile?
Que croiront mes soldats? que dira-t-on d'un roi
Qui, spectateur oisif...

AMÉLISE.

Perdez ce vain effroi.
Aux regards d'Orobaze il faut offrir l'image
De vos drapeaux tout prêts à quitter ce rivage.
J'ai quelque espoir encor; plusieurs chefs en secret
Prennent à mes malheurs un fidèle intérêt.
J'irai leur présenter et mon fils et leur reine;
Et, si dans leur secours mon espérance est vaine,
Je vous avertirai. Mais, dussé-je périr,
Gardez-vous malgré moi d'oser me secourir.

GÉLANOR.

Songez au moins...

AMÉLISE.

Seigneur, je n'ai plus rien à dire;
Un plus long entretien ne pourrait que me nuire.
Adieu, ma gloire exige...

GÉLANOR.

Il faut y consentir;
Mais je ne réponds pas de toujours obéir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

OROBAZE, HYDASPE.

HYDASPE.

Oui, seigneur, près de vous une garde sévère
Retient séparément Arsacès et sa mère.
Si votre ordre prudent ne l'eût fait arrêter,
Qui sait où ses fureurs auraient pu l'emporter?
Gélanor dans son camp garde un profond silence,
Et loin de rien tenter, si j'en crois l'apparence,
Sur d'autres bords bientôt ses drapeaux vont flotter.
Dans vos hardis projets qui peut vous arrêter?
Vous le voyez, du temple Amélise est sortie.
Pensez-vous que le ciel l'aura seul avertie?
Idamas, sans remords, remplit-il vos desseins?
Son fils qu'il doit livrer n'est pas entre vos mains.
Le temps presse; et le camp, qui demande justice,
Des feux de Gélanor croit la reine complice:
C'est l'instant de frapper. Au bruit de son trépas,
Ses sujets indignés ne s'attendriront pas.
Du peu d'amis qu'elle a sans écouter les plaintes,

Son sang versé sans bruit met un terme à vos craintes:
De la mère et du fils si vous portez l'arrêt,
Sachez qu'un bras fidèle à frapper est tout prêt.

OROBAZE.

L'instant, ma sûreté, l'exigeraient peut-être.
Qui sait si de leurs jours je serai long-temps maître?
Mais du grand-prêtre ainsi n'acccusons pas la foi.
Tout son cœur trop avant s'est ouvert devant moi.
Quoi qu'il ose d'ailleurs, puisqu'il est mon complice,
De tout avant d'agir je veux qu'on l'avertisse.
Toutefois observons; veille, et surtout prends soin
Que ce bras si fidèle obéisse au besoin.
Pour la dernière fois, j'attends ici la reine;
Son fils est renfermé dans la tente prochaine:
Vers cette tente, ami, si je conduis ses pas,
C'est que tous deux alors je les livre au trépas.
Mais si je te rappelle, entre dans l'instant même,
Et tu sauras quelle est ma volonté suprême.
La voici: laisse-moi.

(Hydaspe sort.)

## SCÈNE II.

OROBAZE, AMÉLISE.

OROBAZE, aux gardes qui amènent la reine.

Sortez.

(à la reine.)

Il faut enfin
Ou surmonter, madame, ou fuir votre destin.

Vous avez jusqu'ici nourri quelque espérance;
Mais qui peut désormais prendre votre défense,
Lorsque dans son faux zèle un peuple furieux,
En proscrivant vos jours, croit honorer ses dieux?
Cédez, n'opposez plus une vaine constance
A des maux dont l'excès vous prescrit la prudence.
Pour vous défendre, en vain j'élèverais la voix;
Sauvez au moins vos jours, quand vous perdez vos droits:
Il en est temps encor, votre fuite est facile;
Et, puisqu'au camp des Grecs vous trouvez un asile,
Pourquoi dans ce malheur n'y point porter vos pas?
Là, sûre d'un appui...

AMÉLISE.

Tu ne l'espères pas.

OROBAZE.

Mais, pour sauver un fils...

AMÉLISE.

J'admire ton adresse:
C'est toi qui pour mon fils excites ma tendresse!
Je dois te l'avouer, mon esprit confondu
A ce trait généreux ne s'est point attendu.
Mais, dans le camp des Grecs si je cherche un refuge,
De ma gloire, entre nous, que penses-tu qu'on juge?
Je suivrais Gélanor! J'y consens; mais dis-moi
Dans quel climat du moins j'irais cacher ton roi?
Sous quel nom tous les deux nous ferions-nous connaître?
Quels mortels assez vils l'accepteraient pour maître?
Certes, si jusque-là j'avais pu m'oublier,

J'aurais quelque embarras à me justifier.
Je t'excuse pourtant; Orobaze a dû croire
Que l'amour de la vie est plus fort que la gloire.
Sur tes propres erreurs mesurant mon effroi,
Tu donnes les conseils que tu prendrais pour toi.
Hé! comment pourrais-tu me comprendre ou me suivre?
Je te parle d'honneur, tu me parles de vivre.
Par quel destin le ciel, dans les plus nobles rangs,
Fait-il les uns si bas, et les autres si grands?
Si je me plains de toi, si ma douleur t'accuse,
Ce n'est pas d'employer et l'audace et la ruse;
A de pareils moyens tu devais recourir;
C'est de douter, tyran, que je sache mourir.
Mais, hélas! et voilà ce qui me désespère,
Mon fils est dans tes mains, barbare, et je suis mère.

OROBAZE.

A conserver ses jours pourriez-vous balancer?

AMÉLISE.

Ah! de quel trait cruel viens-tu de me percer!

OROBAZE.

Madame, croyez-moi; dans ce malheur funeste,
Hâtez-vous de courir au seul port qui vous reste.

AMÉLISE.

Perfide, oses-tu bien me conseiller ainsi...

OROBAZE.

Gardes, qu'Hydaspe viennne et qu'on nous laisse ici.

(Un garde vient, et sort sur-le-champ.)

## SCÈNE III.

AMÉLISE, OROBAZE, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, j'attends votre ordre.

OROBAZE.

Allez, qu'il s'accomplisse.
Mais, à mes volontés avant qu'on obéisse,
Courez à l'instant même en instruire Idamas.

AMÉLISE, à part.

Quel est cet ordre, ô ciel! que je ne conçois pas?
Je ne sais, mais je tremble, et tout mon corps frissonne.
Ah! si c'était, mon fils, notre mort qu'on ordonne?

HYDASPE, en sortant.

J'obéis.

## SCÈNE IV.

AMÉLISE, OROBAZE.

OROBAZE.

Bannissez tout soupçon alarmant.
Votre fils est, madame, en cet appartement;
Vous pouvez y passer.

AMÉLISE.

Moi, seigneur?

OROBAZE.

Oui, madame.
Qu'a donc cet ordre en soi qui surprenne votre ame?

AMÉLISE.

Tous vos gardes, seigneur, ont disparu d'ici.

OROBAZE.

Hé bien?

AMÉLISE.

Mon fils et moi, serons-nous seuls aussi?

OROBAZE.

L'un à l'autre à jamais je veux enfin vous rendre.

AMÉLISE.

Hélas! à tant d'égards je n'ai pas dû m'attendre.
Quoi! vous plaignez mes maux?

OROBAZE.

J'en sens trop la rigueur,
Et bientôt...

AMÉLISE.

Tout mon sang s'est glacé dans mon cœur.
Mon fils!

OROBAZE.

Que craignez-vous? j'ai vaincu ma colère.

AMÉLISE.

Vous allez égorger et le fils et la mère.

OROBAZE.

O ciel! qui vous a dit...

AMÉLISE.

Ah, seigneur, je le vois!
Tout mon cœur se déchire, et c'est lui que j'en crois.
O mon fils! un instant te reste encor peut-être!
Par ce flanc malheureux où le ciel l'a fait naître,
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis;
Voyez mes pleurs, mon trouble et l'horreur où je suis.
Laissez-moi pour tous biens et ma gloire et ma vie.
Rendez à son éclat ma vertu poursuivie;
Et, vous livrant soudain le rang de mes aïeux,
Avec ce fils si cher je fuis à tous les yeux.
Au bout de l'univers vous ferait-il ombrage?
L'Asie a des déserts; nommez le plus sauvage,
J'y cours. Un antre affreux me cause peu d'effroi,
Si j'y descends en reine, et ma gloire avec moi.
Je trahis et mes droits, et mon fils, et son père,
Ses aïeux et les miens; mais enfin je suis mère.
A vos genoux, hélas! voyez mon front pâlir.
Mon fils est dans vos mains; je puis sans m'avilir
Supplier...

OROBAZE.

A vos pleurs je n'ai pas dû m'attendre.
Et sur quoi pensez-vous qu'on cherche à vous surprendre?
Mon dessein....

## SCÈNE V.

AMÉLISE, OROBAZE, HYDASPE.

HYDASPE.

Sans témoins, permettez qu'à l'instant
Je m'ouvre à vous, seigneur, d'un secret important.

OROBAZE, en montrant Amélise.

Gardes, suivez ses pas.

(Des gardes paraissent, et emmènent Amélise.)

## SCÈNE VI.

OROBAZE, HYDASPE.

HYDASPE.

Quel danger vient de naître!

OROBAZE.

Parle; nous sommes seuls.

HYDASPE.

Je quitte le grand-prêtre.
Instruit que d'Amélise on va percer le sein,
« Cours, dit-il, arrêter le bras de l'assassin.
« Ce n'est qu'au fer des lois à frapper nos victimes.
« Nos coups dans ce moment passeraient pour des crimes.
« Que ferions-nous tous deux, si le Parthe offensé
« Nous demandait leur sang, quand on l'aurait versé?
« Des bruits sourds contre nous excitent trop de haine.

« On dit que, pour exclure Arsacès et la reine,
« Nous avons dès long-temps, par de secrets efforts,
« D'un horrible complot fait mouvoir les ressorts.
« On parle de Phraate et des piéges d'un traître,
« D'un témoin, d'un écrit qu'on a fait disparaître;
« Et les chefs vont bientôt, soupçonnant vos desseins,
« Exiger qu'Arsacès soit remis dans leurs mains.
« Les revers quelquefois sont plus près qu'on ne pense.
« Du destin pour jamais enchaînons l'inconstance.
« La reine pour son fils a le plus tendre amour:
« De son cœur maternel armons-nous en ce jour.
« Qu'aux yeux du camp séduit s'accusant elle-même
« Elle enlève à ce fils tout droit au diadème;
« Ou que, sur son refus, ce fils si précieux
« Sans pitié dans l'instant soit frappé sous ses yeux.
« Sur son plus simple aveu, même sur son silence,
« J'attesterai nos dieux, nos lois et la vengeance;
« Et tout le camp trompé, saisi d'un saint effroi,
« Dans ton maître à l'instant reconnaîtra son roi. »

OROBAZE.

Le moment me décide, et ton discours m'éclaire:
J'embrasse avec transport cet avis salutaire.
Laisse-moi.

## SCÈNE VII.

OROBAZE.

C'en est fait, le trône enfin m'attend.
Gardes, que l'on amène Amélise à l'instant.
Allons...

(Amélise paraît avec des gardes.)

Mais je la vois. Sortez.

(Les gardes sortent.)

## SCÈNE VIII.

OROBAZE, AMÉLISE.

OROBAZE.

Enfin, madame,
Il est temps de vous perdre ou de calmer mon ame.
Vous avez des amis que l'on peut émouvoir,
Et je veux par vous-même assurer mon pouvoir.
Que l'accusation soit fausse ou légitime,
J'ai besoin pour mes droits qu'on vous impute un crime;
Et, pour le prouver mieux, il faut que votre front
Aux yeux de mon armée en accepte l'affront.
Ce crime, quel qu'il soit, vous y devez souscrire,
Ou votre fils ici, sous vos yeux même, expire.
Plus de retard: l'aurore amène enfin le jour
Qui doit sur vos destins prononcer sans retour.

Le camp va s'assembler ; songez qu'en sa présence
Votre fils répondra de votre obéissance.
Entre l'honneur et lui vous avez à choisir ;
Mais, pour sauver ses jours, songez à m'obéir.
(aux soldats qu'il appelle.)
Soldats, gardez le fils, et veillez sur la mère.
(Il sort.)

## SCÈNE IX.

AMÉLISE.

Ciel ! qu'entends-je ?

## SCÈNE X.

AMÉLISE, DORIS.

AMÉLISE.

Ah, Doris ! connais-tu ma misère ?

DORIS.

J'attendais qu'Orobaze, en s'éloignant de vous,
Permît à vos douleurs un entretien plus doux.
Que veut-il ? d'Arsacès menace-t-il la vie ?

AMÉLISE.

Non, je puis la sauver, mais par mon infamie.

DORIS.

Qu'exige-t-il, madame ?

AMÉLISE.

O comble de fureur...

Il prétend.... Ah, Doris, tu frémiras d'horreur !

DORIS.

Daignez...

AMÉLISE.

Faut-il, mon fils, qu'en m'accusant moi-même
Je t'arrache à jamais et gloire et diadème,
Ou que, sur mon refus, un soldat furieux
T'arrache à ma tendresse et t'égorge à mes yeux ?
Barbare, as-tu bien pu, sans que ton cœur frémisse,
Proposer à mon choix ma honte ou son supplice ?
Grace au ciel, mon tyran, qui me croit sans appui,
M'a fourni les moyens de m'armer contre lui.
Il m'attend dans son camp; j'irai : c'est là peut-être
Que mes sujets, Doris, reconnaîtront leur maître.
Une mère éperdue, en proie à ses douleurs,
Montrant de rang en rang et son fils et ses pleurs,
Mes soldats attendris admirant mon courage,
Mes cris, mon désespoir entraînant leur suffrage,
Un Dieu qui par bonheur m'anime à cet instant,
Tout me promet, Doris, un succès éclatant.

DORIS.

Que j'admire, madame, un dessein si sublime !
Ah ! puisse seulement cette ardeur magnanime,
Au besoin, s'il se peut, toujours nous secourir !
Mais à quel tribunal vous allez-vous offrir ?

AMÉLISE.

Toi, qui connais mon sort, penses-tu que j'ignore

A quels efforts nouveaux il me réserve encore?
Éveille-toi, Phraate, à ce spectacle affreux!
N'entends-tu pas mes cris du séjour ténébreux?
Viens du sein des tombeaux apporter la vengeance;
Viens d'une épouse en pleurs attester l'innocence;
Ou permets à mon bras, si mes vœux sont trahis,
D'immoler à ma gloire et ta veuve et ton fils.

DORIS.

Que dites-vous, madame? et quelle affreuse idée...

AMÉLISE.

Ah! ne la combats point; mon ame est décidée.
Veux-tu qu'un roi respire, et qu'un horrible affront,
En détruisant ses droits, couvre à jamais son front?
Je vais à tout tenter exciter mon courage;
Mais si je n'obtiens rien, s'il faut subir l'outrage,
Sans accuser les dieux, sans me plaindre du sort,
Je prends mon fils, l'embrasse, et lui donne la mort;
Mais aussitôt, Doris, je me perce moi-même,
Et sur son corps sanglant....

DORIS.

Quoi! ce fils qui vous aime...

AMÉLISE.

L'effort en est horrible, exécrable, inhumain;
Je le sais, j'en frémis; mais j'y réduis ma main.
Que perdons-nous, Doris? Quand la vertu succombe,
Trop heureux les mortels endormis sous la tombe!
Crois-moi, la barbarie est de sauver le jour

A qui doit après nous le maudire à son tour.
Mes yeux n'ont plus de pleurs; le sang n'a plus d'empire.
Que le Parthe me juge au moment où j'expire;
Et que mon fils sanglant, percé dans ma fureur,
Le force à m'admirer en reculant d'horreur!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

OROBAZE, HYDASPE.

OROBAZE.

Ami, dans cet instant, je quitte le grand-prêtre;
Sans lui, quels traits sur nous allaient fondre peut-être!
L'ambition l'enflamme, et sa voix va tonner
Pour proscrire Arsacès et pour me couronner.
De tes soupçons enfin reconnais l'injustice.
Va, pour m'oser trahir il est trop mon complice;
Sans se perdre lui-même il ne saurait changer.
Son intérêt l'enchaîne, et surtout son danger.
Enfin de ses sermens il m'a remis le gage;
Son fils est dans mes mains, j'ai son sang pour otage.
Ce fils, l'amour d'un père, auprès de moi resté,
M'est un garant nouveau de sa fidélité.

HYDASPE.

Il est vrai que toujours un funeste nuage
Revenait sur sa foi me donner quelque ombrage.
Je craignais qu'un remords, par les dieux excité,
Ne vînt saisir soudain son cœur épouvanté;

Mais son fils dans vos mains lui rend ma confiance,
Et flatte enfin mes vœux d'une juste espérance.
L'heureux instant approche, et des ressorts certains
Vont vous porter au trône et fixer vos destins.

OROBAZE.

Mais, dis-moi, penses-tu qu'Amélise entraînée
Se soumette à l'affront où je l'ai condamnée ?
Son amour pour son fils sera-t-il assez fort...

HYDASPE.

Son cœur n'aspire plus qu'à lui donner la mort.
« Oui, j'irai dans mon camp, mais je veux, me dit-elle,
« Que mon fils soit remis à ma main maternelle,
« Et que du même coup tout son sang répandu
« Coule aux yeux des soldats, dans le mien confondu.

OROBAZE.

Puis-je bien me flatter qu'à ce dessein fidèle
Je la verrai périr et son fils avec elle ;
Et que le Parthe enfin, dédaignant ses discours,
La verra sans obstacle attenter à ses jours ?
Crois-tu...

HYDASPE.

Jusqu'en ces lieux le Parthe va se rendre
Pour la voir condamner et non pas pour l'entendre;
Dans son horreur contre elle il est trop affermi :
Vous savez qu'il ne croit ni ne hait à demi.
Mais des chefs soupçonneux craindriez-vous la brigue ?
Que fait contre un grand-prêtre une impuissante ligue ?
Les dieux ayant parlé, votre armée à genoux

Avec un saint respect fléchira devant vous.
Sous cette tente auguste on a dressé le trône ;
Le sceptre est à côté, le bandeau, la couronne,
Le fer sacré des lois ; et pour les découvrir
Ce pavillon bientôt à nos yeux va s'ouvrir.
Mais il est temps, seigneur, que sa magnificence
Brille aux yeux éblouis du soldat qui s'avance ;
J'ai su régler leur marche, et les disposer tous
Pour garder les plus sûrs près du trône et de vous.

( Le pavillon s'ouvre. On voit dans le fond un trône magnifique, et aux deux côtés deux tables de marbre incrusté d'or, sur lesquelles sont posés le sceptre, le bandeau, la couronne et le manteau royal. )

## SCÈNE II.

OROBAZE, HYDASPE; L'ARMÉE DES PARTHES.

( Cette armée se range autour du trône ; les grands, les généraux, les gardes ont l'épée à la main. Il règne un profond silence. )

OROBAZE.

Parthes, voici l'instant où, s'expliquant eux-mêmes,
Pour fixer sans retour le droit au diadème,
Les dieux avec éclat vont emprunter la voix
D'un pontife en nos camps inspiré tant de fois.
Puisse le ciel propice et les mânes d'un frère
Loin du trône à jamais écarter l'adultère,
Et n'y voir revêtus de la pourpre des rois

Que les augustes fils de l'hymen et des lois!
Mais, quand tout est prouvé, quel espoir infidèle
Peut à braver vos yeux porter la criminelle?
J'ai cherché vainement, lui prêtant mon appui,
A détourner l'affront qui l'accable aujourd'hui.
Je voulais prévenir un si honteux reproche,
Et craignant... Mais déja je la vois qui s'approche.

## SCÈNE III.

OROBAZE, HYDASPE; L'ARMÉE DES PARTHES; AMÉLISE, ARSACÈS, DORIS; UN OFFICIER.

AMÉLISE, à part.

Élève-toi, mon ame! et vous, tendresse, effroi,
Vaine horreur de la honte, éloignez-vous de moi!
Je suis reine, innocente, et je dois le paraître.
(à Orobaze.)
Sujet, le trône est prêt, fais-y monter ton maître.
Vous, soldats, dans vos rangs laissez-moi m'avancer.

UN OFFICIER.

Madame, un ordre exprès vous défend d'y passer.

OROBAZE.

Vous avez entendu ce qu'exige l'armée.
Cédez, madame.

AMÉLISE.

Enfin ta rage est consommée.
Parthes, souffrirez-vous... Mais, dussé-je y périr,

Je prétends dans vos rangs vous parler ou mourir.
Vous m'opposez vos traits... Ah! sujets trop perfides,
Déchirez donc ce cœur de vos mains parricides!
Quoi! vous qui triomphiez sous mon vaillant époux,
Quand sa veuve et son fils paraissent devant vous,
Du pur sang de vos rois vous dédaignez le reste?
Vous vous taisez! Rompez ce silence funeste.
Que vos cris...

OROBAZE.

Vos fureurs ne peuvent les troubler.

AMÉLISE.

Hé bien, c'est donc sur toi qu'il faut les rassembler!
Monstre qui vas régner, et dont la main peut-être
Dégoutte encor du meurtre et du sang de ton maître,
Puisse le ciel sur toi répandre à longs torrens
Tous les maux qu'aux enfers il réserve aux tyrans!
Que le bandeau royal, qui pour ton front s'apprête,
Soit un réseau de feu qui s'attache à ta tête!
Que l'hymen, si jamais son flambeau luit pour toi,
N'apporte en ta maison que l'horreur et l'effroi!
Puissent tes fils ligués, digne sang de leur père,
T'égorger, endormi, dans le lit de leur mère,
Et leur mère, éveillée à tes cris douloureux,
Les exciter au crime et te frapper comme eux!

## SCÈNE IV.

ARSACÈS, AMÉLISE, OROBAZE, HYDASPE, DORIS; L'ARMÉE DES PARTHES, OFFICIERS PARTHES, UN VIEIL OFFICIER; IDAMAS; LA SUITE D'IDAMAS.

AMÉLISE.

Mais je vois le grand-prêtre. Allons, qu'une mort prompte
Prévienne, ô mon cher fils, ton malheur et ma honte!
(Elle va pour frapper son fils.)

IDAMAS, arrêtant le bras d'Amélise.

Prêtres, gardez son fils.
(Les prêtres de la suite environnent le jeune prince.)

AMÉLISE.

Ministre audacieux,
Viens-tu contre ta reine armer la voix des dieux?
Rends-moi mon fils.

IDAMAS.

Ce fils, comme vous, doit attendre
L'arrêt que sur tous deux le ciel par moi va rendre.
Parthe, voici le frère et le fils de ton roi.
Qui que ce soit des deux, ton maître est devant toi;
Son trône est préparé. Mais, avant qu'il y monte,
Du plus grand des forfaits il faut laver la honte;
Il faut venger Phraate...

OROBAZE.

O ciel! que dites-vous?

IDAMAS.

Tremblez, ingrats sujets! ses mânes en courroux
Du séjour de la mort vont briser la barrière;
A venger son trépas il veut forcer la terre.
Par la main d'un sujet il fut assassiné.

OROBAZE.

Quel traître a fait périr ce prince infortuné?
Nommez-nous l'assassin; que l'assassin périsse!

AMÉLISE.

Parlez.

OROBAZE.

Qui?

IDAMAS.

(montrant Orobaze.) (montrant Hydaspe.)
C'est toi, monstre! et voilà ton complice.

OROBAZE.

Moi, ciel!

AMÉLISE.

Qu'entends-je?

IDAMAS.

Oui, toi.

OROBAZE.

Gardes, accourez tous!
Que ce prêtre imposteur tombe ici sous vos coups;
Frappez!

(Des gardes accourent l'épée à la main.)

IDAMAS.

Soldats, amis, défendons notre maître.

(Des soldats s'opposent aux gardes, qui sont déja contenus par les paroles du grand-prêtre.)

OROBAZE.

Quoi! Parthes, contre moi protégez-vous un traître?
Croyez-vous...

AMÉLISE.

Ciel, achève.

IDAMAS.

Apprenez ses projets.
Mais avant que je parle, ô vous, ses chers sujets,
Prêtres, gardes, soldats vieillis dans les batailles,
Formez près de mon roi de vivantes murailles.

(Les prêtres, les gardes et les soldats se rapprochent, et forment un cercle plus serré autour du jeune prince.)

(à Orobaze.)
Traître, reconnais-tu ce généreux guerrier?
(Il montre un vieil officier dont la pâleur indique qu'il est à peine guéri de ses blessures.)
C'est lui qui t'observant vit ton bras meurtrier,
Parmi les rangs confus, les cris et la poussière,
Dans le dernier combat assassiner ton frère.
C'est dans ces champs d'honneur, sur ces bords glorieux,
(en montrant les bords de l'Euphrate, qu'on découvre dans le fond de la scène.)
Qu'expira sous tes coups un roi victorieux;
C'est de ce lieu sanglant que ta rage impunie
Courut contre sa veuve armer la calomnie.
Parthes, que sa vertu brille enfin à vos yeux.
Ce billet, conservé par le secours des dieux,
(il montre le billet.)
Que Phraate écrivit à son heure dernière,
Sur cet affreux complot porte enfin la lumière.

Lui-même entre mes mains ce guerrier l'a remis;
Blessé près de son roi dans les rangs ennemis,
Les dieux, pour seconder sa généreuse envie,
Dans ses flancs épuisés ont rappelé la vie.
En écoutant ces mots, Parthes, frémissez tous!
(il lit le billet.)
« Je meurs, cher Idamas, par la main de mon frère:
« Hydaspe a secondé ses parricides coups.
« Pour exclure Arsacès s'il accusait sa mère,
« Que ma veuve et mon fils soient défendus par vous. »

OROBAZE.

Exécrable imposteur, ainsi ton artifice
De nos lois à ton gré détruirait la justice!
Mais j'ai des droits...

AMÉLISE.

Des droits...Ton crime est éclairci.
Tremble, le ciel se venge, et ton maître est ici.

OROBAZE.

Qui? lui!

AMÉLISE.

Tombe à ses pieds!

OROBAZE.

Quoi! lorsque l'infidèle
Brûle encor sous vos yeux d'une ardeur criminelle!
Lorsqu'avec Gélanor un complot arrêté...

IDAMAS.

Toi seul tu l'as conduit, seul tu l'as médité.
Tu voulais d'un forfait leur prêter l'apparence,

Pour mieux cacher ton bras levé sur l'innocence.
Avant que ce billet fût remis dans mes mains,
Paraissant te servir, j'abhorrais tes desseins.
Ton choix pouvait ailleurs te faire un vrai complice;
J'en rougis, à ton art j'opposai l'artifice.
Dans le crime avec toi je parus m'égarer;
Je te livrais mon fils pour mieux te rassurer.
Mes soins ont réuni ce camp qui t'environne;
A tes yeux fascinés j'ai montré la couronne;
Pour sauver la vertu, noblement imposteur,
Je l'ai conduite aux pieds de son accusateur;
C'est là que je devais, d'une voix menaçante,
Flétrir au nom des cieux une reine innocente,
Soulever ses soldats, et leur montrer leur roi.

(montrant Arsacès.)

J'ai rempli mes sermens : le voilà devant toi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si pour sauver mon maître
J'ai semblé profaner ce saint nom de grand-prêtre!

(à Orobaze.)

Arsacès est ton roi; pour le voir couronner,
C'est parmi tes soldats que j'ai su t'amener.
Mes dieux t'ont aveuglé; ces dieux vengeurs du crime
Jusques au pied du trône ont conduit leur victime;
J'étais, lorsqu'à tes yeux tout semblait t'y pousser,
Le bras inattendu qui devait t'en chasser.
Malheureux! tu croyais, couvert d'un régicide,
Marchander dans mes mains un second parricide?
Mais en vain au tombeau Phraate est descendu,

Son sang s'est écrié, les dieux l'ont entendu ;
Ils veillaient sur ta vie, et leur lente justice
La réservaient exprès pour l'éclat du supplice.

OROBAZE.

Quoi ! soldats, sur la foi d'un pontife imposteur,
Du plus noir des complots vous me croiriez l'auteur?
Un prêtre, entre des rois décidant de l'empire,
Pourra donc, à son gré, les faire ou les détruire ?
D'où lui vient ce pouvoir ? Qui t'a donné les droits
Et de tromper le peuple et d'accuser tes rois ?
Tu voudrais qu'un enfant montât au rang suprême,
Pour régner sous son nom, pour commander toi-même;
Et ce désir secret, cette soif du pouvoir,
Est le souffle sacré qui te vient émouvoir.
C'est ainsi qu'à nos yeux ton zèle fanatique
Des intérêts du ciel couvre ta politique !

IDAMAS.

Va, tu dois m'accuser, tu le peux sans danger.
Tu ne m'as pas séduit, ne crois pas m'outrager.
Je suis né citoyen, j'ai dû sauver mon maître.
Nomme-moi lâche, impie, ingrat, parjure, traître,
J'accepte sans rougir tous ces noms odieux :
Qui massacra ses rois peut blasphémer ses dieux.
Ah ! lorsque j'ai remis mon fils en ta puissance,
Si le moindre soupçon t'eût éclairé d'avance,
Dis-moi quel souverain m'aurait jamais payé
Ce fils qu'à mes yeux même on eût sacrifié?
Voilà ce que j'ai fait ; je n'ai pu davantage.

Grands dieux! voici l'instant, achevez votre ouvrage.
Que servent mes efforts sans vos secours vainqueurs!
Éclairez les esprits, attendrissez les cœurs;
Donnez à l'héritier le sceptre et la victoire;
Ou, s'il faut par le sang en acheter la gloire,
Aux côtés de mon roi que je puisse aujourd'hui
Vaincre, ou mourir du moins en combattant pour lui!

OROBAZE.

Viens donc chercher la mort, mais affreuse et cruelle.

IDAMAS.

Si je meurs pour mon roi, ma mort sera trop belle.

OROBAZE.

Vois-tu ce camp nombreux?

IDAMAS.

Regarde ici ton roi;
La justice est pour nous.

OROBAZE.

La valeur est pour moi.
Tremble, imposteur! Frappons; la résistance est vaine.

IDAMAS.

Fixez sur nous, grands dieux, la victoire incertaine!

## SCÈNE V.

LES MÊMES; GÉLANOR, LYSIAS, ET SES GRECS, l'épée à la main.

GÉLANOR.

C'est moi qui la décide, et qui viens en ces lieux
Protéger l'innocence et seconder les dieux.
(à Idamas.)
Pontife, à vos secours je viens joindre mes armes.
(au parti d'Orobaze.) (à Amélise.)
Rebelles, frémissez! Reine, séchez vos larmes.
(à Arsacès.)
Vous, roi, montez au trône; et dans ce grand moment
De ce vil meurtrier dictez le châtiment.

OROBAZE, se frappant.

Ma mort le préviendra.

IDAMAS, montrant Hydaspe.

Saisissez son complice;
Qu'on le livre aux rigueurs de son juste supplice.
(Des gardes entraînent Hydaspe.)
(à Arsacès.)
Peuple, connais ton maître; et vous, n'oubliez pas,
Prince, que les dieux seuls ont dirigé mon bras.

AMÉLISE.

Ciel! ainsi dans ce jour (qui jamais l'eût pu croire!)
Tu me rends et mon fils, et mon sceptre, et ma gloire!

ARSACÈS, à sa mère.

Ah! si j'obtiens enfin le souverain pouvoir,

Le soumettre à vos lois est mon premier devoir;
Et vous, pontife auguste, à qui je dois l'empire,
Par vos sages conseils daignez toujours m'instruire.

IDAMAS.

Roi, ne perdez jamais ces nobles sentimens;
Songez que dans le ciel sont écrits vos sermens.
Les dieux viennent pour vous de montrer leur puissance;
Méritez leurs bienfaits, redoutez leur vengeance;
Et, fuyant des flatteurs le concours odieux,
Par le bonheur public remerciez les dieux.

FIN D'AMÉLISE.

# FOEDOR ET WLADAMIR,

OU

# LA FAMILLE DE SIBÉRIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 4 floréal an IX.

## NOMS DES PERSONNAGES.

ROMANOF, anciennement général des armées russes.
CLODOSKIR, anciennement ministre de l'empire de Russie.
WLADAMIR, FOEDOR, } fils de Romanof.
OZÉPHINE, fille de Clodoskir.
EDMOND, supérieur de la maison religieuse des frères hospitaliers de Saint-Basile.
ULRIC, frère hospitalier de Saint-Basile.
TROIS FRÈRES HOSPITALIERS de Saint-Basile, personnages muets.

La scène est en Sibérie.

# FOEDOR ET WLADAMIR.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un canton de la Sibérie, au fort de l'hiver, dans la partie habitée par la nation des Samoïèdes. On voit des champs, des rivières et des lacs glacés; de misérables huttes éparses; des chars portant de petites demeures ambulantes. A quelque distance un rocher domine sur la plaine. Sur le devant se présentent deux cabanes un peu moins basses et plus remarquables que les autres. Tout auprès s'élève un jeune cèdre, qui doit être bien en vue. Non loin sont des genévriers, des bouleaux et différens arbres du climat. Dans le lointain s'offrent çà et là des troupeaux de rennes qui paissent, et cherchent des mousses sous la neige pour s'en nourrir. Aux extrémités de l'horizon l'œil s'égare sur des plaines glacées et sans bornes, sur des rocs escarpés et sauvages, sur de hautes montagnes couronnées de sapins énormes dont les têtes se dessinent et se perdent dans les cieux, et d'autres grands arbres qui naissent dans la Sibérie. Tous ces objets sont couverts et blanchis par les frimas. Le ciel est pur, et les expose tous dans l'éclat le plus éblouissant.

---

## SCENE I.

Sous la première entrée des cabanes on voit, d'un côté, des dépouilles des différens animaux qui habitent la Sibérie, de l'autre des vases nouvellement remplis de lait de rennes. Près de ces vases est une corbeille contenant des vêtemens à demi filés, avec les ustensiles qui conviennent aux femmes pour ces sortes d'ouvrages.

FOEDOR, WLADAMIR, tous deux au pied d'un jeune cèdre.

WLADAMIR.

FOEDOR, voici le jour tous les ans ramené,
Le jour cher à nos cœurs, toujours plus fortuné,

Où nous avons, enfans, pour croître avec notre âge,
Planté ce cèdre orné de son premier feuillage.
A l'amour fraternel nous l'avons dédié,
En le nommant tous deux l'arbre de l'amitié.
Jurons que ses rameaux et sa tige flétrie
Ne vivront plus des sucs de sa sève tarie,
Quand de ce sentiment si profond et si doux
Le charme généreux sera séché pour nous.
Y consens-tu, mon frère?

FŒDOR.

Oui; mais je jure encore
Par ces astres si purs dont le ciel se décore,
Ces deux astres amis, dont les douces clartés
Portent l'espoir du calme aux vaisseaux agités;
Par cette étoile heureuse, et brillante, et fidèle,
Qui, ne changeant jamais quand tout change autour d'elle,
Comme un guide infaillible, au pilote écarté
Offre au milieu des eaux son immobilité,
Je jure que Fœdor à Wladamir son frère
Sera toujours uni d'une amitié sincère.
Pour la dernière fois cette étoile aura lui
Quand ma tendre amitié disparaîtra pour lui.
Mais je vois Romanof et Clodoskir ensemble,

## SCÈNE II.

FOEDOR, WLADAMIR, ROMANOF, CLODOSKIR.

ROMANOF.

Puisque chaque matin, quand le jour vous rassemble,
De vos soins vigilans vous nous offrez le fruit,
Voyons ce qu'en un jour vos travaux ont produit;
Venez tous deux.

FOEDOR.

Voici la dépouille sauvage
Des monstres des forêts vaincus par mon courage.

WLADAMIR.

Vous voyez devant vous tous les trésors nouveaux
Dont nous viennent le soir enrichir nos troupeaux.
L'un et l'autre orphelins depuis notre naissance,
Ces déserts vous ont vus soutenir notre enfance,
Élever l'orpheline; et voilà rassemblés
Les habits que pour vous sa tendresse a filés.

CLODOSKIR.

Où donc est Ozéphine?

WLADAMIR.

Elle est avec ses rennes,
Au bord du lac glacé qui s'étend dans ces plaines;
Et je vais partager ses soins et son emploi.

FOEDOR.

Moi, j'emporte ma force et mon arc avec moi.

(Ils sortent tous deux ensemble.)

## SCÈNE III.

ROMANOF, CLODOSKIR.

CLODOSKIR.

Quelle grace embellit le front de ces deux frères !
Ils ont pour nous l'amour qu'ils auraient pour leurs pères.
Le ciel a jusqu'ici veillé sur leurs destins.
Leur naissance est cachée ; on les croit orphelins,
Et ce sont tes enfans !

ROMANOF.

Et toi, dans l'orpheline,
Tu vois ta fille aussi sous le nom d'Ozéphine.

CLODOSKIR.

Mon ami, quel bonheur d'avoir pu leur cacher
A quel éclat le sort voulut nous arracher !
Moi, suivi des respects que le pouvoir inspire,
Moi, ministre à Moskou, gouvernant seul l'empire ;
Toi, né pour la victoire et grand dans les combats,
Tout ensemble adoré du peuple et des soldats ;
Que nous eût-il manqué dans ce comble de gloire !
Le sort nous mit bien haut. Qui jamais eût pu croire
Que le cruel Orox, cet obscur envieux
Qu'à peine de si loin apercevaient nos yeux,
Sans talens, sans vertus, mais habile à séduire,
A notre place un jour gouvernerait l'empire ;
Et qu'Alexiovitz, pour nos travaux passés,

Nous jetterait d'un mot sur ces déserts glacés?
Que, dans la Sibérie...

ROMANOF.

Et dans l'instant peut-être,
Ami, l'exil d'Orox est signé par son maître.
Le ciel dirige tout. Un ministre absolu
Croit tout exécuté sitôt qu'il l'a voulu;
Mais il ne peut pas tout. Ces soldats si terribles,
Commis à notre garde et qu'il crut inflexibles,
Ont eu pitié des maux que nous avons soufferts,
Ont aidé notre fuite, ont détaché nos fers,
Nous ont fait leurs adieux, nous ont avec des larmes
Laissé quelques secours, des vêtemens, des armes:
Tant la gloire et le nom d'un guerrier malheureux
Ont de puissance encor sur des cœurs généreux!
Par là nous avons pu, libres avec prudence,
Élever nos enfans, leur cacher leur naissance,
De peur qu'en retrouvant la trace de nos pas
Orox à notre mort n'ajoutât leur trépas.
Ainsi nos orphelins n'ont point perdu leur père.

CLODOSKIR.

Mais qu'ont-ils recueilli? la peine, la misère.
Hélas! dans leur berceau, nos enfans malheureux,
Quand le czar prononça notre exil rigoureux,
Déja, presqu'en naissant, avaient perdu leur mère.
Cette perte à nos cœurs sera long-temps amère.
Le ciel en eut pitié. Leur tendresse pour nous
Leur eût dans ces déserts fait suivre leurs époux;

Quel eût été leur sort sur ces cruels rivages!
De leur amour du moins nous possédons les gages;
Le czar nous l'a permis.

ROMANOF.

En osant nous cacher,
Quel asile effroyable il fallut leur chercher!
Oh! si nous avions pu, hors de la Sibérie,
Transporter nos enfans, trouver une patrie!
Mais comment s'échapper de ces vastes climats?
Que de fois cependant, au milieu des frimas,
Me figurant au loin une terre nouvelle,
Déja libre en espoir, j'eus la douleur cruelle
De voir la Sibérie, au bout de l'horizon,
Recommencer sans cesse et m'offrir sa prison!
Loin des tours de Tobolsc, d'où l'altière puissance
Contient tout par le fer et veille à la vengeance;
Loin des bords de l'Irtis, où l'or sous les glaçons
De l'art du délateur paie encor les leçons,
Daignant fixer enfin leur course vagabonde,
Le ciel tourna nos pas vers ces bornes du monde.

CLODOSKIR.

C'est donc là, Romanof, qu'au malheur réservés,
De leur rang, de leurs droits, de tout espoir privés,
Nos enfans sans honneur verront finir leur vie,
Qui d'un astre plus doux devait être accueillie!

ROMANOF.

Hé! quels seraient, dis-moi, les biens qu'ils auraient eus?
De grands noms et de l'or. N'ont ils pas des vertus?

La pauvreté tranquille, active, courageuse?
Ne vois-je pas mes fils, dans ma vieillesse heureuse,
Écarter loin de moi, par leurs travaux divers,
La nudité, la faim, la rigueur des hivers?
Que leur candeur surtout m'est agréable et chère!
Si Wladamir paraît moins ardent que son frère,
Cent fois, dans nos périls, son intrépidité,
Son heureuse valeur, n'ont pas moins éclaté.
Que j'aime à voir pour nous leur tendresse attentive,
Leur confiance entre eux, leur amitié naïve!
Leur aspect seul m'inspire un bonheur que jamais
N'a donné la fortune avec tous ses bienfaits.
Toi-même à nos foyers, au sein de ta famille,
Les fuseaux à la main, ne vois-tu pas ta fille,
Pendant nos longues nuits, unir à ses accens
La grace et le travail de ses doigts innocens?
Oui, mon ami, le ciel a comblé nos misères;
Nos palais ont fait place à de tristes chaumières,
Et la voix des flatteurs qui formaient notre cour
Au silence éternel de cet affreux séjour.
Notre ennemi voudrait, jusqu'en la Sibérie,
Des hivers contre nous redoubler la furie.
Sa haine en ces déserts a cru tout m'enlever;
Mais le bien que j'ai fait est venu m'y trouver.
Si mon pouvoir fut grand, je l'exerçai sans crime.
Je n'opprimai jamais, et pourtant on m'opprime.
Mais je vois mes enfans, mais l'honneur m'est resté,
Et ce cœur paternel ne me fut point ôté.

CLODOSKIR.

Mais quelle vie, hélas! ne voir, ne rien connaître!
Le czar de notre exil s'est repenti peut-être.

ROMANOF.

Puisse-t-il être heureux!

CLODOSKIR.

Souvent, dans cette cour,
Le sort des souverains a dépendu d'un jour.

ROMANOF.

Le trône a ses périls. Maîtres d'un grand empire,
L'orgueil tremble à leurs pieds; mais l'orgueil y conspire.

CLODOSKIR.

Rien dans ce grand tombeau, d'où l'on ne peut sortir,
De ces faits éclatans ne nous vient avertir.

ROMANOF.

Bénissons, mon ami, cette heureuse ignorance.
Par l'espace enfermés dans ce désert immense,
La chute des états, le bruit de ces grands coups
Ne peut plus, grace au ciel, retentir jusqu'à nous.
Va, ne nous plaignons point de ce climat barbare;
De la cour de Moskou notre exil nous sépare;
Mais qu'avons-nous perdu? Par mille soins troublés,
C'est là que loin de nous nous vivions exilés.
Ici, point de complot, de piége, de parjure;
J'y vois un ciel d'airain, mais j'y vois la nature.
J'y vois, non loin de nous, entre des murs sacrés,
Des mortels chers au ciel et du pauvre adorés,
Solitaires, vivant sous les lois de Basile

Offrir au voyageur des secours, un asile.
J'y vois leurs chastes sœurs, dans leurs humbles emplois,
Avec le même zèle et sous les mêmes lois,
Prêtant à la pitié leur grace et leur tendresse,
Soulager dans leurs maux l'enfance et la vieillesse,
Et consoler, au sein des hivers en courroux,
Le plus dur des climats par les soins les plus doux :
Tant le ciel bienfaisant fait sentir sur la terre
Aux plus infortunés qu'ils ont partout un père !
J'y vois le Samoïède, amant de ces déserts,
Rouler ses toits errans que la neige a couverts ;
De ses rennes suivi, contre un ciel si sauvage
N'opposer que son bras, son calme et son courage.
Sa hache, en un moment, sur leurs rameaux brisés
Renverse nos sapins dans les airs élancés.
Des ours affreux du nord voit-il la troupe ardente
Promener dans ses champs la faim qui les tourmente;
Autour de ses enclos les voit-il frémissans
Se balancer debout sur leurs poils blanchissans,
Attaquer ses foyers, ses barques vagabondes,
Et fendre à longs sillons les frimas et les ondes;
Les voit-il, l'œil sanglant, errer sur les tombeaux
Pour y chercher des morts la cendre et les lambeaux;
Sans connaître un moment la fuite ou l'épouvante,
Il plonge un large fer dans leur gueule écumante.
Riche de sa vigueur et de sa pauvreté,
Sa flèche est le seul bien dont il ait hérité.
Il suce avec le lait, heureux dès son enfance,

De ses mœurs, de ses goûts l'inflexible innocence.
Trop connu dans les cours, le nom de leurs forfaits,
Il ne le comprend point, ne l'entendra jamais.
Que lui font et nos lois et nos arts qu'il ignore?
Nos cités sont pour lui des prisons qu'il abhorre.
Seul avec la nature, avec la liberté,
Il jouit du silence et de l'immensité.
Son renne, doux et sobre, aisément s'alimente
D'herbages dont le suc sous les glaçons fermente.
Veut-il changer de ciel, aussi prompts que les vents,
Ses chars ont emporté sa femme et ses enfans.
Il a franchi des monts la surface glissante,
Les champs, les lacs glacés, leur neige éblouissante.
Voilà l'homme en effet qu'on ne peut asservir.
Hélas! c'est dans les cours qu'on apprend à servir;
C'est là qu'on va briguer (trop fatale imprudence!)
Le poids des longs dégoûts, les fers de l'espérance,
Un passé qu'on regrette et que le remords suit,
Un avenir qui trompe, un présent qui s'enfuit.
Oh! que d'écueils cachés sous ces mers homicides!
Nos lacs sont moins suspects, leurs glaçons moins perfides.
Qui nous dit, Clodoskir, qu'au pied du trône assis
L'orgueil ne nous eût pas tôt ou tard endurcis?
Qui nous dit qu'enivrés d'un pouvoir sans mesure
Nous n'eussions pas enfin oublié la nature,
Et que, de nos grandeurs uniquement jaloux,
Le cri du sang encor fût venu jusqu'à nous?
Ah! crois-tu qu'en voyant mes deux fils et ta fille,

Tableau pur et si doux d'une chaste famille,
Dans le palais des czars notre cœur enchanté
Avec autant de joie eût d'abord palpité ?
Crois-tu qu'à cet aspect, plus sensible à leurs charmes,
Notre œil se fût mouillé de plus heureuses larmes ?

CLODOSKIR.

Oui, mon cher Romanof, avec ma fille et toi,
Je sens que le bonheur existe encor pour moi.
Dans un calme innocent, tes deux fils et ma fille
N'ont fait jusqu'à ce jour qu'une même famille.
Toujours dans leurs vertus, leur douce obscurité,
Notre cœur paternel mit sa félicité.
Mais l'avenir, hélas ! excite nos alarmes.
Leur malheur peut ici nous coûter bien des larmes.

ROMANOF.

Hé ! dis-moi, que crains-tu ?

CLODOSKIR.

Si tes fils, tous les deux,
Pour ma fille, en secret, brûlaient des mêmes feux?
Si déja l'un et l'autre, en se cachant leur flamme,
A cette douce ivresse abandonnaient leur ame ?
Enfin (tout est possible aux transports de l'amour)
Si, leur rivalité les armant quelque jour,
Ils devaient, en bravant l'amitié fraternelle,
Se disputer ma fille, et s'égorger pour elle ?
Romanof, j'en frémis. Dans le sein d'une cour,
Dans d'oisives cités, ce qu'on prend pour l'amour
De nos sens mutinés n'est souvent qu'un orage;

Mais dans deux jeunes cœurs pleins d'un amour sauvage,
Qui de leurs premiers feux, d'un même objet épris,
Dans le fond d'un désert se sont long-temps nourris;
Que ravit la beauté, que leurs tourmens étonnent,
Qui de crainte et d'espoir palpitent et frissonnent,
Et boivent à longs traits le funeste poison
Du charme dévorant qui détruit leur raison:
Comment soumettre au joug cet amour inflexible?
Plus il est solitaire et plus il est terrible.
Dans ce commun péril, unissant nos secours,
Observons nos enfans, leurs regards, leurs discours.
De tous leurs mouvemens, de tout ce qui les frappe,
Paroles, geste, accent, que rien ne nous échappe;
Et, si par Ozéphine un des deux est aimé,
Et qu'à son tour pour elle il soit seul enflammé,
De peur qu'un pareil feu n'atteigne aussi son frère,
Sous les regards d'Edmond, ce pieux solitaire,
Qui, depuis cinquante ans dans ces lieux respecté,
Préside aux tendres soins de l'hospitalité,
Préparons un hymen qui prévienne ou guérisse
De leur rivalité le trouble et le supplice,
Qui, par un joug sacré, par le plus doux des nœuds,
Fixe à jamais leurs cœurs, leurs devoirs et leurs vœux.
Là, du Dieu des chrétiens attestant la présence,
Avec toi, mon ami, je prierai sa clémence,
Quand mon bonheur n'est plus, de mettre en sûreté
Celui de nos enfans, qui seul nous est resté.

## SCÈNE IV.

ROMANOF, CLODOSKIR, WLADAMIR.

WLADAMIR, éperdu.

O malheur! qu'ai-je appris? Ah! déja la nouvelle
En a couru partout!

CLODOSKIR.

Parle.

ROMANOF.

Hé bien, quelle est-elle?

WLADAMIR.

Je ne puis...

CLODOSKIR.

Ah, grand Dieu!

WLADAMIR.

Votre Ozéphine, hélas!
Sous les glaçons du lac a trouvé le trépas.
On vient du sein des flots de la tirer mourante.

ROMANOF.

Qu'entends-je?

CLODOSKIR.

O désespoir!

WLADAMIR.

Courons!

## SCENE V.

ROMANOF, CLODOSKIR, WLADAMIR, FŒDOR.

FŒDOR.

Elle est vivante !
Oui, j'ai sauvé ses jours.

CLODOSKIR.

Par quels moyens les cieux
Nous rendent-ils, Fœdor, un bien si précieux ?

FŒDOR.

Suivant du lac glacé les rives incertaines,
L'attentive Ozéphine accompagnait ses rennes,
Lorsqu'un d'eux tout à coup, s'écartant du troupeau,
Passe au milieu du lac, cherche un chemin nouveau,
Ozéphine le suit, approche, le rappelle,
Et bientôt vers le bord le fait fuir devant elle.
Rien ne la troublait plus, lorsqu'en bruyans éclats
Le lac au loin s'entr'ouvre et frémit sous ses pas.
Je la vois qui pâlit. Vers elle je m'avance,
Du ciel, des eaux, des airs implorant le silence.
Le lac se fend, s'écarte, et gronde entre nous deux.
Je me jette à l'instant dans cet abyme affreux.
Glacé, j'arrive enfin jusqu'à l'île flottante
D'où me tendait les bras Ozéphine tremblante.
Trois fois j'en prends le bord, je le serre; et soudain
Trois fois ce bord m'échappe et glisse de ma main.

Je tente encor l'accès de ce bord infidèle :
Le ciel m'a secondé ; je me trouve auprès d'elle.
Quel moment ! De deux chars sur ce lac délaissés
J'aperçois près de nous les débris dispersés,
Pour Ozéphine et moi, j'en forme avec adresse
Une rame, un rempart, une aide à sa faiblesse.
J'écarte les glaçons, j'interroge en tremblant
Cette île qui s'enfuit sous son pied chancelant.
Du glaçon qui nous porte enfin l'étroit asile
Vogue au hasard, s'égare et se perd entre mille.
Chaque moment alors menace du trépas.
Ozéphine se meurt, je tombe entre ses bras ;
Les miens sont impuissans ; je l'abandonne errante
Aux glaçons, aux rochers, à la vague écumante.
L'abyme s'entr'ouvrait, et le bord a paru.
Soudain, par le moment, par le ciel secouru,
Je la saisis tremblante ; et d'un bras plein d'ivresse,
La serrant sur mon cœur palpitant d'alégresse,
Entre la mort, la vie, et la crainte et l'espoir,
Je m'élance, la sauve, et... vous allez la voir.

WLADAMIR.

Tu nous la rends, Fœdor ! Pour la sœur la plus chère
Tu n'aurais pas fait plus !

FŒDOR.

Pour une sœur, mon frère...
Ah ! ce gouffre terrible est toujours devant moi.
Mets la main sur ce cœur qui tremble encor d'effroi.
Du péril maintenant je vois toute l'image.

Je l'avoue, un instant j'ai cherché mon courage.
Peins-toi, cher Wladamir, son front décoloré,
Et sa bouche muette, et son œil égaré,
Et ses tristes soupirs, et sa langueur mortelle.
Je tombais, j'étouffais, j'expirais avec elle.
Conçois, si tu le peux, pour juger mon tourment,
Vingt siècles de douleur sentis dans un moment.
Dans ce cri des glaçons, de l'onde turbulente,
J'ai cru qu'à chaque flot j'arrachais mon amante.
Dans le sein de la mort je lui donnais ma foi;

(hors de lui-même et avec transport.)

Romanof, Clodoskir, mon frère, elle est à moi!
Ce n'est plus sa beauté qui m'occupe et m'attire.
Je pourrai vivre encor, mon frère; elle respire.
Je l'aimais en secret; j'ai craint d'en avertir
Jusqu'aux flots écumans qui m'allaient engloutir.

WLADAMIR.

Elle a sans doute appris le secret de ta flamme?

FŒDOR.

Malgré moi, ce secret est sorti de mon ame.

WLADAMIR.

Échappée au péril, elle a trouvé par toi
Tout ce qu'implore alors la faiblesse ou l'effroi?

FŒDOR.

J'ai su pourvoir à tout. Sous un abri tranquille
Où de pauvres vieillards lui prêtaient un asile,
Tandis que la pitié, par le plus tendre soin,
Lui donnait les secours dont elle avait besoin,

Ici, dans mon transport, ne craignant plus pour elle,
J'ai couru de sa mort démentir la nouvelle,
Et vous dire comment le ciel nous a rendu
Cet objet de vos pleurs que l'on croyait perdu.
Mon frère, à ses regards hâtons-nous de paraître.
Sachons si la terreur n'a point laissé peut-être
Dans ses traits fatigués et sur son front charmant
Quelque reste égaré de son saisissement;
Si, de son trouble affreux déja moins possédée,
Elle conçoit enfin quelque plus douce idée.
Allons! viens, suis mes pas. Mon frère, ah! qu'il est doux
De voir briller, renaître, et respirer pour nous,
Quand nos heureux secours à la mort l'ont ravie,
La beauté qu'on adore et qu'on rend à la vie!

(Ils sortent ensemble.)

## SCÈNE VI.

ROMANOF, CLODOSKIR.

CLODOSKIR.

Fœdor s'est déclaré. Quels transports et quels feux!
Fut-il jamais amour plus pur, plus courageux?
Il adore Ozéphine: est-il aimé?

ROMANOF.

Peut-être.

CLODOSKIR.

Entre elle et Wladamir l'amour aura pu naître?

ROMANOF.

C'est ce qu'il faut savoir. Nos périls sont égaux.

CLODOSKIR.

Dans vos deux fils au moins n'ayons pas deux rivaux !

(Ils se retirent dans le fond des montagnes.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

WALDAMIR

Le sort qui m'attendait est-il assez barbare?
Leur amour est certain, leur hymen se prépare.
Quoi! j'ai contraint mon cœur; et, sans me déclarer,
Je verrais cet hymen qui va le déchirer!
Déja de leur bonheur l'aspect me désespère;
Et ce bonheur pourtant est celui de mon frère!
Sous quel profond silence il m'a caché ses feux!
Sans doute qu'en secret, ô rival trop heureux,
Ozéphine t'aimait! et moi, craintif, fidèle,
Voilant mes tristes feux, je périssais pour elle.
Tout espoir est détruit. Cherchons d'autres climats,
Où je trouve la mort au milieu des combats.
Pour qui perd le bonheur qu'a-t-elle de terrible?
Oui, fuyons ce climat rigoureux, mais paisible,
Où je vis Ozéphine; où, tremblant à sa voix,
Mon cœur sentit l'amour pour la première fois.
Mais cachons, en partant, l'ardeur qui me dévore;
Mon rival me plaindrait; que mon rival l'ignore.
Ozéphine à sa flamme est acquise aujourd'hui;

Il a sauvé ses jours, que ses jours soient à lui.
(en regardant le jeune cèdre.)
Et toi, de nos forêts enfant jeune et robuste,
Signe, témoin, garant du nœud le plus auguste,
Arbre de l'amitié, ce trésor des humains,
Que deux frères jumeaux ont planté de leurs mains,
Couvre de tes rameaux deux amans que j'adore;
Pour voir long-temps leurs feux, ah! crois long-temps [encore;
Rappelle quelquefois ma mémoire en ce lieu,
Et reçois, quand je pars, mon éternel adieu!
Allons, séparons-nous. Elle approche; ah! je tremble.

## SCÈNE II.

OZÉPHINE, WLADAMIR.

OZÉPHINE.

Nous pouvons donc nous voir, et vivre encor ensemble!
C'est le ciel, Wladamir, qui, veillant sur mes jours...

WLADAMIR.

A du bras de mon frère emprunté le secours.
C'est lui qu'il a choisi; vous êtes sa conquête;
Votre hymen...

OZÉPHINE.

Qui vous dit que mon hymen s'apprête?

WLADAMIR.

Cet hymen pourrait-il vous déplaire aujourd'hui?
Votre cœur dès long-temps s'intéressait pour lui...

OZÉPHINE, à part.

Mon cœur... Dieu! que dit-il?

WLADAMIR.

L'amour, cachant sa flamme,
S'avance inaperçu, se glisse dans notre ame.

OZÉPHINE.

Il est vrai.

WLADAMIR.

Cet amour, l'ame de nos travaux,
Prête à nos cœurs sa vie, et son charme à nos maux.
C'est par lui que Fœdor vous contemplait absente;
C'est pour vous qu'il domptait d'une main si puissante
Les monstres des forêts et les monstres des eaux :
Et moi, simple pasteur, veillant sur des troupeaux,
Je vous voyais au loin errer avec nos rennes.
Le voilà ce rocher d'où mon œil, dans ces plaines,
Volait sur votre trace; où je tremblais, hélas!
Qu'un perfide glaçon ne vînt trahir vos pas,
Ou que d'un sol tranchant l'inégale rudesse
De vos pieds délicats n'offensât la mollesse.
C'est là, pour vous l'offrir, qu'en l'appelant tout bas
J'allais cueillir la fleur qui perce nos frimas;
Par mon souffle et mes vœux je la pressais d'éclore.
Qu'ils m'étaient chers ces lieux où je vous parle encore;
Où, pour vous voir toujours, pour vivre près de vous,
J'ai d'un humble pasteur choisi l'emploi si doux!
C'est là que du bonheur j'ai fait l'apprentissage.
Les songes de la nuit me rendaient votre image;

Le jour, en renaissant, me trouvait sur vos pas;
Je ne respirais plus où vous n'existiez pas.
Je poursuivais partout votre trace perdue.
Cessais-je de vous voir, dans la vaste étendue
Tout me semblait flétri, muet, inanimé :
L'univers d'un amant est dans l'objet aimé.
Oh! combien j'ai caché ce secret dans mon ame!
Libre aux bords des torrens confidens de ma flamme,
Je la disais aux flots, aux nuages, aux cieux,
Aux vents fougueux du nord, aux pins silencieux.
Sans oser de nos noms charger leurs troncs funèbres,
C'est là qu'en soupirant je cherchais leurs ténèbres;
Là que j'allais pleurer vers le déclin du jour.
J'ai même consacré l'un d'entre eux à l'amour;
Et pourtant je n'ai point, à l'amitié fidèle,
Moins chéri l'arbre heureux qui croît et vit pour elle;
Oui, j'atteste le ciel...

## SCÈNE III.

WLADAMIR, OZÉPHINE, FOEDOR.

FOEDOR, à part.
O moment fortuné!
(haut.)
Mais, mon cher Wladamir, tu parais étonné.
Oui, j'ai sauvé sa vie; et, si sa main est prête,
L'hymen va sous tes yeux me livrer ma conquête.
Mais quel tendre intérêt animait vos discours?

OZÉPHINE.

Ah ! l'amitié tous trois nous doit unir toujours.

FOEDOR.

Qu'il est doux, au moment d'épouser ce qu'on aime,
De se dire : Elle est libre, et se donne elle-même !
(à Ozéphine.)
C'est notre premier bien, notre cœur est à nous.
Je vous aime, Ozéphine, et ne suis point jaloux.
Mais si d'un autre objet déja préoccupée...
Que dis-je... Hélas ! à peine à la mort échappée...
Laissons le temps calmer vos sens encor surpris ;
Usez de tous vos droits ; rappelez vos esprits ;
A qui sut vous toucher donnez la préférence.
Si j'ai sauvé vos jours, que la reconnaissance
Ne vienne point surtout solliciter pour moi.
Selon votre penchant engagez votre foi ;
Ne craignez ni transport, ni dépit inutile ;
J'attendrai votre choix avec un cœur tranquille.
Vous êtes libre ; adieu.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

WLADAMIR, OZÉPHINE.

WLADAMIR.

Libre... O ciel ! l'êtes-vous ?

OZÉPHINE.

Ah ! qu'a-t-il dit ? choisir !

WLADAMIR.

Si c'était entre nous,
Il faudrait tôt ou tard rompre votre silence.

OZÉPHINE.

Heureux le cœur fidèle à son indifférence !

WLADAMIR.

Son bonheur n'est qu'un calme.

OZÉPHINE.

Il n'a point de tourmens.

WLADAMIR.

Ce calme vous plaît-il ?

OZÉPHINE.

Hélas !

WLADAMIR

De deux amans
Vous pouvez, d'un seul mot, régler la destinée.

OZÉPHINE.

D'avance quelquefois notre ame est enchaînée :
Ne l'avez-vous pas dit ?

WLADAMIR.

Oui.

OZÉPHINE.

C'est en se donnant
Que le cœur doit surtout consulter son penchant.

WLADAMIR.

Et le vôtre, Ozéphine, est en votre puissance ?

OZÉPHINE.

Il connaît le devoir de la reconnaissance.

WLADAMIR.

N'osez-vous dire enfin à qui vous l'accordez ?

OZÉPHINE.

Quoi ! c'est vous, Wladamir, qui me le demandez !

WLADAMIR.

J'aspire à l'obtenir, mais je n'ose y prétendre.
Mon frère a tant de droits...

OZÉPHINE.

N'avez-vous pu comprendre
Que mon cœur, Wladamir, dans tout cet entretien,
Écoutant votre amour, a mal caché le sien ?

WLADAMIR.

L'aurais-je pu prévoir ? Est-il vrai qu'à mon frère
La charmante Ozéphine en secret me préfère ?
L'aveu de son amour s'adresse-t-il à moi ?
Vous vivez par Fœdor.

OZÉPHINE.

Oui, mais je vis pour toi...
Ah ! comment de mes feux te ferais-je un mystère ?
Oui, j'aime, mais toi seul ; toi seul as su me plaire.
Ce n'est pas d'aujourd'hui, va, crois-en mes aveux,
Qu'un penchant mutuel nous entraînait tous deux.
Crois-tu que ton amante eût tant de peine à lire
Dans ce bonheur secret que tu viens de décrire ?
Elle a tout observé : va, cet empressement
Qui marquait tous mes pas des pas de mon amant ;
Pour nos heureux vieillards ta piété touchante ;
Ces soins, ces doux travaux d'une vie innocente ;

Ce départ du matin; nos troupeaux par ta voix
Rappelés sur mes pas, mal comptés quelquefois;
Ce besoin de nous voir; ces tendresses, ces craintes,
Dont je crois même encore éprouver les atteintes;
Ces plaisirs de deux cœurs l'un à l'autre attachés,
Toujours si bien sentis, toujours si bien cachés :
Je me souviens de tout, l'amour sut m'en instruire;
Tout ce qu'il t'inspirait, tout ce qu'il t'a fait dire,
Va, je l'ai recueilli; va, je n'ai rien perdu;
Tu n'avais point parlé, j'avais tout entendu.
Mon choix, mon choix est fait.

WLADAMIR.

Oh! comment le comprendre
Cet excès de bonheur qui vient de me surprendre!
Quel attrait, quels rapports, ou quels destins heureux
Avaient uni nos cœurs par d'invisibles nœuds!
Cependant, aux transports de ma vive alégresse,
Le malheur de mon frère a mêlé la tristesse.
Lorsqu'il venait pour toi d'annoncer son amour,
Devais-je, hélas! du mien te parler à mon tour?
Je fuyais, je cherchais une terre inconnue;
J'allais, désespéré, mourir loin de ta vue;
J'emportais mon secret à moi seul confié;
Tu n'as fait que paraître, et j'ai tout oublié.
O Fœdor! ô mon frère! ami cher, ami rare,
Faut-il...

OZÉPHINE.

Me crois-tu donc insensible et barbare?

Penses-tu que mon cœur ne me répète pas
Qu'il me vient à l'instant d'arracher au trépas?
Oui, d'une sœur pour lui je ressens la tendresse;
J'admire avec transport sa fierté, sa jeunesse,
Votre noble amitié, son courage, sa foi.
Mais, en te ressemblant, hélas! il n'est pas toi.
Oui, je suis une ingrate, et je dois le paraître;
Mais je le suis pour toi, mais je gémis de l'être.

WLADAMIR.

Je prévois ses transports, ses pleurs, son désespoir.

OZÉPHINE.

Ah! le prix qu'il exige est-il en mon pouvoir?
Mon cœur est-il à moi? Comment de ma pensée
Ton image jamais serait-elle effacée?
Tu ne me réponds pas!

WLADAMIR.

Ah! que pour ton amant
Le malheur de son frère est un crüel tourment!
Il faut que, devant lui, mon ardeur se déclare.

OZÉPHINE.

Songes-y, Wladamir : tu deviendrais barbare.

WLADAMIR.

Mais, si j'étais perfide? Oh! je ne le suis pas.

OZÉPHINE.

Nous taire est un devoir : voudrais-tu donc, hélas!
Enfoncer le poignard dans le cœur de ton frère?
Couvrons, couvrons nos feux des voiles du mystère.

WLADAMIR.

Quand Fœdor, à l'instant, a paru devant nous,
Je n'ai vu dans ses yeux ni soupçon, ni courroux ;
Pourquoi de ton amour, s'il avait connaissance,
Contraindrait-il un cœur qui s'est donné d'avance?
Voici ses propres mots; il a dit devant moi :
« Selon votre penchant engagez votre foi;
« Adieu, vous êtes libre. »

OZÉPHINE.

Oui; mais si dans son ame
Tant de tranquillité lui venait de sa flamme?
Son cœur juste et sensible a sans peine écouté,
Dans un premier instant, sa générosité;
Mais tout peut l'éclairer. Aigri par la contrainte,
S'il se montrait terrible, ou s'armait de la feinte?
Si, d'un feu que la cendre eût couvert un moment,
S'échappait tout à coup un vaste embrasement?

## SCÈNE V.

WLADAMIR, OZÉPHINE, CLODOSKIR.

CLODOSKIR.

Wladamir, Ozéphine, hélas! dans l'instant même
Fœdor vient de sortir, seul, dans un trouble extrême.
On eût dit que, le cœur plein d'un soupçon jaloux,
Il allait loin de nous exhaler son courroux.
Qui peut donc l'agiter? Il va rentrer sans doute.

Ces bords cacheraient-ils un rival qu'il redoute ?
Avec moi, s'il se peut, tâchez de pénétrer
La cause du transport qui paraît l'égarer.
Je sors ; je veux le voir.

(Il sort précipitamment.)

## SCÈNE VI.

WLADAMIR, OZÉPHINE.

(Tous deux arrivent sur la scène dans la plus grande agitation.)

WLADAMIR.

Hé bien, que faut-il faire ?
Que résoudre ?

OZÉPHINE.

Attendez : c'est l'amour qui m'éclaire.
Wladamir, écoutez : croyez-en mon effroi,
Ses soupçons tomberont plus sur vous que sur moi.
Pour trouver un rival que voit partout sa crainte,
Il peut tout employer, la vérité, la feinte,
Les doux épanchemens de la tendre amitié,
La voix du sang, l'amour, et surtout la pitié.
Cachez bien votre ardeur, cachez sa violence.
Et moi, je feindrai donc la triste indifférence !
Oh ! qu'il va m'en coûter ! mais enfin, j'y consens,
Mon front déguisera l'amour que je ressens.
D'une fausse froideur j'armerai mon visage.
Mais il nous faut surtout unir notre courage ;

Nous en aurons besoin. Si j'en crois ma terreur,
L'amour doit dans Fœdor se joindre à la fureur.
Quels périls vont troubler notre flamme innocente!
Je t'adore en tremblant; mon bonheur m'épouvante,
O mon cher Wladamir!

WLADAMIR.

Bannissons cet effroi.

OZÉPHINE.

Je l'écarte; il m'accable, il est plus fort que moi.
Va, crois-en mon instinct; cet instinct c'est ma flamme!
Il veille, il m'avertit, il est l'œil de mon ame.
Cher Wladamir, j'espère et tremble tour à tour;
Mais qui n'a jamais craint n'a pas connu l'amour.
Écoute : dans ton cœur ton frère voudra lire;
Promets-moi, par serment...

WLADAMIR.

Parle, que faut-il dire?

OZÉPHINE.

Que, pour cacher ses feux, Wladamir, sur sa foi,
S'engage à m'obéir, à n'écouter que moi.

WLADAMIR.

Hé bien, oui : tu seras (ciel, entends ma promesse!)
De mes vœux, de mes pas, souveraine maîtresse;
Si j'enfreins mon serment sans m'arracher le jour,
Que le ciel me punisse en m'ôtant ton amour!

OZÉPHINE.

C'est assez; fuis.

WLADAMIR.

Un mot.

OZÉPHINE.

Non, quittons-nous.

WLADAMIR.

Écoute :

Le ciel à nos soupirs s'intéresse sans doute.
Jamais deux orphelins n'ont armé son courroux ;
J'espère...

OZÉPHINE.

Oui, je te crois ; Dieu veillera sur nous.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

ROMANOF, CLODOSKIR.

CLODOSKIR.

Oui, j'ai bien d'Ozéphine observé le visage;
D'un calme indifférent il présente l'image;
Fœdor fit tout pour elle, en lui sauvant le jour;
Mais la reconnaissance, hélas! n'est pas l'amour.
Dans l'heureux Wladamir rien ne trouble ou n'altère
Cette tendre amitié qui l'attache à son frère.
Il m'a paru tranquille.

ROMANOF.

Ainsi, Fœdor jaloux
Ne voit pas dans son frère un objet de courroux?

CLODOSKIR.

D'aucun soupçon sur lui son ame n'est blessée;
Il n'oserait pas même en avoir la pensée.
Mais pour rivaux peut-être il craint les jeunes fils
De ces mortels puissans qui, de leur rang épris,
Exilés comme nous, nourrissent en silence
De leur rappel prochain l'orgueilleuse espérance.
Fœdor, dans un caprice, inquiet, égaré,
Sorti pour un moment, aussitôt est rentré.

Le calme est dans ses traits; rien encor n'est à craindre.

ROMANOF.

Mais je connais l'amour; il est habile à feindre.

CLODOSKIR.

Va, j'aurai l'œil sur eux; et, si Fœdor paraît,
Je saurai sur son front démêler son secret.

ROMANOF.

Mais un autre danger nous menace peut-être.
L'impitoyable Orox, plus cruel que son maître,
Dans le fond de son cœur nous condamne au trépas.
Jusque dans ces déserts il surveille nos pas.
Pour asservir le czar et gouverner l'empire,
Que de grands avec nous n'a-t-il pas fait proscrire!
Il nous hait, nous redoute, et craint que quelque jour
L'empereur ne nous rende aux désirs de la cour.
Si, loin de ce climat, sous un ciel plus tranquille,
Pour nous, pour nos enfans, nous cherchions un asile?
Un peuple généreux, le Tartare indompté
Nous offre cet asile avec la liberté.
Acceptons ses secours, et brisons notre chaîne.

CLODOSKIR, avec l'effusion de la prière.

Hé! que peut des humains la sagesse incertaine?
Voyageurs égarés, grand Dieu! nous ne voyons
Pour diriger nos pas que de faibles rayons.
Nos moyens les plus sûrs trompent notre espérance:
Seul, tu tiens le succès; il est en ta puissance.
Nous ne regrettons plus ni nos biens ni nos rangs;
Mais de leurs passions sauve au moins nos enfans!

Que l'amour, la beauté ne leur soit point funeste !
Jouir de leurs vertus, voilà ce qui nous reste.
Conduis-les; sois leur père, et que par tes secours
Leur bonheur, s'il se peut, prolonge encor nos jours!
Ozéphine paraît; viens; et, sans les contraindre,
Cachons à nos enfans tout ce qu'ils nous font craindre.
Sortons, cher Clodoskir.

(Ils sortent ensemble.)

## SCÈNE II.

OZÉPHINE.

Ah ! Fœdor, je le crains,
Sous un calme apparent cache d'affreux desseins.
Il a voulu peut-être, en éprouvant son frère,
De notre amour caché découvrir le mystère.
Aurait-il réussi ? D'où vient que mon amant
N'est pas auprès de moi dans ce triste moment?
De ce qui s'est passé craindrait-il de m'instruire ?
Je l'aperçois; il vient. Dieu ! que va-t-il me dire?

## SCÈNE III.

OZÉPHINE, WLADAMIR.

OZÉPHINE.

Parle; as-tu vu Fœdor ?

WLADAMIR.

Je le quitte à l'instant.

Sous un dehors tranquille, et le cœur palpitant :
« Wladamir, m'a-t-il dit, je connais ta franchise ;
« Dans le fond de ton cœur il faut qu'enfin je lise :
« Comme amis, en un mot, parlons-nous sans détour.
« Si les yeux d'Ozéphine ont causé ton amour,
« Si le sien y répond, sans gémir, sans me plaindre,
« A souffrir sans espoir je saurai me contraindre;
« Et, prenant sur moi-même un pouvoir absolu,
« Je me dirai : Cédons, le destin l'a voulu.
« Je verrai sans regret le bonheur de mon frère. »
A son air, à son geste, à son discours sincère,
A cet accent heureux qui, du soupçon vainqueur,
Même en dépit de nous, met la foi dans un cœur,
Je sentais cet attrait qui séduit et qui touche,
Et mon secret déja s'échappait de ma bouche.
Dans mon sein tout à coup il s'est précipité;
Et soit que, dans l'excès de sa crédulité,
Ma pitié lui parût un indice infaillible
Du bonheur innocent d'un cœur encor paisible;
Ou soit qu'à le tromper l'Amour ingénieux
Eût mis, pour nous servir, un bandeau sur ses yeux :
« Ah, Wladamir ! dit-il, tout ne m'est pas contraire;
« Je n'aurai pas du moins un rival dans mon frère.
« Je l'ai craint quelque temps; mais non, tu n'aimes pas.
« Je puis gémir sans trouble et pleurer dans tes bras.
« Ce n'est point, à souffrir, toi que le ciel destine;
« Tu n'as point à fléchir la cruelle Ozéphine;
« Tu n'éprouveras point, pour cette ingrate épris,

« L'horreur de voir tes feux payés par le mépris. »
A ces mots, j'ai senti tout mon cœur se confondre;
Et muet, et surpris, je n'ai pu rien répondre.

OZÉPHINE.

Ainsi donc ses soupçons ne tombent pas sur toi ?

WLADAMIR.

Non, je ne les crains plus. Mais admire avec moi
Comme aisément l'amour à l'erreur s'abandonne!
Les fils de ces guerriers proscrits par la couronne,
Qui, sur des chars glissans plus prompts què les éclairs,
Ont paru quelquefois dans ces vastes déserts...

OZÉPHINE.

Hé bien ?

WLADAMIR.

Il en a vu qui, brûlant dans leur ame,
Ont arrêté sur toi des regards pleins de flamme.
Déja dans ses soupçons, plein d'un transport affreux,
Il les hait, les menace, et veut s'armer contre eux.

OZÉPHINE.

Je frémis !

WLADAMIR.

« Tiens, dit-il; un soir, près d'un abyme
« Que des bouleaux couvraient de leur tremblante cime,
« Je rencontrai l'un d'eux. Dans un accès jaloux,
« Quand j'allais à l'instant l'immoler sous mes coups,
« J'ai cru voir (et le lieu m'offre encor son image)
« Quelques uns de tes traits empreints sur son visage.
— Tes coups, lui répondis-je, ont été suspendus ?

La pitié... — « Non, dit-il; je le hais encor plus.
« Je me fuis, je me crains, je ne suis plus moi-même;
« Tout me trouble ou m'irrite; enfin depuis que j'aime,
« Furieux de désirs, ou de crainte abattu,
« J'ai perdu ma raison, peut-être ma vertu.
« Me voilà, Wladamir. »

OZÉPHINE.

Dans ce désordre extrême,
Il peut nous perdre, hélas! et se perdre lui-même.
Dis-moi : dans ses fureurs, crois-tu qu'il oserait
Attenter à tes jours?

WLADAMIR.

Non, il m'épargnerait.

OZÉPHINE.

Quoi! si de t'observer faisant sa seule étude,
Il avait de nos feux acquis la certitude,
Les droits de l'amitié balanceraient l'amour?

WLADAMIR.

Avant de m'immoler, Fœdor perdrait le jour.

OZÉPHINE.

S'il était, à ta place, adoré d'Ozéphine,
Céderait-il la main que mon cœur te destine?

WLADAMIR.

Peut-être.

OZÉPHINE.

En cet effort, pourrais-tu l'égaler?

WLADAMIR.

A mon frère, dans tout, je voudrais ressembler.

OZÉPHINE.

Enfin que ferais-tu ?

WLADAMIR.

Qui ? moi...

OZÉPHINE.

Réponds sans feindre.

WLADAMIR, après un moment de silence.

Je ne sais.

OZÉPHINE.

Tu ne sais... Oh! que je suis à plaindre!
Tu ne sais ! c'est ainsi que tu m'as répondu !
Ce mot triste et cruel, l'ai-je bien entendu ?

WLADAMIR.

Ah ! je vis pour tous deux; tous les deux je vous aime.
Comme mon amitié, mon amour est extrême.
Mon cœur suffit à tout. Mais quoi ! mettrai-je, hélas !
Un terme à l'amitié quand l'amour n'en a pas ?

OZÉPHINE.

De tes affections qu'elle soit la plus forte,
J'y consens, Wladamir; mais que l'amour l'emporte.
Est-il un sentiment qui le puisse égaler ?
On souffre tout pour lui : mais comment l'immoler !
Assemble autour de moi tous les maux de la terre,
La crainte, la douleur, le mépris, la misère,
L'exil, les fers, la mort ; si je me dis tout bas :
*On m'aime ;* c'est assez, je ne me plaindrai pas.

WLADAMIR.

Reprends dans ma tendresse une entière assurance.

OZÉPHINE.

Qu'il m'est doux, Wladamir, d'oublier ton offense!
Tu vois, c'est sans effort. Mon amant a parlé;
Un mot blessa mon cœur, un mot l'a consolé.
Fœdor vient; de nos feux, ciel! couvre le mystère.

WLADAMIR.

Ah! tu n'oublieras pas qu'il est toujours mon frère?
Il souffre, je le plains.

OZÉPHINE.

Veux-je t'en empêcher?
Mais il est ton rival. Je le vois s'approcher;
Va, laisse-nous.

(Wladamir sort.)

## SCÈNE IV.

OZÉPHINE.

Du moins, jusqu'à présent, ma feinte,
Tout en blessant son cœur, n'a causé que sa plainte.

## SCÈNE V.

OZÉPHINE, FOEDOR.

FOEDOR.

Oui, j'ai craint que mon frère, élevé dans ces lieux,
N'eût senti le premier le pouvoir de vos yeux.
L'un de l'autre toujours recherchant la présence,
Se voit-on si long-temps avec indifférence?

Comment se figurer que, calme en son dédain,
Un cœur fait pour aimer...

OZÉPHINE.

Mais, par vous-même enfin,
N'auriez-vous donc pas pu, si l'amour nous éclaire,
D'un feu qu'on vous cachait découvrir le mystère?
Rien ne me dérobait à vos regards jaloux.
Je voyais chaque jour et Wladamir et vous.
Pourquoi donc mon penchant, quand j'ignorais le vôtre,
Se serait-il porté plus sur l'un que sur l'autre?
Égaré par l'amour, trop plein de ses appas,
Vous ne concevez point de cœurs qui n'aiment pas?
Faut-il donc que le mien...

FŒDOR.

Craint-il d'avoir un maître?
Cette crainte, Ozéphine, est un bonheur peut-être.
Mais quand mon frère et moi ne pouvons rien sur vous,
Un autre objet peut-être est plus heureux que nous.

OZÉPHINE.

Quelle erreur est la vôtre!

FŒDOR.

Ozéphine, ah! pardonne;
Prends pitié des tourmens que ton amour me donne.
Fille de ces déserts, l'aimable vérité
Sur tes lèvres sans doute a toujours habité.
Parle, ouvre-moi ton cœur: l'hymen, malgré ses charmes,
Lui ferait-il sentir moins d'attraits que d'alarmes?
Peut-être de ce joug est-il épouvanté?
Peut-être enfin qu'aussi, par l'amour enchanté,

Il nourrit en secret son charme involontaire?
Ah! si, pour me cacher cet innocent mystère,
Tu ne m'avais montré qu'une fausse froideur,
Ne crains point ton aveu, réponds avec candeur.
Va, n'appréhende point que ma fureur m'égare :
Je suis impétueux, mais ne suis point barbare.
Si tu n'as point encore aimé jusqu'à ce jour,
Il viendra ce moment de connaître l'amour.
Mais alors souviens-toi qu'en dédaignant ma flamme
Jusqu'au dernier moment tu régnas sur mon ame;
Que pour toi mille fois tout mon sang eût coulé,
Qu'excepté mon amour je t'ai tout immolé,
Et qu'à tes pieds j'ai mis ma flamme obéissante.

OZÉPHINE.

Pourquoi donc à l'hymen faut-il que je consente?
Pourquoi, tremblante encor du plus mortel danger,
Dans celui de l'amour me faut-il engager?

FEODOR.

Tu le veux? J'obéis. Hé bien, mon ame ardente
Attendra, s'il le faut, ton ame indifférente.
J'espère, en t'adorant, vaincre un jour ta froideur :
Oui, l'amour peut finir par te donner un cœur.
Ne crains point mon reproche, il expire. Que dis-je!
Je saurai de l'amour attendre ce prodige;
Et s'il trompe mes vœux, s'il ne peut t'enflammer,
J'aimerai sans espoir; mais du moins c'est aimer.
Qui sait si mon malheur ne viendra pas te dire :
C'est par lui que je vis, c'est pour moi qu'il respire?

Qui sait si dans ton cœur ne naîtra point un jour
Quelque ombre de pitié qui ressemble à l'amour ?

OZÉPHINE.

Ah, Dieu !

FŒDOR.

Cette pitié s'y ferait-elle entendre ?
Non, je n'espère pas qu'il daigne un jour se rendre.
Mais enfin tu l'as dit, j'ai dû croire et je croi
Que ce cœur à tout autre est fermé comme à moi.
Mais si j'apprends jamais qu'une bouche aussi pure
Ait payé ma candeur d'une vile imposture ;
Si j'apprends qu'un rival, en secret adoré,
Dans ton perfide cœur m'ait été préféré ;
(Je ne t'abuse pas) quelque part qu'il respire,
Ma haine me suffit et saura m'y conduire.
Il se croirait en vain à mes coups échappé,
Tôt ou tard, sous ce fer il tomberait frappé ;
Et tu pourras juger, par l'excès de ma rage,
Si je sais égaler le supplice à l'outrage.
Tu m'entends, Ozéphine ?

OZÉPHINE.

Oh ! tu me fais trembler.

FŒDOR.

Hé bien ! pour me fléchir et pour me consoler,
Jure-moi, par le Dieu de l'orphelin timide,
Par ce Dieu qui déteste et punit le perfide,
Jure-moi, sur ton cœur, que d'un rival heureux
Jamais, jamais ta main ne comblera les vœux.

Avant qu'un tel malheur m'accable et me déchire,
En brûlant à tes pieds, souffre au moins que j'expire.
Ce serment suffira pour calmer mes ennuis.

OZÉPHINE.

Ah, Fœdor...

FŒDOR.

Parle.

OZÉPHINE.

O ciel!

FŒDOR.

Achève.

OZÉPHINE.

Je ne puis.

FŒDOR.

Tu ne peux... C'est assez. C'est ta dernière injure.
Oui, me voilà guéri, ma raison me l'assure.
Avec quel calme, ô ciel! si long-temps agité,
Je passe de mon trouble à la tranquillité!
Oui, je dénoue enfin ma chaîne humiliante;
La beauté nous ravit; l'orgueil nous désenchante.
Un homme tôt ou tard, après un peu d'ennui,
Remonte au noble rang que le ciel fit pour lui.
J'ai préservé vos jours d'un péril manifeste;
La pitié le voulait, le souvenir m'en reste.
J'ai servi mon rival; il peut, sans hésiter,
Venir m'en rendre grace et m'en féliciter.
Gardez pour son hymen votre main toute prête;
Je le verrai sans trouble emmener sa conquête:

Voilà tout le courroux qui s'empare de moi.

OZÉPHINE.

J'ai craint votre douleur, c'était mon seul effroi.
Brûlez pour une épouse et plus tendre et plus belle.
Que vos vœux, vos soupirs, que vos jours soient pour elle.
Vous devez bien penser que, pour donner ma foi,
J'ai le droit à mon tour de disposer de moi.
Puissions-nous par l'hymen être heureux l'un et l'autre;
Vous sans gêner mon choix, moi sans gêner le vôtre!
Mes jours sont un bienfait de vos soins généreux;
Mais ce qui les rend chers doit l'emporter sur eux.
Pour rendre enfin la paix à votre ame éperdue,
Je ne veux plus, Fœdor, m'offrir à votre vue.
Adieu.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI.

FOEDOR.

Qu'ai-je entendu? quels dédains... ah! pourquoi
Mon frère, en ce moment, n'est-il pas avec moi?

## SCÈNE VII.

FOEDOR, WLADAMIR.

FOEDOR.

Wladamir, à mes yeux que ta présence est chère!

WLADAMIR.

Ah, Fœdor, tu pâlis!

FŒDOR.

Si tu savais, mon frère,
De quel air de mépris, d'insensibilité,
Avec quel froid dédain l'ingrate m'a quitté!
Ah, Dieu!

WLADAMIR.

Calme tes sens.

FŒDOR.

Ce n'est pas tout; elle aime,
Elle chérit sa flamme, et l'enferme en soi-même.
Écoute, Wladamir: le ciel a, par pitié,
Placé tout mon bonheur dans ta tendre amitié.
Il peut guérir par toi les maux qu'il me prépare.

WLADAMIR.

Parle; qu'exiges-tu?

FŒDOR.

Va trouver la barbare;
Dis-lui qu'en l'outrageant, égaré, furieux,
Je m'enivrais d'amour, de bonheur dans ses yeux;
Que, tremblant à ses pieds, je lui ramène encore
L'esclave qui la sert et l'amant qui l'adore.
Dis-lui bien que la voir, ne la possédant pas,
Est l'unique moyen d'empêcher mon trépas;
Que c'est là mon seul vœu, mon unique prière.

WLADAMIR.

Ah! quelle est ta douleur! reviens à toi, mon frère.

Écoute la raison, reprends-la dans mes bras.

FŒDOR.

Hé bien, oui... je ferai tout ce que tu voudras.
Mais écoute : mes yeux ont vu dans les ténèbres
Errer les jeunes fils de ces proscrits célèbres
Qui, par les jeux du sort quelque temps exilés,
Au faîte des grandeurs sont souvent rappelés.
L'un d'eux, cher Wladamir, aura pu la séduire.
Des grandeurs à ses yeux l'espoir aura pu luire ;
C'est une femme enfin. Mais il faudra, je croi,
Que mon heureux rival l'entraîne loin de moi.
C'est là que je l'attends ; car leur fuite imprévue
Prétendrait vainement la soustraire à ma vue.
Nous verrons quels exploits, quels titres, quels bienfaits
Oscra m'opposer ce rival que je hais.
Qui courut le premier secourir son amante ?
Du sein des flots glacés qui la tira mourante ?
Par qui des deux enfin voit-elle encor le jour ?
Mais ce rival obscur, si fier de son amour,
Qu'a-t-il osé tenter ? qu'a donc fait son courage ?
Et c'est lui qu'on préfère, et c'est moi qu'on outrage !
Je sais qu'un vil serpent, par un aigle enlevé,
Loin de son sol impur jusqu'au ciel élevé,
S'agite en cent façons sous sa serre sanglante,
Qu'il s'attache à son sein, le blesse, le tourmente ;
Qu'il se gonfle de rage, et siffle de courroux,
Et de son triple dard lui prodigue les coups.
Oui; mais le roi des airs, planant dans son empire,

En fait pleuvoir le sang, le perce, le déchire,
Dénoue, en les tranchant, ses replis odieux,
Les jette sur la terre, et se perd dans les cieux.

WLADAMIR.

Fœdor, tu hais donc bien ce rival?

FOEDOR.

Je l'abhorre.
Ma fureur lui sourit, mon calme le dévore.
Je le cherche partout, et partout je le voi.
Dans mes soupçons jaloux.... s'il était devant moi?
S'il était sous mes yeux... si c'était toi, perfide...
Pardonne, Wladamir; c'est un éclair rapide
Qui part, brille dans l'ombre et tout à coup s'enfuit.
Juge du trouble horrible où l'amour m'a réduit!
Oui, je veux l'immoler aux yeux de la cruelle,
Voir son corps palpitant, le traîner devant elle.

WLADAMIR.

Mais si l'ingrate ici se plaçait sous tes coups?

FOEDOR.

Tu me verrais d'abord tomber à ses genoux.
Ah, cruel! qu'as-tu fait? tu m'ôtes ma furie.
Non, je n'étais pas né pour tant de barbarie.
Mais c'en est fait; je sens s'approcher mon trépas.

WLADAMIR.

Tu mourrais... loin de moi!

FOEDOR.

Ce sera dans tes bras.

WLADAMIR.

Fœdor !

FŒDOR.

O mon ami ! plus heureux que ton frère,
A mes lâches tourmens ton ame est étrangère.
Libre d'un vil amour, tu n'as senti jamais
De quel poison mortel il abreuve ses traits.
Jure-moi dans l'instant (j'en veux ta main pour gage)
Que sans amour, sans joug, sans aucun esclavage,
Loin d'un sexe cruel dont toi-même as pu voir
Sur ce cœur courageux le funeste pouvoir,
Avides de combats, de périls honorables,
Intrépides amis, frères inséparables,
Nous emploîrons nos bras et nos soins généreux
Partout où nous pourrons servir les malheureux,
Partout où la justice appellera nos armes,
Partout où l'orphelin nous montrera ses larmes.
S'il est quelques vieillards pressés par le besoin...

WLADAMIR.

Hélas ! pour en trouver, faut-il aller si loin ?
Abandonnerons-nous au bout de sa carrière
Le vieillard généreux qui nous servit de père,
Un vieillard qui soudain, s'il voyait tes douleurs,
Expirerait peut-être en te couvrant de pleurs ?

FŒDOR.

Hélas ! jusqu'où l'amour m'avilit et m'égare !
En vain je me débats sous un astre barbare ;
Je l'entends, il s'explique, il lui faut obéir.

Mais la victime est prête.

WLADAMIR.

Hélas! tu vas mourir.
Je vois ce qu'en secret ton désespoir médite;
Tu prétends me tromper, m'échapper par la fuite.
Tu veux, las de tes jours, recourir au trépas;
Mais je veille sur eux, mais je suis tous tes pas.
Je mourrai si tu meurs.

FŒDOR, dans un grand affaissement.

Si le ciel moins sévère
M'avait donné du moins un rival dans mon frère,
Heureux de son bonheur, dans ma tendre pitié,
J'eusse immolé pour lui l'amour à l'amitié;
Je le pense du moins.

WLADAMIR.

Et cet effort suprême,
Si nos cœurs n'en font qu'un, si tu crois que je t'aime,
Douterais-tu, Fœdor, que ton frère, à son tour,
Ne t'eût, quoique à regret, immolé son amour?

FŒDOR.

Tu pleures, Wladamir?

WLADAMIR.

Oui, je verse des larmes;
Je te vois expirant.

FŒDOR.

Apaise tes alarmes.
Nous nous sommes toujours aimés dès le berceau;
Cette tendre amitié je l'emporte au tombeau:

C'est assez pour mon cœur.

WLADAMIR.

Tout le mien se déchire.

Wladamir doit mourir lorsque Fœdor expire.

FŒDOR.

Oui, je meurs, Wladamir; soutiens-moi par pitié.

WLADAMIR, en le soutenant et en le conduisant.

J'ai vu ton désespoir, crois à mon amitié :
Je sens ce que je dis, je sais ce qu'il faut faire.
Tu verras si je t'aime et si je suis ton frère.

(Ils rentrent dans les cabanes.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente, dans un autre endroit très solitaire de la Sibérie, mais voisin et différent du premier, un pauvre monastère avec sa chapelle et son clocher; c'est celui des frères hospitaliers de Saint-Basile. On en voit les cloîtres, les salles destinées à recevoir les étrangers, et tout ce qui peut servir dans ce climat à l'exercice des fonctions de l'hospitalité et de la charité religieuse. Tous les bâtimens qui en font partie sont couverts de neige et de glaçons qui pendent de tous côtés.

Le ciel est triste et nébuleux. Les vents de la tempête sont déchaînés. Ils mugissent au loin, sous la première entrée du monastère et dans les branches des arbres qui l'avoisinent.

La musique de l'ouverture pourrait rendre ce bruit effroyable et lugubre.

---

## SCÈNE I.

EDMOND, ULRIC.

EDMOND.

Quel jour! quel triste ciel! l'hiver dans ces climats
N'a jamais entassé de plus cruels frimas.
Leur aspect seul me glace et me rend immobile.
Que je plains le mortel qui peut manquer d'asile,
Qui, saisi par le froid, par le froid pénétré,

Dans des chemins trompeurs se désole égaré!
Comme le jour pâlit! comme les vents rugissent!
O malheureux humains que les mers engloutissent,
Sur des écueils du moins sauvez-vous du trépas!
Du naufrage échappés, peut-être n'ont-ils pas,
Dans quelque île déserte où le destin les jette,
Un arbre qui les couvre; et moi j'ai ma retraite.
Ulric, cherche partout. Qu'au désespoir réduit,
Le voyageur perdu près de nous soit conduit.
N'oubliez rien : secours, activité, tendresse.
Je ne puis plus, hélas! courbé par la vieillesse,
Partager des travaux si sacrés et si doux.
Partez à l'instant même; emmenez avec vous,
Pour seconder nos vœux, ces animaux fidèles
Que la reconnaissance a choisis pour modèles,
Sensibles, vigilans, intrépides, soumis,
Qu'à l'homme en tout climat Dieu donna pour amis.

ULRIC.

O vertueux Edmond, notre généreux père!
Dans vous la charité descendit sur la terre.
Qu'au ciel qui nous la donne il est doux d'obéir!
Servant les malheureux, nous croyons le servir.

EDMOND.

Allez, Ulric, allez.

(Ulric sort.)

## SCÈNE II.

EDMOND.

D'où naît donc ma tristesse ?
J'écarte vainement le trouble qui m'oppresse.
Comment dans l'avenir m'expliquer cet effroi
Qui semble à ma pitié se joindre malgré moi ?
Que doit-il m'arriver ? je ne sais, mais je tremble;
Je crois voir fondre ici tous les malheurs ensemble.
Ah ! pour les soulager, Dieu juste et bienfaisant,
Accordez-moi toujours un cœur compatissant !

## SCÈNE III.

EDMOND, WLADAMIR.

EDMOND.

Est-ce vous, Wladamir ?

WLADAMIR, *égaré.*

Qui ? moi...

EDMOND.

Vous.

WLADAMIR.

Oui, moi-même.

EDMOND.

D'où vient cette pâleur, cette faiblesse extrême ?...
Quel trouble, quel malheur vous a conduit vers nous ?

WLADAMIR.

Quel trouble... ah! permettez...

EDMOND.

Hé bien, expliquez-vous.

WLADAMIR.

Je ne puis. Attendez... Ozéphine... Mon frère...
Que je respire...

EDMOND.

Allons, remettez-vous.

WLADAMIR.

Mon père,
Vous connaissez Fœdor, vous savez nos destins,
Que tous deux du désert on nous nomme orphelins;
Que le sang, l'amitié nous unit dès l'enfance;
Que dans le même sein nous avons pris naissance;
Que ce ciel bienfaisant, en nous rendant jumeaux,
Nous a rendu communs et les biens et les maux?

EDMOND.

Je sais...

WLADAMIR.

Mon frère, hélas! avec excès sensible,
Tendre dans son amour, dans sa fureur terrible,
Brûlant pour Ozéphine, adorant ses attraits,
Implorant un amour qu'il n'obtiendra jamais,
Réduit au désespoir par tant d'indifférence,
Ne sachant où saisir, où porter sa vengeance,
Ne pouvant concevoir qu'on méprise sa foi,
Ivre d'amour pour elle et d'amitié pour moi,

Ayant sauvé des flots cette jeune orpheline,
Criait entre mes bras : Ozéphine ! Ozéphine !
Je l'ai tenu long-temps sur mon sein renversé ;
J'entendais les soupirs de son cœur oppressé.
« Mon frère, disait-il, ah ! tu vois mes alarmes ;
« Trouve-moi mon rival, prends pitié de mes larmes. »
Et dans ce trouble affreux, de soupçons consumé,
Il mourait du tourment de n'être point aimé.
J'ai vu son front changer, tout son corps immobile,
Son sourire effrayant, son délire tranquille,
Et crois encor le voir, après un long transport,
Étendu sur la terre en attendant la mort.

EDMOND.

Qui vous amène enfin ?

WLADAMIR.

Troublé, l'ame éperdue,
Craignant de réveiller ses soupçons par ma vue,
J'ai fui ; je viens à vous, pleurant, seul, sans dessein.
Mon œil avide, errant, partout sur mon chemin,
Cherchait...

EDMOND.

Et quoi ?

WLADAMIR.

(Le ciel a trompé mon envie)
Quelque monstre affamé qui m'arrachât la vie.

EDMOND.

D'où naît cette fureur ?

WLADAMIR.

Je veux mourir.

EDMOND.

Pourquoi?

WLADAMIR.

Otez-moi donc mon frère expirant devant moi.

EDMOND.

Mon fils, reste avec nous. Ma voix, ce lieu peut-être
Calmera des douleurs dont tu n'es plus le maître.

WLADAMIR.

Ah! cachez-moi d'abord, mon père, à tous les yeux.

EDMOND.

Je voudrais te servir... Par quels moyens? ô cieux!

WLADAMIR.

Mon père, il en est un, l'amitié me l'inspire.

EDMOND.

Quel est-il?

WLADAMIR.

Aidez-moi.

EDMOND.

Hâte-toi de m'instruire.

WLADAMIR.

Faites courir soudain le bruit de mon trépas;
Mais qu'il soit cru partout.

EDMOND.

D'où vient?

WLADAMIR.

J'espère, hélas!

J'espère qu'Ozéphine, ayant pleuré ma perte,
Quand son ame aux douleurs ne sera plus ouverte,
Sensible pour Fœdor, et plaignant son amour,
Lui laissera peut-être entrevoir du retour.

EDMOND, à part.

O d'un cœur fraternel tendresse courageuse!

WLADAMIR.

Je crois du moins par là, par cette adresse heureuse,
Des transports de mon frère apaiser la fureur;
Et, mettant à profit ce bruit et son erreur,
(en pleurant.)
Empêcher que sa mort...

EDMOND, à part.

Je sens couler mes larmes.
(haut.)
De l'orpheline aussi vous adorez les charmes?

WLADAMIR.

Oui, je les idolâtre.

EDMOND.

Ozéphine, à son tour,
A payé votre ardeur par le plus tendre amour?

WLADAMIR.

Je n'en saurais douter.

EDMOND.

Ces feux cachés encore,
Fœdor les connaît-il?

WLADAMIR.

Mon père, il les ignore.

EDMOND.

Il ne soupçonne rien?

WLADAMIR.

Rien.

EDMOND.

Ce frère, entre nous,
Ce que vous avez fait, le ferait-il pour vous?

WLADAMIR.

Plus encore.

EDMOND.

Ainsi donc, cette amitié d'un frère...

WLADAMIR.

C'est pour lui l'air des cieux, c'est pour moi la lumière.

EDMOND.

Mais votre amour...

WLADAMIR.

N'importe. Il vivra, je le veux.

EDMOND.

Est-il bien vrai? qu'entends-je? ô frères généreux!
O cœurs vraiment unis, quel triomphe est le vôtre!
Vous n'osez être heureux aux dépens l'un de l'autre;
Dans un si beau combat vous cédez tour à tour;
Aimant avec fureur, vous immolez l'amour.
Oui, sous vos nobles traits, l'amitié fraternelle
Aux regards des humains offre encor son modèle.
Comme ces feux si purs, ces deux jumeaux sacrés,
Ces astres bienfaisans sur les mers adorés,

De tout cœur généreux vous obtiendrez l'hommage,
Et vos noms à jamais vivront sur ce rivage.

## SCÈNE IV.

EDMOND, WLADAMIR, OZÉPHINE.

OZÉPHINE, à Wladamir.

J'ai vu, j'ai vu ton trouble, et j'ai suivi tes pas.
(à Edmond.)
Venait-il le calmer, mon père, entre vos bras?
Peut-être, de nos feux vous contant le mystère,
Vous a-t-il expliqué les douleurs de son frère?
Hélas! nous le plaignons. Pourquoi, chère à tous deux,
Mon cœur ne peut-il pas se partager entre eux?
Qu'avec le ciel pour nous le vôtre s'intéresse!
Soyez le protecteur d'une chaste tendresse.
Ces cloîtres, cet autel, la paix de ce séjour,
Tout semble, en l'épurant, sanctifier l'amour.
Sans parens tous les deux, dans cet état funeste,
La liberté du moins est un bien qui nous reste.
Le ciel, pour prendre ici le nom charmant d'époux,
Nous a donné le droit de disposer de nous:
Si nous en profitions?

WLADAMIR.

Quoi! tandis que mon frère
Porte un trait qui le blesse et qui le désespère!
Pourrions-nous être heureux quand un malheur certain,
Peut-être en ce moment, met la mort dans son sein?

Quand un rival si cher...

OZÉPHINE.

Mais l'hymen, quoique austère,
De l'amour quelquefois emprunta le mystère.
Est-ce un crime à deux cœurs, par leur charme entraînés,
De former un nœud pur pour lequel ils sont nés?
L'un à l'autre à jamais, oui, le ciel nous destine.
L'orphelin du désert dut aimer l'orpheline.
Conjurons l'Éternel de bénir nos amours.
Sa main dès le berceau nous protégea toujours.
Sous les regards d'Edmond, dans cet humble ermitage,
Qu'un serment mutuel à l'instant nous engage.
Confions-lui nos jours, nos cœurs et nos destins.
Ne fut-il pas toujours le Dieu des orphelins?
Voilà ma main; réponds. Quand j'en suis si jalouse,
Hélas! m'enverais-tu le nom de ton épouse?

WLADAMIR.

Ozéphine, crois-moi, j'appelle avec transport
Le moment fortuné de m'unir à ton sort.
Tout est prêt, je le vois; ta main attend la mienne.
Faut-il qu'un autre nœud m'enchaîne et me retienne!
Le ciel voit mon effort, le ciel voit mon tourment;
Mais il aura pitié des maux de ton amant.
Il y mettra pour prix son bonheur qu'il diffère.
Tu sais si je respecte et je chéris mon frère.
La vérité si belle, avec tous ses attraits,
Fut toujours dans son cœur, ainsi que sur ses traits:
Imitons sa candeur; que cent fois je périsse

Plutôt qu'un seul moment devant lui je rougisse!
Conservons nos deux cœurs aussi purs que le jour :
Altérer la vertu, c'est altérer l'amour.

EDMOND.

Que j'aime, Wladamir, un si noble langage!
La candeur plaît au ciel, et sied bien au courage.
Chérissez votre frère, et que la haine, hélas!
Contre vos cœurs jaloux ne tourne point vos bras!
Qu'entre vous deux jamais l'amitié ne s'altère!
Ce n'est point à demi qu'on déteste son frère.
Mais craignons que Fœdor ne se rende en ces lieux,
Et qu'au moins votre amour n'afflige plus ses yeux.
Moi, je m'en vais chercher, comme mes vœux l'exigent,
D'autres infortunés dont les douleurs m'affligent.

## SCÈNE V.

WLADAMIR, OZÉPHINE.

OZÉPHINE.

Ainsi donc, Wladamir, de l'hymen le plus doux
Le flambeau ne doit pas briller encor pour nous?
Jamais, je l'avouerai, l'amant le plus fidèle
N'avait porté si loin l'amitié fraternelle.
Cette main qu'à tes vœux je viens de présenter
Penses-tu que Fœdor craindrait de l'accepter?

WLADAMIR.

Cesse, je t'en conjure...

OZÉPHINE.

Oui, cette main si chère,
Qu'au prix de tout son sang achèterait ton frère,
Et que, même à tes yeux, implorant ton secours,
Il demandait, pour prix d'avoir sauvé mes jours;
Cette main, dis-je, ici, par ma tendresse offerte,
Tes feux, sans désespoir, en souffriraient la perte?
Ne m'as-tu pas tantôt fait sentir, sans détour,
Que souvent l'amitié l'emporta sur l'amour?
Ce mot m'avait tout dit. Il ne m'a point frappée:
J'aimais, j'aimais, hélas! je dus être trompée.
Ton frère... et crois-tu donc qu'au bruit de ton trépas,
Fœdor à sa douleur ne résisterait pas?
Crois-tu que dans ses pleurs il éteindrait sa flamme?
Que ses regrets eux seuls occuperaient son ame?
Va, l'amour fut vaincu; va, tout est éclairci;
C'est moi que tu fuyais, en te cachant ici.

WLADAMIR.

Moi, te fuir!

OZÉPHINE.

Oui, cruel!

WLADAMIR.

Ah! garde-toi de croire...

OZÉPHINE.

Mon cœur d'un léger tort peut perdre la mémoire;
Je pardonne un outrage à mes faibles attraits:
Mais, ma foi, mon amour...

WLADAMIR.

Daigne oublier...

OZÉPHINE.

Jamais.

WLADAMIR.

Mais mon frère expirait. Dans ma douleur extrême,
Pouvais-je à cet aspect être encore à moi-même?
Tout liait nos deux cœurs : même âge, même rang;
Tous deux nés au désert, tous deux du même sang;
Même ardeur de nous voir, même horreur de l'absence;
Mille doux souvenirs des jours de notre enfance;
Nos sermens d'être unis bégayés au berceau;
L'espoir de l'être encor dans un même tombeau;
La mort qu'il invoquait; la pitié si puissante;
Ce nom de frère enfin...

OZÉPHINE.

Mais, j'étais ton amante.
Un seul, un seul moment, as-tu pu concevoir
Qu'un autre, quel qu'il fût, m'aurait en son pouvoir?
N'étais-je pas, dis-moi, ton ami le plus tendre?
A ce lâche abandon devais-je, hélas! m'attendre?
Voilà, voilà le sort des cœurs infortunés
Qui, sur de vains sermens, se sont trop tôt donnés.
Et cette barbarie, et cet indigne outrage,
Tu l'appelais vertu, tu l'appelais courage!
Je sais trop que ton sexe, orgueilleux de ses droits,
Parle un autre langage, et s'est fait d'autres lois;
Mais l'héroïsme pur dont notre cœur s'enflamme,

Qui fait que pour l'amour rien ne coûte à notre ame,
Il n'appartient qu'à nous. Nous aimons autrement :
Une femme jamais n'a cédé son amant.

## SCÈNE VI.

WLADAMIR, OZÉPHINE, FŒDOR.

FŒDOR, cachant son trouble.

Savez-vous, Wladamir, savez-vous, Ozéphine,
Le bonheur imprévu que le ciel nous destine ?

WLADAMIR.

Quel est-il ?

FŒDOR.

Un décret, par l'empereur rendu,
Partout dans ces déserts vient d'être répandu.
Romanof, Clodoskir, ces deux mortels si justes,
Sont déja rétablis dans leurs emplois augustes.
Par Alexiowitz, qu'il a trop gouverné,
A l'exil, ici même, Orox est condamné.

WLADAMIR.

Par quels bienfaits le czar console enfin l'empire !
Il n'a puni qu'un homme, et la vertu respire.

FŒDOR.

Le ciel a mis le comble à des bienfaits si grands.
Tous deux de Romanof nous sommes les enfans.

WLADAMIR.

Je n'en suis point surpris, je dus être ton frère.

(après un silence de Fœdor.)

Mais, Ozéphine... Hé bien ?

FŒDOR.

Clodoskir est son père.

OZÉPHINE.

Ah ! courons dans leurs bras.

FŒDOR.

Non; restez dans ces lieux.
Ils vont de leur bonheur y rendre grace aux cieux.
Je vous parle en leur nom. Vous devez les attendre.

WLADAMIR.

Sans doute près du czar ils vont bientôt se rendre ?

OZÉPHINE.

Et les autres proscrits sont aussi rappelés ?

FŒDOR.

Il en est un bien cher parmi ces exilés.
Sous quel calme apparent, dans quel profond silence,
Le cœur de deux amans se nourrit d'espérance !
Vous le savez ?

OZÉPHINE, à part et en tremblant.

O ciel !

FŒDOR.

Cet objet de vos feux
Va vous suivre à la cour, va voir combler ses vœux.
Il entend vos soupirs, cet amant si fidèle.
(avec un sourire affreux qui n'est aperçu que d'Ozéphine.)
Peut-être il n'est pas loin.

OZÉPHINE.

Ah ! tout mon corps chancelle.

WLADAMIR.

Que tu parais souffrir !

FŒDOR.

Non, je ne souffre pas.
Je me souviens...

WLADAMIR.

De quoi ?

FŒDOR.

N'as-tu point dans mes bras
Tantôt versé des pleurs ?

WLADAMIR.

Oui.

FŒDOR.

Dans mon trouble extrême,
Mon soupçon n'est-il pas retombé sur toi-même ?

WLADAMIR.

Un moment, il est vrai.

FŒDOR.

Ne m'as-tu pas, dis-moi,
Promis par des soupirs, garanti sur ta foi,
Que, si mon triste amour eût régné dans ton ame,
Tu m'aurais, comme ami, sacrifié ta flamme ?
Tu ne me trompais pas ?

WLADAMIR.

Mais d'où vient que tes yeux
Tantôt pleins de tendresse, et tantôt furieux,
Égarés, incertains...

FŒDOR,
(à part, et dans le tourment du doute.) (haut.)
Se pourrait-il? Écoute.
(avec tendresse.)
O Wladamir!

WLADAMIR, avec la même tendresse.
Fœdor!

FŒDOR, persuadé que son frère n'est pas son rival.
Je m'abusais sans doute.
Embrasse-moi, mon frère.

WLADAMIR.
Et pourquoi frémis-tu?

FŒDOR.
Oh! que je suis heureux de croire à la vertu!
Tiens, dans l'affreux soupçon dont je n'étais plus maître,
Ton front et tes regards ne m'offraient plus qu'un traître;
Peut-être, dans l'erreur dont j'étais aveuglé,
Un seul instant plus tôt, je t'aurais immolé.

OZÉPHINE, à Fœdor.
O ciel! où courez-vous?

FŒDOR, marchant çà et là à pas précipités.
Je ne sais...je l'ignore...
Je suis calme et brûlant... je t'aime et je t'abhorre.

OZÉPHINE, à part.
Quel moment!

FŒDOR.
Wladamir, notre père à la cour
Va bientôt retourner: va, pars, fuis ce séjour.
Je te cède mes droits, ma part héréditaire,

Je reste ici.

WLADAMIR.

Qu'entends-je?

FŒDOR, avec ravissement, lui montrant Ozéphine.

O mon ami! mon frère!
Vois quelle est sa beauté! j'ai douté de ta foi;
Il faut que, comme ami, t'unissant avec moi,
Si tes sermens sont vrais...

WLADAMIR.

Que te faut-il pour gage?

FŒDOR.

M'aider à l'emporter dans quelque antre sauvage.

WLADAMIR.

Moi, seconder un crime!

FŒDOR.

Hé bien! seul, furieux,
Je la saisis, l'enlève, et la cache à tes yeux.

OZÉPHINE.

Fœdor, où suis-je? ô ciel! quel transport vous égare?

FŒDOR.

Tu me fus trop cruelle.

OZÉPHINE.

Et vous êtes barbare!

FŒDOR.

Je le suis, je veux l'être.

OZÉPHINE, en pleurant.

Est-ce ainsi que vos feux...

FŒDOR.

Ah! pardonne aux forfaits de l'amour malheureux.
Sa perfide douceur, de tant de maux suivie,
Et m'enchaîne, et m'arrache et me rend à la vie.
Oui, me voilà vaincu, désespéré, jaloux,
Mais toujours ton amant, je tombe à tes genoux.
Mon œil devrait sans doute, à travers tant de larmes,
En éviter la cause; il cherche encor tes charmes.
Par quel doute obstiné, par quel soupçon fatal,
Dans un frère aussi cher ai-je vu mon rival?
Malheureux que je suis! dans ma rage imprudente,
J'outrage mon ami, j'outrage mon amante.
Je ne méritais pas deux trésors aussi chers.
Hé bien, je m'en vais, seul, au fond de ces déserts;
Et là, sur mon cœur nu, durant la nuit obscure,
Appelant tous les traits lancés par la froidure,
Conjurant les forêts de secouer sur moi
Ces dépôts des hivers qui nous glacent d'effroi,
Immobile et mourant, mon trépas, je l'espère,
Apaisera le ciel, mon amante et mon frère;
Et mon dernier soupir, et mon dernier ennui
Seront du moins encore et pour vous et pour lui!

OZÉPHINE.

Écoutez-moi, Fœdor. Un remords si sublime
N'a fait pour vos vertus qu'augmenter mon estime.
J'ai craint, j'ai respecté, j'ai vu tout votre amour.
Il s'est montré terrible, ardent, pur, sans détour.
Je n'oublierai jamais que je vous dois la vie,

Et sans peine à vos lois je l'aurais asservie
Si de mon cœur alors j'avais pu disposer.
De quelque art avec vous j'ai cru devoir user.
Je vous ai laissé croire à mon indifférence,
Pour ne pas de vos maux aigrir la violence,
Ou peut-être par là pour cacher à vos coups
L'objet qu'aurait cherché votre injuste courroux.
J'aime : je vous le dis ; je n'en fais plus mystère.
Le nom de cet amant, j'ai juré de le taire.
Ainsi, n'espérez pas, par des soins superflus,
Faire changer un cœur qui ne s'appartient plus.
Mais je vous dois ici rendre ce témoignage:
Oui, j'admirai dans vous l'amour et le courage ;
Mais j'admire encor plus, dans ma tendre pitié,
Combien Fœdor surtout fut grand dans l'amitié.
O frères généreux, que rien ne vous sépare !
Dieu bénira sans doute une amitié si rare ;
Et puisse-t-il punir, comme d'un crime affreux,
Quiconque tenterait de rompre ces beaux nœuds !
Peu de mortels, unis d'une amitié si chère,
Ont montré, comme vous, ce spectacle à la terre.
Mais son charme est jaloux ; gardez de l'offenser.
Une ame qui se donne est facile à blesser.
Outragé dans l'amour, quand notre cœur murmure,
Peut-être est-il plus prompt à remettre une injure;
Il est vers son objet aisément ramené,
Et l'ingrat qui nous plaît est bientôt pardonné.
Plus d'une fois pourtant, une amante sensible

A caché ses tourmens sous un dehors paisible,
Et, n'avouant qu'au ciel sa plainte et ses malheurs,
Dans un noble silence a dévoré ses pleurs.
Il est des maux profonds, une douleur muette
Qui nous fait avec joie implorer la retraite.
(à tous les deux.)
Ne suivez point mes pas ; demeurez en ce lieu.
J'ose vous en prier. Laissez-moi seule. Adieu.
(Elle sort dans un grand calme.)

## SCÈNE VII.

WLADAMIR, FOEDOR.

FOEDOR.

D'où vient cette douleur si forte et si tranquille ?

WLADAMIR.

Voudrait-elle chercher quelque secret asile ?

FOEDOR.

L'ingrate me dédaigne. Ah! peut-être l'amour
Aux mépris d'un ingrat la condamne à son tour.

WLADAMIR.

Si nous suivions ses pas ?

FOEDOR.

Non, tu sais sa prière.
Nous devons éviter au moins de lui déplaire.
Reste ici, je le veux. Même sans être aimé,
Va, lorsque notre cœur une fois est charmé,

De la beauté qu'on sert une simple défense,
Un mot est un arrêt de la toute-puissance.
Tu sens, cher Wladamir, combien je dois souffrir;
Mais elle ordonne, j'aime : il lui faut obéir.

(Ils sortent tous les deux.)

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

FOEDOR, WLADAMIR.

FOEDOR.

Oui, mon cher Wladamir, j'ai toujours dans mon ame
Cru qu'un jeune proscrit entretenait sa flamme.
Plus que jamais encor j'adore ses appas.

WLADAMIR.

Mais où crois-tu, dis-moi, qu'elle ait porté ses pas?

FOEDOR.

Pourrions-nous en douter? c'est auprès de son père,
Auprès de Clodoskir.

WLADAMIR.

Il va venir, mon frère,
La chercher dans ces murs. Romanof doit aussi
L'un et l'autre bientôt nous embrasser ici.
Qu'ils tardent à paraître! Ah! sans trop les attendre,
Entre des bras si chers si nous courrions nous rendre?

FOEDOR.

Partons; je suis tout prêt.

WLADAMIR.

Mais d'où vient qu'à nos yeux

FŒDOR.

L'air semble avoir glacé l'eau, la terre et les cieux?
Je ne sais, mais l'hiver, dans ces climats terribles,
Ne m'a jamais atteint par des traits si sensibles.

## SCÈNE II.

FŒDOR, WLADAMIR, EDMOND.

EDMOND.

Hélas! de vos périls je viens vous avertir.
Restez à nos foyers; gardez-vous d'en son sortir.
Un hiver sans exemple, horreur de ces rivages,
A partout de la vie effacé les images.
Un vent mortel descend de nos monts orageux;
Il serpente, en sifflant, sur leurs sommets neigeux.
Le froid brise la pierre; il attache immobiles
Les habitans des eaux au fond de leurs asiles.
Les enfans, réveillés par un air si cruel,
Se pressent, en pleurant sur le sein maternel.
Le vieillard sous sa hutte et s'enfonce et soupire;
Dans son froid aliment sa triste lampe expire.
Le voyageur, muet, et les sens affaisés,
Offre un œil immobile où ses pleurs sont glacés.
Ces immenses frimas qu'entasse la froidure
Sont comme un drap de mort jeté sur la nature.
Non, ce souffle fatal, non, cet air détesté,
Jamais les flancs du nord ne l'avaient enfanté.
Ne quittez point ces lieux.

## SCÈNE III.

FOEDOR, WLADAMIR, EDMOND, ULRIC.

EDMOND.

Quelle est donc votre peine?
Quoi! vous pleurez, Ulric!

ULRIC.

Hélas! on nous amène
Une jeune beauté, sans chaleur et sans voix,
Que nous avons trouvée au milieu de nos bois,
Dans cet étroit sentier qui conduit vers l'asile
Où, cachant ses destins et sa vertu tranquille,
Le sexe le plus doux, le plus religieux,
Lève en paix vers Dieu seul et son cœur et ses yeux.

FOEDOR.

Si c'était...

ULRIC.

Elle allait sans doute en ces retraites
Cacher quelques ennuis, quelques peines secrètes,
Cherchant dans le silence et l'espoir de mourir,
A guérir de sa plaie, ou peut-être à l'aigrir.

WLADAMIR, à part.

C'est elle...

ULRIC.

Au pied d'un arbre, elle offrait, immobile,
Sur son front, dans ses traits, un désespoir tranquille
Où la mélancolie, en sa douce langueur,

Exprimait sans efforts le tourment de son cœur.
Dans un dernier regard, aussi doux que funeste,
Ses yeux s'étaient tournés vers la voûte céleste;
Ses chastes doigts semblaient, appuyés sur son sein,
Y marquer sa blessure, et cacher son dessein.
Ces animaux si chers qui servent notre zèle,
Tristement et sans bruit, se sont approchés d'elle;
Et regardant nos pleurs, et caressant ses bras,
Ont paru, comme nous, soupçonner son trépas.
Nos mains, pour l'entourer des chaleurs les plus douces,
L'ont mollement couchée au sein d'un lit de mousses,
Formé de longs rameaux promptement attachés,
Que d'un jeune sapin nous avions arrachés.
Nos yeux ont cru d'abord, au gré de notre envie,
Retrouver dans les siens quelques signes de vie.
Mais, hélas! tous nos vœux ont été superflus.
Inutiles efforts! son cœur ne vivait plus.
La peine et le plaisir n'y pourront plus renaître,
Et sur son lit de mort vous l'allez voir paraître.
Son regard doux, mais fixe, est plein de ses douleurs,
Et dans ses yeux ouverts l'air a durci ses pleurs.
La voici.

## SCÈNE IV.

FOEDOR, WLADAMIR, EDMOND, ULRIC, OZÉPHINE portée sur un lit de branches de sapin, recouvert de mousses. TROIS FRÈRES DE L'ORDRE DE SAINT-BASILE, qui se retirent avec Ulric, après avoir posé le lit où est étendue Ozéphine.

EDMOND.

Chère enfant!

FOEDOR.

C'en est donc fait!

WLADAMIR.

J'expire.

EDMOND.

En de si grands malheurs, je n'ai rien à vous dire.
Lorsque la mort est là, quand tout nous fait frémir,
Que pouvons-nous, hélas! nous soumettre et gémir.

FOEDOR.

Comment du ciel, mon père, expliquer la justice?

WLADAMIR.

Faut-il que dans sa fleur tant de grace périsse!

FOEDOR.

De vertu!

WLADAMIR.

De douceur!

FOEDOR.

D'attraits!

EDMOND.

O mes enfans !
De trop justes sanglots étouffent vos accens.
En quel état, ô ciel ! seul, privé de famille,
Clodoskir désolé va-t-il revoir sa fille !
Ah ! lorsque tant d'éclat l'attendait à la cour,
C'est ici que le ciel marquait son dernier jour !
Pouvons-nous trop pleurer cette perte imprévue ?
Mais Dieu seul connaît tout ; rien n'échappe à sa vue.
Un objet si charmant ! Dans vos transports jaloux,
Qui sait s'il n'eût pas mis la discorde entre vous ?
Ah ! c'est un rayon pur, un sillon de lumière
Qui nous est un moment apparu sur la terre.
La tombe, tôt ou tard, eût détruit sa beauté.
Hélas ! ne pleurons pas son immortalité.
(aux deux frères.)
Sur un lit si funeste, où dorment tant de charmes,
Vous pouvez librement laisser couler vos larmes.
De nos devoirs sacrés le plus religieux,
Ici, pour son bonheur est d'implorer les cieux.
C'est là qu'est des humains le véritable père,
Et je lui vais pour elle adresser ma prière.
(Il sort.)

## SCÈNE V.

FOEDOR, WLADAMIR ; OZÉPHINE, toujours étendue sur son lit de mousses.

FOEDOR.

Le voilà donc l'objet que j'ai tant adoré,
Et qui mit le poignard dans mon sein déchiré !
(à Ozéphine.)
Va, lorsque tes froideurs m'ont causé tant de peines,
Si je pouvais verser tout mon sang dans tes veines,
Oh ! que la moindre goutte, après un long détour,
A ton cœur parvenue y porterait d'amour !

WLADAMIR.

Ah, mon frère ! à ce cœur la chaleur est ravie ;
C'est un amour secret qui lui coûte la vie.
Oh ! combien doit gémir le trop coupable amant
Qui put, par son oubli, l'affliger un moment !
Dans un tombeau sacré, sans le voir, sans l'entendre,
Même avant de mourir, elle a voulu descendre.
Quels regrets pour l'ingrat qui la perd aujourd'hui !
Hélas ! ce fut Dieu seul qui l'emporta sur lui.

FOEDOR.

Qui pouvait la prévoir, cette mort si fatale ?
Mon frère, à ma douleur la tienne est donc égale ?

WLADAMIR.

N'ai-je pas mille fois, presque dès le berceau,
Avec elle veillé sur le même troupeau ?

Quel bonheur innocent nous suivait l'un et l'autre!
Après un long exil, que son père et le nôtre
Vers le palais du czar préparent leur retour,
Que m'importe et la vie, et le czar, et sa cour?
(à genoux, prenant la main d'Ozéphine.)
Permets, ô tendre... sœur! (de ce nom je t'appelle)
Permets sur cette main, et si pure et belle,
Que j'exhale mon ame et mon dernier soupir.
Cruelle, avant ta mort, tu cherchais à mourir!
Je te suivrai du moins; oui, je sens que j'expire.
Il faut... voici l'instant...

FŒDOR.

Hé bien, que veux-tu dire?

WLADAMIR.

Je veux... rien; je me meurs.

FŒDOR.

Oh! reprends tes esprits;
Ne m'ôte pas un frère.

WLADAMIR.

Allons, je t'obéis.
Parle: est-il quelque espoir dont encor tu jouisses?

FŒDOR.

La mort a quelquefois trompé par ses indices.

WLADAMIR.

Quel calme autour de nous! quelle immobilité!
Non, son cœur ne bat plus, son sang s'est arrêté.

FŒDOR.

Mon frère, éloignons-nous; ce spectacle nous tue.

WLADAMIR.

Ah! sitôt, cher Fœdor, ne m'ôte pas sa vue.

FŒDOR.

Tu ne peux pas la rendre à la clarté du jour.

WLADAMIR.

Je peux la voir encor.

FŒDOR.

Que lui sert mon amour?
Hélas... mais d'où me vient un frisson que j'ignore?
Plus cruel que la tombe, oh! l'amour me dévore.

WLADAMIR.

Au calme de ses traits, on dirait qu'elle dort.
J'ai peine, en la voyant, à concevoir sa mort.

FŒDOR.

Ce repos sera long. O douleur éternelle!

WLADAMIR.

Il ne nous reste plus qu'à mourir après elle.
Attends encor, Fœdor... N'ai-je rien entendu?

FŒDOR.

Non, rien; tu te trompais.

WLADAMIR.

Tout espoir est perdu!
Oui, perdu pour jamais! Tout mon cœur se déchire.

FŒDOR.

Je sens vers elle encor tout le mien qui m'attire.
Confondons nos douleurs.

OZÉPHINE.

Ah!

WLADAMIR.

Je me sens frémir;
Mon oreille à l'instant vient d'entendre un soupir.
Je ne m'abuse point; ce n'est point un prestige.

OZÉPHINE.

Ah!

FŒDOR.

Dieu, je te rends grace! achève le prodige.
Elle respire! ô ciel! ah! si c'était pour moi...
N'importe, qu'elle vive!

OZÉPHINE, se levant par degrés sur son séant, les yeux fermés, croyant voir Wladamir dans les erreurs d'un songe.

O mon ami, c'est toi!
Non, l'hiver n'a pas pu, grace à ma longue ivresse,
En glaçant mes esprits m'arracher ma tendresse.
Laisse-moi de ton sein m'approcher doucement,
Et réchauffer mon cœur au cœur de mon amant.

FŒDOR.

Des songes de l'amour son ame possédée
Ne peut de mon rival quitter la douce idée.
Vois quel enchantement sur son front radieux
Nous peint l'amour sans trouble et le calme des cieux.
Elle est dans le repos, dans le bonheur suprême.

WLADAMIR.

Si je l'éveillais?

FŒDOR.

Non; peut-être qu'elle-même
Me va, sans le savoir, nommer dans son erreur

Ce rival si caché que poursuit ma fureur.

WLADAMIR.

Tu le crois ?

FŒDOR.

Vois l'excès du feu qui la dévore !
Elle parle : écoutons.

OZÉPHINE, toujours dans le même délire.

Je te revois encore ;
Le ciel nous réunit dans cet heureux séjour.
Hé bien ! cet innocent, ce pur et tendre amour,
Ce charme de nos cœurs nourri par le mystère,
On en parlait au ciel ; qu'en dit-on sur la terre ?
Sait-on notre secret ?

FŒDOR, à Wladamir.

S'il pouvait s'échapper !

OZÉPHINE.

La mort ne pourra plus désormais nous frapper.
Non, parmi les humains, où tout fuit, où tout change,
Je n'ai jamais senti ce bonheur sans mélange.
Ici l'on ne craint plus ; vois ce livre où pour nous
Dieu garde inscrits nos vœux et le nom des époux.
A notre amour secret rien ne pourra plus nuire.

FŒDOR.

Wladamir, tu l'entends !

OZÉPHINE.

Hélas ! ton cœur soupire.
Tu demandes ma main ? ô cher et doux moment !
La voilà, mon ami, mon époux, mon amant ?

La voilà, Wladamir !

FŒDOR.

O crime ! affreux mystère !

OZÉPHINE.

Qui m'éveille ?

FŒDOR.

Fœdor.

OZÉPHINE.

Ah ! je suis sur la terre.

FŒDOR, montrant Wladamir.

Oui, car tu vois un traître. Ah ! tout est révélé ;
Leur secret est connu ; le coupable a tremblé.
Ainsi l'on me jouait ! Allons... ma rage avide
N'a plus qu'à se venger.

OZÉPHINE.

Et sur qui donc ?

FŒDOR.

Perfide,
Peux-tu le demander avec un air si doux ?
N'est-il pas ton amant ? n'est-il pas ton époux ?

OZÉPHINE.

Mon époux ! mon époux ! il ne l'est point.

FŒDOR.

Atteste,
Atteste ici Dieu même et son courroux céleste...

OZÉPHINE.

Il n'est point mon époux.

FOEDOR.

Oses-tu bien...

OZÉPHINE.

Je prends
Ce ciel, cet univers, Wladamir pour garans.

FOEDOR.

Que dis-tu, Wladamir? Wladamir!

WLADAMIR, levant les mains au ciel.

Je le jure.

FOEDOR.

Toujours par des sermens on soutient l'imposture.
J'ai vu la vérité. Ce monstre, ici, soudain,
L'a laissé, devant nous, s'échapper de son sein.

OZÉPHINE, cherchant à recueillir ses esprits.

Où suis-je... je ne puis expliquer ce mystère.

FOEDOR.

Je le crois.

OZÉPHINE.

Mais Edmond, ce pieux solitaire,
Tu connais sa candeur?

FOEDOR.

Oui.

OZÉPHINE.

Sa bouche jamais
N'a de la vérité défiguré les traits.
Tu croirais dans l'instant ce qu'il viendrait te dire?

FOEDOR.

Comme si Dieu parlait.

OZÉPHINE.

Hé bien donc, pour t'instruire,
Qu'il paraisse à tes yeux, Fœdor, il n'est pas loin :
Prends et ce ciel et lui pour juge et pour témoin.

FŒDOR, avec l'ironie du désespoir.

La simple vérité parle encor par sa bouche!

OZÉPHINE.

Ne me regarde pas avec cet air farouche.

FŒDOR.

Penses-tu me fléchir ? Perfide, réponds-moi;
Crois-tu qu'à tes discours je puisse ajouter foi ?
Oui, voilà son époux; oui, c'est lui, c'est ce traître.

WLADAMIR.

Non, je ne le suis pas. Maintenant je veux l'être,

OZÉPHINE.

Quoi! j'échappe à la mort, quoi! je sors de ses bras,
Et vous voulez me rendre aux horreurs du trépas!

FŒDOR.

C'en est trop; combattons. Que nos mains meurtrières...

OZÉPHINE.

Que vois-je! des poignards!

FŒDOR.

Oui, c'est l'arme des frères.

OZÉPHINE, se jetant entre eux.

Je vous séparerai.

FŒDOR, la repoussant vers le lit.

Reste là, je le veux.

(Repoussant avec plus de force Ozéphine qui revient pour les séparer.)

Reste donc là, te dis-je.

OZÉPHINE, désespérée.

Ah!

FOEDOR.

Vois-nous bien tous deux,
Tu seras, malgré toi, juge de notre gloire;
Tu seras le témoin, le prix de la victoire.

WLADAMIR.

Je vaincrai!

OZÉPHINE, au milieu d'eux, les bras étendus, et avec le cri du désespoir.

Non, cruels! dans sa fureur,
Qui de vous le premier me percera le cœur?
C'est par là que vos coups se faisant un passage...

## SCÈNE VI.

FOEDOR, WLADAMIR, OZÉPHINE, EDMOND.

OZÉPHINE, continuant.

C'est vous, Edmond?

EDMOND.

Que vois-je!

OZÉPHINE.

Ah! désarmez leur rage.

FOEDOR.

Est-il son époux?

EDMOND.

Non. Wladamir devant moi,
Par tendresse pour vous, a refusé sa foi.

FŒDOR.

Se peut-il... Grace au ciel, près d'être criminelles,
Son sang n'a point coulé sous mes mains fraternelles.
Viens dans mes bras.

WLADAMIR.

Fœdor!

FŒDOR.

Mon frère!

OZÉPHINE.

Instans trop doux!

FŒDOR.

Puisque tu ne l'es pas, sois enfin son époux.

## SCÈNE VII.

FŒDOR, WLADAMIR, OZÉPHINE, EDMOND, ROMANOF, CLODOSKIR.

CLODOSKIR.

Ma fille!

ROMANOF.

(à Fœdor.)
Mes chers fils! D'où vient ce trouble extrême?

FŒDOR.

L'amour armait nos bras contre l'amitié même...

CLODOSKIR.

Voilà ce que j'ai craint.

FŒDOR, montrant Wladamir.

J'aime; il est seul aimé.
J'ai cru que, par un nœud secrètement formé,
Ils me trompaient tous deux. Séduit par l'apparence...
Quelle était mon erreur... j'ai vu leur innocence.
Qu'ils s'aiment; que l'hymen...Ah Dieu! mon père, hélas!
Emparez-vous de moi, serrez-moi dans vos bras.
Moi-même je me crains; tenez, voilà mes armes.
(à Ozéphine, dans le plus grand trouble.)
Je te cède, Ozéphine; et j'ai sauvé tes charmes.
(à Wladamir.)
Wladamir, suis-je un frère? Oui, c'est là, dans l'instant,
Que j'ai pressé ton cœur sur mon cœur palpitant.
Vous m'approuvez Edmond?

EDMOND.

Va, le ciel, je l'espère,
Veillera sur tes jours.

ROMANOF, au moment où Fœdor se jette dans ses bras avec l'abandon du désespoir et de la tendresse filiale.

Il succombe!

FŒDOR.

O mon père!
Voyez leur chaste hymen avant que de partir.
(à Wladamir et à Ozéphine.) (en retombant dans les bras de son père.)
Vivez heureux ensemble; et moi je vais mourir.

FIN DE FŒDOR ET WLADAMIR.

# FRAGMENS ET ANALYSE

D'UNE TRAGÉDIE INÉDITE

# DE MACBETH.

# FRAGMENS ET ANALYSE

## D'UNE TRAGÉDIE INÉDITE

# DE MACBETH.

---

[1] Cador, chef d'un parti redoutable en Écosse, a long-temps disputé le trône à Duncan, roi de cette contrée. Il vient enfin d'être vaincu et tué à Inverness, par Macbeth, prince du sang, commandant des troupes de Duncan, sujet fidèle encore, et jusque-là vraiment digne du nom de héros. Macbeth renferme malheureusement dans son ame des germes d'ambition, que les séductions de la prospérité, et surtout les conseils de son épouse Frédégonde ne tardent point à développer. Il n'est que le troisième prince du sang; Menteth, Herfort et Glamis, sont plus élevés que lui sur les degrés du trône. Le premier, convaincu d'intelligence avec le parti de Cador, paie sa trahison de sa tête. Le second meurt d'une blessure reçue dans le combat d'Inverness, ou peut-être du poison

[1] Cette analyse est tirée des *Lettres sur Ducis*, par M. Campenon; 1 vol. in-8. Chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas.

préparé par Frédégonde : il ne reste plus dès-lors que Glamis entre le trône et Macbeth.

Cependant le roi Duncan et Glamis son héritier présomptif viennent d'arriver, sans gardes, à Inverness, dans le palais de Macbeth, où ils doivent passer la nuit. Frédégonde veut profiter de cette occasion pour placer la couronne sur sa tête. Elle anime, elle aveugle par ses artifices l'ambition de son époux. Macbeth soutient contre lui-meme une lutte violente. Il s'indigne des coupables désirs qu'il éprouve; il rejette l'affreuse espérance qui s'attache à son ame. On sent que, s'il était livré à lui-même, sa vertu reprendrait le dessus; mais l'odieuse Frédégonde l'enveloppe et le saisit de toutes parts pour le pousser au crime. Elle a réussi à lui persuader que Glamis est jaloux de sa gloire; qu'il a juré de le perdre, et qu'il est déja parvenu à le rendre suspect au roi Duncan, qui a secrètement résolu de le faire charger de fers, et emprisonner dans le château même d'Inverness. Le ressentiment de Macbeth se joint alors à l'aveuglement et à la violence de son ambition.

Un songe extraordinaire lui a prédit qu'il serait bientôt roi. A l'appui de cette prédiction, Frédégonde fait intervenir un prétendu oracle d'Éricthone, fameuse devineresse, qu'elle vient, dit-elle, de consulter. Ces mots, *Macbeth, souviens-toi de ton songe*, quelle assure avoir été solennellement

proférés par Éricthone, produisent sur lui un effet extraordinaire. Tout concourt à le familiariser avec l'idée d'un crime, auquel son ame et son bras se refusaient d'abord. Une occasion se présente : Seward, montagnard écossais, l'un des plus fidèles serviteurs de Duncan, lui remet une lettre qu'on vient de trouver sur un soldat, que Magdonell, chef d'un corps ennemi caché dans les bois, envoyait à Volrans, autre chef ennemi. Par cette lettre, Magdonell avertit Volrans qu'il va tenter, dans la nuit, de surprendre le château d'Inverness, où il espère immoler Duncan et Glamis aux mânes de Cador. Macbeth, toujours poussé par Frédégonde, se détermine à les immoler lui-même, à la faveur de la confusion que l'attaque de Magdonell ne peut manquer de produire dans le palais. Personne ne le soupçonnera du meurtre. Les soldats de Magdonell en seront censés les auteurs.

Ce projet est presque aussitôt exécuté que conçu. L'attaque a lieu. Le trouble et le tumulte règnent dans le palais. Duncan et Glamis sont égorgés dans leur lit. Duncan expire en appelant à son secours ce même Macbeth, qui le frappe lâchement dans l'ombre. L'assassin court ensuite repousser les assaillans, contre lesquels il déploie la fureur la plus acharnée, comme s'il avait à venger sur eux la mort de son roi. L'ennemi n'est pas plus tôt mis en fuite, que le parricide Macbeth,

oppressé de remords, tombe dans un désespoir auquel se mêle une sorte de délire. N'apercevant pas, à peu de distance de lui, le désolé Seward, qui vient de tremper son écharpe dans le sang du monarque auquel il n'a pu faire un rempart de son corp, Macbeth laisse échapper quelques mots qui apprennent à ce fidèle serviteur quel est l'assassin de Duncan. Saisi d'horreur, Seward s'éloigne, en jurant que son maître sera vengé.

Seul, entre tous les Écossais, il sait que Duncan n'est pas mort tout entier, et que ce n'est point à Macbeth qu'appartient la couronne. A une époque déja éloignée, le roi Duncan, entouré de toutes parts des piéges de ses ennemis, et craignant pour les jours du seul de ses fils qu'il ait pu dérober à leurs coups, avait adroitement fait répandre la nouvelle de la mort de cet enfant, et l'avait déposé entre les mains de Seward, avec un billet qui pût au besoin prouver sa naissance.

Élevé au sein des forêts, sous le nom de Salgar, et passant pour le fils de Seward, le jeune prince Malcome est, par ses généreuses inclinations, digne du trône loin duquel il a passé son enfance, et auquel il est bien loin de se croire destiné. Celui qu'il regarde comme son père sent que le moment est venu de lui révéler sa naissance et ses droits, en lui faisant connaître l'assassin du vertueux monarque, qu'il pleure en sujet avant

de le venger en fils. Voici la belle scène où s'achève cette révélation.

Les personnages sont : le vieux Seward, le jeune Seward, et le prince Malcome, sous le nom de Salgar, regardé comme dernier fils du vieux Seward.

Le jeune Seward sait déja que, par sa naissance, Malcome est appelé au trône d'Écosse.

MALCOME, sous le nom de Salgar, au vieux Seward.

Irez-vous voir la fête
De ce couronnement dont la pompe s'apprête?

LE VIEUX SEWARD.

Cette pompe, mon fils, ne tente point mes yeux.

LE JEUNE SEWARD.

De quel sang cette nuit on a souillé ces lieux!...
Ciel! un roi massacré... Vous y pensez, mon père?

LE VIEUX SEWARD.

Je m'occupe encor plus de ce qu'il me faut faire.

MALCOME.

Macbeth avec douleur prendra le sceptre en main.

LE VIEUX SEWARD.

Que tu pénètres mal le fond du cœur humain!

MALCOME.

Je n'en ai point encore acquis la connaissance.

LE VIEUX SEWARD, après un moment de réflexion.

Il est temps d'éclairer ta faible expérience.

MALCOME.

Que veux-tu dire?

LE JEUNE SEWARD, à part.

O ciel!

LE VIEUX SEWARD.

Mes fils, écoutez-moi :
Aimez-vous la patrie? aimez-vous votre roi?

MALCOME.

Si nous l'aimons!

LE JEUNE SEWARD.

Quel doute!

LE VIEUX SEWARD.

Hé bien! ce prince auguste,
Qu'a long-temps opprimé le destin trop injuste,
Non, il n'a point péri par ce fer criminel
Dont arma ses brigands le traître Magdonel;
Un bras, un autre bras, moins suspect, plus perfide,
A, parmi tant de coups, caché son parricide.
C'est lui qui sur son prince, en trompant tous les yeux...

MALCOME, l'interrompant.

Nommez-moi l'assassin.

LE VIEUX SEWARD.

C'est Macbeth.

MALCOME.

Lui!

LE JEUNE SEWARD.

Grands dieux!

LE VIEUX SEWARD, à Malcome.

Le forfait est terrible, et j'en ai l'assurance;
Mais c'est à vous qu'est dû l'honneur de la vengeance.

Apprenez vos destins : vous n'êtes point mon fils ;
Le sceptre de l'Écosse en vos mains est remis ;
Vous tenez de Duncan le trône et la lumière.
Malcome, c'est à vous de venger votre père.

MALCOME.

Mon père !

LE VIEUX SEWARD.

Dans mes bras ses bras t'ont apporté ;
Il confia tes jours à mon obscurité.
Du poignard des Cador j'ai sauvé ton enfance.
Tu sais tout maintenant ; tu connais ta naissance,
Tu connais ton devoir, tu connais l'assassin ;
C'est au sang paternel à parler dans ton sein.

MALCOME.

O dieux ! j'en crois à peine un récit qui m'éclaire ;
Je ne sais où je suis... parlez, que faut-il faire ?

LE VIEUX SEWARD.

Ton devoir est écrit dans cet affreux palais,
Sur ces murs indignés, souillés par les forfaits.
Venez, fils de Duncan ; voyez-vous ce portique
Qui se dérobe au loin sous cette voûte antique ?
C'est là, comblé d'honneurs, sous un dais fastueux,
Parmi les ris, les chants d'un festin somptueux,
Que votre père, assis, calme, sans défiance,
Promenant des regards pleins de reconnaissance,
Sur des fronts complaisans ne lisait tour à tour
Que zèle, que respect, que tendresse et qu'amour.
Mais voyez-vous aussi cette chambre homicide ?

C'est là qu'accompagné de son hôte perfide,
De ce lâche assassin qui précédait ses pas,
Il est entré la nuit pour trouver le trépas;
C'est là que ce vieillard, si facile à surprendre,
Criait: «A Moi, Mabeth! Macbeth, viens me défendre!»
C'est là qu'en apparence alarmé sur son sort
Ce monstre est accouru pour lui donner la mort!

MALCOME.

J'immolerai Macbeth; je punirai son crime...
O ciel! je l'honorais; je l'ai cru magnanime!
Quoi! de sa propre main, sans pitié, sans effroi,
Massacrer, dans ces lieux, et son hôte et son roi!
C'est ici, dans ces lieux, sous leur voûte sanglante,
Que l'hospitalité féroce et caressante
Sous le fer qu'elle aiguise en flattant vous conduit,
Et cache à l'œil du jour le crime de la nuit!
J'ai peine à respirer dans ce séjour terrible.
Quel excès de noirceur! Le meurtre est donc possible?
Oh! de combien de coups je frapperai son sein!
On perce sans remords le cœur d'un assassin.
Faut-il donc être fils, pour punir un perfide?
Mais non; tout homme est né vengeur du parricide.
Je frémis! Ah! mon cœur revole épouvanté
Vers ces douces forêts où je fus apporté.
(au vieux Seward.)
C'est là qu'est ta retraite, elle doit m'être chère;
C'est toi, Seward, enfin, toi seul qui fus mon père.
Je n'ai point vu Duncan. Élevé dans ces bois,

J'ai vécu sous tes yeux, sous ton nom, sous tes lois;
Tu m'appelais ton fils : que je le sois encore!
Sauve-moi, par pitié, d'un palais que j'abhorre;
Adopte un orphelin qui se jette en tes bras.

LE VIEUX SEWARD.

O Salgar! ô mon fils!

MALCOME.

Ah! ne nous quittons pas.

LE VIEUX SEWARD.

Ton amour m'attendrit, je ne puis m'en défendre;
Mais ton honneur te parle, il doit se faire entendre.
O le fils de mes rois! va, songe à tes aïeux;
Va, l'Écosse t'implore, elle a sur toi les yeux.
Le ciel sera pour nous; ta vertu l'intéresse.
Ces dieux qui vont t'armer soutiendront ta jeunesse.
Sois le vengeur d'un père.

MALCOME.

Ah, Seward! tu vas voir
Si cette main balance à remplir son devoir!
Souvent tes yeux m'ont vu, près d'un antre sauvage,
Contre un monstre écumant exercer mon courage;
Quelquefois de si près j'osai m'en approcher,
Qu'au péril, en tremblant, tu courus m'arracher;
Un autre monstre ici va servir de victime.
Mais, lorsque dans son sang j'aurai lavé son crime,
Lorsque j'aurai vengé la nature et les rois,
Quitte envers mes devoirs, je renonce à mes droits;
Content d'être ton fils, de régner sur moi-même,

J'abdique avec plaisir et sceptre et diadème :
Je ne veux de mon père, en courant le venger,
Que le nom de son fils et l'honneur du danger.

LE JEUNE SEWARD, à Malcome.

Mais songes-tu, Salgar, à ce que tu vas faire?
Sais-tu dans quel péril tu vas jeter mon père?
Au plus juste dessein le succès peut manquer;
Et c'est Macbeth enfin qu'il nous faut attaquer.
Si nos vœux sont trahis, cet assassin, je pense,
Aura quelque besoin de goûter sa vengeance;
Et s'il est un tourment qu'on n'ait pas éprouvé,
Macbeth, dans sa fureur, l'aura bientôt trouvé.
(au vieux Seward son père.)
Ainsi l'art des bourreaux, ainsi leurs mains impures,
T'arracheraient la vie au milieu des tortures!
J'entendrais tes soupirs et tes gémissemens!

MALCOME, au vieux Seward.

Non, tu ne mourras point au milieu des tourmens.

LE VIEUX SEWARD.

A leur terrible aspect crois-tu que je pâlisse?
Que je venge mon prince, et je vole au supplice.
Mais dans son sang encor vois ton père nager!

MALCOME.

Je vois que tu péris, si j'ose le venger.

LE VIEUX SEWARD.

Ainsi tu méconnais les droits de ta naissance?

MALCOME.

Je ne veux de grandeur que mon indépendance.

LE VIEUX SEWARD.

A ton sort éclatant penses-tu te cacher?

MALCOME.

Dans ton asile obscur qui viendra me chercher?

LE VIEUX SEWARD.

Ah! connais des tyrans quelle est la vigilance;
Frémis de ta grandeur, frémis de ta naissance;
Plus un monstre nous craint, et plus on doit trembler.
Entre mes bras peut-être on viendrait t'immoler.
Le temps révèle tout; et si de la couronne
Le pouvoir, le respect, l'éclat ne t'environne,
Quel sera ton rempart? quel sera ton appui?

LE JEUNE SEWARD.

Les antres de nos bois sont-ils fermés pour lui?
Grace au ciel, la nature, en ces climats horribles,
Élève autour de nous des monts inaccessibles.
Pour qui vit sans désir il n'est point de malheur;
Et nos corps sont instruits à souffrir la douleur.
Que perdras-tu, Salgar, en perdant la couronne?
Des soucis éternels; l'effroi qui l'environne.
Envierais-tu, dis-moi, ces fragiles splendeurs?
Ah! plaignons les mortels condamnés aux grandeurs.
Je jure à tes genoux, et sous l'œil de mon père,
De te suivre en ami, de te chérir en frère.
Viens, et ne songeons plus, aux bords de nos torrens,
S'il existe un Macbeth, et s'il est des tyrans.

(Il va pour sortir avec Malcôme.)

LE VIEUX SEWARD, à Malcome.

Dans ces tristes déserts quel sera ton partage?

MALCOME.

D'y goûter tous les biens de l'homme encor sauvage.
Adieu, palais sanglant!

LE VIEUX SEWARD.

Malheureux, que dis-tu?

MALCOME.

Je songe à te sauver.

LE VIEUX SEWARD.

Tu trahis la vertu.

MALCOME, au jeune Seward.

Viens, mon frère, partons.

(Ils vont pour sortir ensemble.)

LE VIEUX SEWARD, à Malcome, en lui arrachant le poignard qu'il porte à son côté.

Laissez-moi donc, perfide,
Ce fer qui demandait un cœur plus intrépide!

MALCOME.

Qu'allez-vous faire? ô ciel!

LE VIEUX SEWARD.

Quitte, quitte ces lieux,
L'aspect d'un fils ingrat blesserait trop mes yeux.
Ton poignard m'est resté; j'en saurai faire usage.
Les ans n'ont point encore emporté mon courage.
Macbeth va revenir; il ne peut échapper;
J'observerai la place où mon bras doit frapper:
Fuyez, lâches, fuyez, contentez votre envie;

Je cherche le trépas, veillez sur votre vie.
Dans les tourmens sans doute il me faudra périr,
Mais du moins en tombant je l'aurai vu mourir.
Ma perte, je le sais, ne vous touchera guères;
Ce n'est pas dans ce lieu qu'on regrette les pères.
Oubliez les bienfaits de ma longue amitié;
Sous le fer de Macbeth traînez-moi sans pitié.
Mes mains vous ont nourris dès l'âge le plus tendre,
Voilà, voilà le prix que je dois en attendre.
Mais je venge mon prince; après un coup si beau,
Tout Écossais de fleurs couvrira mon tombeau.
On dira quelque jour: « Macbeth était un traître;
« La nuit, dans Iverness, il massacra son maître:
« Mais Seward existait, mais, dans un tel malheur,
« Du poignard de Malcome il arma sa douleur;
« Il sauva son pays d'un tyran sanguinaire;
« Ce qu'un fils n'osa point, un sujet l'osa faire.
« A l'héritier d'Écosse il eut en vain recours;
« Ce fils dans les forêts courut cacher ses jours. »

MALCOME, éperdu.

Mon père, écoutez-moi!

LE VIEUX SEWARD.

Je ne suis plus ton père.

MALCOME.

Où suis-je? allons... ô dieux... la douleur... la colère...

LE VIEUX SEWARD.

Ton cœur enfin s'émeut; je vois tes pleurs couler.

MALCOME, *se jetant dans ses bras.*

Ah! je crois que c'est toi que l'on vient d'immoler.

LE VIEUX SEWARD, *lui rendant son poignard.*

Tiens, reprends ton poignard! Et vous, dieux qui d'avance
Avez si près du crime amené la vengeance,
Vous qui la suscitez, vous qui veillez sur nous,
Consacrez nos poignards et dirigez nos coups.

A peine Seward achève-t-il ces mots, qu'il est désarmé. On l'arrête, ainsi que son fils et le prince Malcome. Ces deux derniers sont conduits à la tour du château. Seward, chargé de chaînes, est jeté dans un cachot séparé. C'est Frédégonde qui a ordonné cette mesure, d'après le bruit qui commence à se répandre qu'il existe un héritier légitime du trône, sous le nom supposé de Salgar. Ce bruit parvient aux oreilles de Macbeth, dont le trouble s'en accroît. Il exprime ses remords à Frédégonde, qui cherche à le calmer. Parmi les avantages du rang suprême, elle lui fait entrevoir, avec beaucoup d'art et de perfidie, le plaisir de pouvoir faire des heureux, de recueillir les bénédictions de tout un peuple, et parvient ainsi à lui procurer quelques momens de tranquillité.

Cependant les nobles et les montagnards viennent le saluer roi d'Écosse, et lui prêter serment de fidélité. Il jure de son côté de vouer ses jours au bonheur de ses sujets, à l'exemple du prince

auquel il succède. Il veut parler de la mort déplorable de ce prince; mais tout à coup son trouble renaît; il croit voir le spectre de Duncan, et lui adresse en tremblant la parole. Loclin, l'un des montagnards, profitant du désordre de Macbeth, lui demande alors la liberté de Seward et de ses deux fils. Dans un premier mouvement, il donne l'ordre d'aller les tirer de prison; mais la réflexion, et quelques mots que lui adresse Frédégonde lui font rétracter cet ordre. Loclin, profitant de l'irrésolution où il le voit, éclate en reproches contre lui, et va même jusqu'à le menacer. Macbeth, furieux, commande à ses gardes de se saisir du rebelle; mais Loclin invoque les secours des autres montagnards, qui, prenant son parti, le reçoivent au milieu d'eux, et vont tout disposer pour briser les fers de Seward. Pendant que Macbeth se prépare à se venger, on vient lui apprendre que les révoltés sont maîtres de la tour; qu'ils ont délivré les deux fils de Seward; que le plus jeune déclare hautement qu'il est le prince Malcome; qu'un billet, dont Seward est dépositaire, prouve sa naissance et ses droits au trône d'Écosse; et qu'enfin c'est Macbeth qui a massacré son père. Transporté de rage, Macbeth se fait aussitôt amener Seward chargé de chaînes, pour l'immoler de sa propre main.

Macbeth est assis sur son trône; le vieux Seward est amené devant lui, chargé de fers.

MACBETH.

Vieillard, avance.
Hé bien, de ton cachot la nuit et le silence,
Ces chaînes, ce pouvoir qui me répond de toi,
T'ont-ils fait pressentir l'accueil que je te doi?
Que t'ont-ils révélé?

LE VIEUX SEWARD.

Qu'aux mains de l'innocence
Les fers les plus pesans sont moins lourds qu'on ne pense.
Et qu'au fond de son cœur elle trouve une paix
Que le coupable heureux ne rencontra jamais.

MACBETH.

Le billet de Duncan, rends-le... tu dois m'entendre!

LE VIEUX SEWARD.

Je périrai cent fois plutôt que de le rendre.

MACBETH, s'élançant sur lui, un poignard à la main.

Tombe à l'instant!

(Le vieux Seward découvrant tout à coup l'écharpe qui l'enveloppe, se présente d'un air tranquille au poignard de Macbeth.)

MACBETH, reculant avec horreur.

O ciel! un voile teint de sang!
Quelle écharpe effroyable environne ton flanc?

LE VIEUX SEWARD.

Ose y porter les yeux! vois-la dégoutter, traître,

Du meurtre de Duncan, de ton roi, de ton maître!
Faut-il la détacher, l'étendre sous tes yeux?
Attends, attends, barbare!

MACBETH, cherchant à fuir.

Arrête... où suis-je... ô dieux...

LE VIEUX SEWARD, l'arrêtant d'un air d'autorité, et le jetant dans son fauteuil.

Tu n'échapperas pas; demeure ici, perfide!

(Macbeth, accablé, laisse tomber sa main encore armée du poignard.)

Laisse, laisse tomber ce poignard parricide.
Il est pesant, Macbeth; qu'en ferais-tu, dis-moi?
Ton crime ici t'enchaîne, et me répond de toi.
Duncan, Duncan t'assiége; et, s'il faut que tu sortes,
Son ombre inexorable est partout à tes portes.
Connais-tu cette chambre où son sang furieux
Ne s'attiédira point qu'il n'ait armé les dieux?
Viens voir, viens voir ce lit, où, lui cachant tes piéges,
Ta fureur l'immola sous tes coups sacriléges;
Ce lit qu'au moins mes yeux ont pu baigner de pleurs,
Ce lit où...

MACBETH, l'implorant.

Grace! grace!

LE VIEUX SEWARD.

O regrets! ô douleurs!
O le meilleur des rois! le plus grand! le plus rare!
Qu'en as-tu fait?

MACBETH.

O dieux !

LE VIEUX SEWARD.

Rends-moi Duncan, barbare !
Oui, je n'en doute pas, oui, ton bras agité
Est de son propre ouvrage encore épouvanté.
Tu n'étais point formé d'une trempe assez dure ;
Tu n'as pu dans ton ame étouffer la nature ;
Tu n'en peux effacer les respectables traits,
Que la bonté des dieux y grava pour jamais.
Mais puisqu'ils t'ont fait roi, mais puisque la couronne
Consacre au même instant l'attentat qui la donne,
Prends, prends le sceptre en main, si tu l'oses tenir ;
Je te dois abhorrer, et non pas te punir.

MACBETH.

Malheureux !

LE VIEUX SEWARD.

Oui, tu l'es ; oui, troublé par ton crime,
Tu voudrais, mais en vain, ranimer ta victime.
Tu voudrais, dans la poudre, à ses ordres soumis,
Ramper au pied du trône où ton forfait t'a mis.
Mais non, je ne crois pas que le remords te touche ;
Mon trépas est écrit dans ton regard farouche :
Troublé pour un moment, je vois avec horreur
Que ton œil plus terrible a repris sa fureur.
Dans les cœurs dégradés la nature est éteinte.
(Lui présentant le billet de Duncan, qui constate les droits de Malcome à la couronne.)
Tiens ; voilà le billet que désirait ta crainte.

(Macbeth s'en saisit et le cache.)

Je ne me défends plus. Hé! mes jours malheureux
Valent-ils qu'un instant je m'occupe encor d'eux!
Macbeth, de quatre fils ces rochers m'ont vu père;
Trois sont morts en soldats, emportés par la guerre;
Il m'en reste encore un, un seul! Que ton poignard
Jette à tes pieds ce fils, et Malcome, et Seward.
Mon souverain n'est plus, immole-moi, perfide!
Arrache de mes flancs ce voile encore humide,
Cette écharpe fumante, où son sang négligé
M'accuse, en s'indignant, de n'être point vengé.
C'est la mort que je veux; c'est la mort que j'envie:
Cruel, rends-moi mon prince, ou m'arrache la vie!

MACBETH, à part.

Comme il aimait son roi!

LE VIEUX SEWARD.

Je t'entends soupirer.
Le remords dans ton sein peut-il encore entrer?
Le remords sur Macbeth aurait-il quelque empire?

MACBETH, à part.

O crime! ô désespoir!

LE VIEUX SEWARD.

Tu pleures?

MACBETH, dans le plus affreux accablement.

Non, j'expire.

LE VIEUX SEWARD, le contemplant avec une fureur mêlée de joie.

O Duncan, sois vengé! S'il t'a ravi le jour,

Sous les coups du remords il expire à son tour.

MACBETH.

Seward, pour me punir, fais des vœux pour ma vie.
Conçois (si tu le peux) tout ce qu'en leur furie
Ont jamais inventé les plus cruels tyrans,
Tu ne concevras pas l'horreur de mes tourmens.
Il faut pour les sentir avoir été moi-même.
Vois à quel prix, Seward, j'acquiers un diadème,
Et si ta bouche un jour peut conter mes forfaits,
Quand les mortels tremblans viendront dans ce palais,
Dis à l'Écosse en deuil qu'égaré par ma rage,
Toujours près du transport et jamais du courage,
Troublé par mes terreurs, n'entendant près de moi
Que ces mots répétés : *Il a tué son roi*,
Tremblant, désespéré, voulant prendre la fuite,
Pressé du spectre affreux qui s'attache à ma suite,
Loin du berceau d'un fils précipitant mes pas,
N'osant plus ni le voir, ni le prendre en mes bras,
J'ai souffert des tourmens dont la rigueur extrême,
Si Duncan les eût vus, l'eût attendri lui-même.
Qu'ai-je fait? misérable! O mânes de mon roi!
Spectre persécuteur, éloignez-vous de moi!
(égaré, et regardant ses mains.)
Oui, voilà de son sang la tache encor fumante;
Il reparaît toujours sur ma main dégouttante.
(regardant autour de lui avec terreur.)
Fuyons, dérobons-nous... Mais par où m'échapper?
(courant sur la scène, comme s'il entendait du bruit.)
On s'empresse, on accourt; quel bruit vient me frapper?

(s'arrêtant tout à coup.)
Qui vient ici?

LE VIEUX SEWARD.

Personne.

MACBETH, se hâtant d'effacer les marques de sang qu'il voit sur ses mains.

O supplice! ô prodiges!
Je ne puis de sa mort effacer les vestiges;
Du sang! toujours du sang!

LE VIEUX SEWARD.

Celui qui l'a versé
Doit attendre long-temps pour le voir effacé.

MACBETH, en tremblant.

Le sera-t-il?

LE VIEUX SEWARD.

Jamais.

MACBETH, retombant dans son fauteuil.

Ah! mes genoux fléchissent.
De ténèbres partout ces voûtes se remplissent;
Tout fuit, tout se dérobe à mes regards troublés.

LE VIEUX SEWARD.

Des ombres de la mort ses yeux semblent voilés.

MACBETH, regardant le ciel avec étonnement.

Quoi! le jour ne luit point; quoi! cette nuit obscure...
(avec une terreur naïve.)
Les dieux pour moi, peut-être, ont changé la nature.

LE VIEUX SEWARD, le contemplant.

Quels tourmens!

MACBETH, vivement.

Qui me parle?

LE VIEUX SEWARD.

Ah! je plains tes douleurs.

MACBETH.

Oh! si les dieux du moins s'apaisaient par des pleurs!

LE VIEUX SEWARD.

Peut-être.

MACBETH.

Cette écharpe, objet de mes alarmes,
Oh! laisse-moi, Seward, la baigner de mes larmes!

LE VIEUX SEWARD, couvrant l'écharpe avec son manteau.

Tu ne la verras plus.

MACBETH, se jetant aux pieds de Seward.

Penses-tu que jamais,
A force de remords, j'efface mes forfaits?

LE VIEUX SEWARD, avec pitié.

Lève-toi.

MACBETH, toujours aux genoux de Seward.

Non, Seward, voici ma dernière heure.

LE VIEUX SEWARD, avec une pitié plus marquée.

Quoi! ce n'est plus Duncan, c'est Macbeth que je pleure!
(le relevant.)
Lève-toi, malheureux!

MACBETH, avec surprise et horreur.

Je me revois! ô dieux!

LE VIEUX SEWARD, avec dignité.

Élève encor, Macbeth, tes regards vers les cieux:

Leur courroux est borné, leur clémence est extrême;
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Va, tout n'est pas perdu, puisque, dans tes douleurs,
Ils t'ont fait retrouver des sanglots et des pleurs;
De leur pitié pour toi tes remords sont le gage:
Macbeth, malgré son crime, est encor leur ouvrage.
L'homme est donc né bien grand! ou qui donc étais-tu?
Puisque après ton forfait tu reprends ta vertu?
Crois-moi, pour la sentir ton ame est encor faite.

MACBETH, tenant les yeux baissés.

On ne la reprend pas, Seward; on la regrette.
N'avilis point son nom; quand j'ai pu la trahir,
Il ne me reste plus qu'un tardif repentir.
Tu jugeras bientôt, Seward, s'il est sincère:
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il me faut faire.
Adieu, Seward!

LE VIEUX SEWARD.

Adieu!

Tandis que Macbeth, oubliant les dangers qui l'entourent, cherche, à force de remords, à recouvrer sa vertu, Frédégonde, à la tête des nobles écossais et de tous les partisans de son époux qu'elle a pu réunir, marche contre les montagnards, et les défait complétement. Le fils de Duncan et celui de Seward sont tombés entre ses mains. Elle rentre en triomphe au palais, faisant marcher devant elle le jeune prince Malcome enchaîné. Au moment où, dans un transport de fu-

reur, elle lève le glaive pour le frapper, Macbeth paraît, arrête le bras de son épouse, et s'incline devant la victime qu'elle allait immoler; puis, montrant le prince aux soldats, il le proclame, le fait reconnaître roi d'Écosse, s'avoue coupable du meurtre de Duncan, et l'expie en se frappant lui-même aux pieds du jeune roi.

FIN DE L'ANALYSE ET DES FRAGMENS DE LA TRAGÉDIE INÉDITE DE MACBETH.

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.


NOTICE sur la vie et sur les écrits de J. F. Ducis . Page 1

AMELISE. 113

FOEDOR ET WLADAMIR. 181

FRAGMENS ET ANALYSE d'une tragédie inédite de Macbeth. 273


FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROW

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed. Renewals only: Tel. No. 642-3405
Renewals may be made 4 days prior to date due.
Renewed books are subject to immediate recall.

MAY 11 03 28

REC'D LD MAY 10 '73-4 PM 7